

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

De l'Inde au Tibet
SUR LA ROUTE
LA PLUS HAUTE
DU MONDE



NOUVELLE
SÉRIE
RÉGIONALE

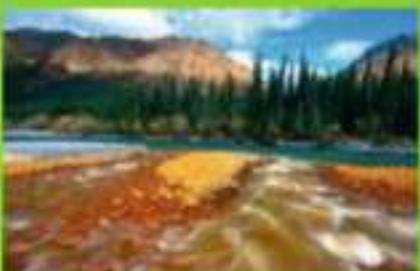
N°420. FÉVRIER 2014

www.geo.fr



LES FRANÇAIS

NOS IDENTITÉS, NOS CARACTÈRES, NOS PASSIONS...



Canada
DANS LES GRANDS
ESPACES DU YUKON



1^{re}
PARTIE
**LES
SAVOYARDS**



Grand reportage
MAROC : AU CŒUR
DU TRAFIC DE SABLE

TOUT DEVIENT CLAIR

LE NOUVEL INFINITI Q50 - EVEILLEZ-VOUS

De l'obscurité émerge une berline sportive, conçue pour ceux qui refusent les conventions. Pour ceux qui entrevoient un chemin différent. A ceux là, le progrès leur appartient.

Le système Infiniti Direct Response Hybrid associe au moteur V6 un moteur électrique, développant ainsi une puissance de 364 ch et un couple de 546 Nm, avec une émission de CO₂ à partir de 139 g · Le Direct Adaptive Steering, premier système de direction 100% digital au monde, offre une meilleure précision · Le double écran Infiniti InTouch permet le même contrôle que sur votre tablette tactile.

Découvrez-en davantage ou réservez un essai routier sur www.infiniti.eu



INFINITI
INSPIRED PERFORMANCE®

NISSAN INTERNATIONAL SA, au capital de 57 100 000 CHF, CH-550-1047524-0 – Zone d'Activités La Pièce 12, 1180 Rolle, Suisse.

*Performance Inspirée. Modèle présenté : Infiniti Q50S Hybrid. Consommations officielles pour l'Infiniti Q50S Hybrid, exprimées en l/100 km : urbaine 8,2 ; extra-urbaine 5,1 ; mixte 6,2. Emissions de CO₂ : 144 g/km. Aussi disponible en 2,2d BVM et BVA. Consommations officielles pour l'Infiniti Q50 2,2d exprimées en l/100 km : urbaine 5,6 ; extra-urbaine 3,7 ; mixte 4,4. Emissions de CO₂ : 114 g/km.

PARIS

**NOUVELLE RENAULT MÉGANE,
JUSQU'À 1700 KM* D'AUTONOMIE.**

TOUT LE MONDE NE PEUT PAS SUIVRE.

Lyon

Turin

Gênes

Rome

NAPLES



Champion des moteurs sur circuit.

Modèle présenté avec options. Consommations mixtes min/max (l/100 km): 3,5/5,7. Émissions CO₂ min/max (g/km): 90/130. Consommations et émissions homologuées selon réglementations applicables.

RENAULT QUALITY MADE: la qualité par Renault.

**CHANGEONS DE VIE
CHANGEONS L'AUTOMOBILE**



*Avec le moteur ENERGY dCi 110 consommation cycle mixte : 3,5 l/100 km. Émissions CO₂: 90 g/km. Autonomie basée sur la consommation NEDC x capacité du réservoir (60 l), autonomie maximale de 60 l x 100 km / 3,5 l = 1 714,28 km. Les distances et parcours proposés sont des indications théoriques et indicatives pour illustrer les performances du véhicule mentionnées dans sa notice technique. La consommation de carburant et les émissions de CO₂ d'un véhicule sont fonction de son rendement énergétique, du comportement au volant et d'autres facteurs non techniques.

Renault présente elf

ÉDITORIAL

Un pays, des pays



Des Bretonnes en coiffe et costume brodé, assises au bord de la route, de retour d'un pèlerinage traditionnel et tenant à la main une canette de... Coca-Cola. La photo d'Olivier Culmann pose le débat de notre sujet de couverture : en 2014, qu'est-ce qu'un Breton, un Savoyard, un Gascon... ? Comment, dans une France qui vit dans un monde où les frontières s'effacent et les migrations s'accélèrent, une identité régionale peut-elle se définir, se vivre et se développer ?

Pour notre nouvelle série de reportages en France, nous avons demandé à nos reporters de chercher les marqueurs les plus authentiques des identités régionales françaises. Pour cela, il a fallu contourner trois pièges. Celui des frontières bureaucratiques d'abord. L'âme des régions françaises n'est pas incarnée dans ses corps officiels, Paca, Rhône-Alpes ou Midi-Pyrénées, mais dans ses «pays», la Gascogne, la Provence ou le Nord. La régionalisation a produit ce que la France sait faire de pire. Un mille-feuille administratif, des roitelets locaux qui ont transformé leur «capitale» régionale en mini-Versailles. C'est la France Clochemerle,

la France qui dépense trop. Celle qui donne aux jacobins des arguments pour dire que, finalement, si tout le pays était géré depuis Paris, les choses iraient mieux.

Le deuxième repoussoir de l'expression des identités régionales est la folklorisation. Fête de la transhumance, de la prune, de la rave... Le moindre pan d'une histoire locale est aujourd'hui livré au marketing touristique. Le passé doit faire vendre. La mémoire «communiquée». C'est oublier qu'une identité régionale authentique ne se construit pas grâce à des slogans. Elle résulte d'une alchimie, composée d'une langue, d'une histoire et d'un territoire, qui dessinent des valeurs et un destin communs. Et elle se découvre par les cinq sens, dit notre chroniqueur, le sociologue Jean-Didier Urbain.

Enfin, dans ce pays qui croit aux valeurs universelles et veut les défendre, naît parfois le sentiment que les identités régionales appartiennent à un ordre anecdotique, voire rétrograde et dangereux. Le terroir serait synonyme de repli, l'attachement à un village ou à une tradition, un luxe futile face à la présence croissante de nouvelles langues, cultures et façons de vivre. Nos reportages montrent exactement le contraire. Les plus fervents défenseurs de l'identité bretonne ou ch'ti sont aussi des gens venus d'ailleurs ou arrivés récemment. On peut être fermement breton et passionnément ouvert au monde. Solidement alsacien et international. Vigoureusement normand et énergique voyageur. Le peintre Salvador Dalí avait fait sienne cette jolie devise de Montaigne : «On ne parvient à l'universel qu'à partir de l'ultralocal.» ■



Serge Sibert / Cosmos

SUR LA NOUVELLE ROUTE DE KATMANDOU

De Lhassa, la capitale du Tibet, on ne voit d'habitude qu'une photo, celle montrant le palais du Potala. Image figée, style patrimoine de l'Unesco. Il faut donc regarder le cliché pris par notre photographe **Serge Sibert** (ci-contre à gauche). Il montre une Lhassa embouteillée, grouillante et... chinoise. «J'ai été frappé de voir combien la présence des Chinois au Tibet est massive», me dit Serge qui, avec le journaliste **Erik Bataille**, a parcouru les 950 km entre Lhassa et Katmandou, a suivi les camions qui passent sous l'Everest et «descendent» vers l'Inde. Voilà une route de voyage traditionnelle qui devient une route de commerce. Et un reportage au cœur d'un enjeu géopolitique majeur : l'axe commercial Chine-Inde.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Eric Meyer".

CE QUE VOUS ATTENDIEZ :



CE QUE VOUS N'ATTENDIEZ PAS :



MERCURE PARIS CENTRE TOUR EIFFEL PHOTO © PHILIPPE LOUZON/ABACA. * Voir conditions des offres sur mercure.com

**LE CLUB ACCOR
HOTELS**

REJOIGNEZ NOTRE PROGRAMME DE FIDÉLITÉ
MONDIAL SUR ACCORHOTELS.COM

AVEC L'OFFRE PRÊT-À-VISITER,
jusqu'à

-40%*

sur nos offres partout en France.

RÉSERVEZ AU MEILLEUR PRIX SUR **MERCURE.COM**



REDÉCOUVREZ
MERCURE

Mercure
HOTELS



PLUS DE 700 HÔTELS
DANS LE MONDE.

SOMMAIRE

GEO ET VOUS	12
Votre avis, nos nouveautés.	
PHOTOREPORTER	16
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	22
La Chine prend pied dans les abysses.	
LES HÉROS D'AUJOURD'HUI	24
La grand-mère inuite qui fait reculer les pétroliers en Alaska.	
LE GOÛT DE GEO	26
Le rooibos : le «thé rouge» du bush sud-africain.	
L'ŒIL DE GEO	28
A lire, à voir.	
ÉVASION	30
Le Yukon, un rêve de pionniers C'est une contrée de l'extrême, au bout du bout du Canada. Une terre amérindienne qui continue à aimanter aventuriers et orpailleurs.	
GRANDE SÉRIE 2014 :	
LES FRANÇAIS ET LEURS RÉGIONS	52
Leurs cultures, leurs caractères, leurs passions En 2014, qu'est-ce qu'être gascon, auvergnat ou breton ? Pour le savoir, GEO se rendra, tout au long de l'année, à la rencontre des habitants de nos régions. Ce mois-ci : les Savoyards.	
ENVIRONNEMENT	78
Pilleurs de sable Ils font fortune en creusant côtes, îles et fleuves. Sans leur précieux butin, essentiel pour fabriquer le béton, pas de programme immobilier, pas d'hôtels pour touristes... Le Maroc est l'un des centres de ce trafic mondial.	
Jusqu'où ira le loup ?	90
REGARD	92
Tour d'Europe au garde-à-vous A chaque pays du Vieux Continent son école militaire d'élite. Ces académies, où règnent tradition et discipline, s'ouvrent rarement au public. Notre photographe a réussi à en pousser les portes.	
GRAND REPORTAGE	108
Lhassa-Katmandou, la plus haute route du monde	
Chaque jour, des camions chargés de marchandises «made in China» empruntent la route de l'Amitié. Un nouvel axe de communication qui ouvre à Pékin les marchés de l'Asie du Sud.	
LE MONDE EN CARTES	128
Vers la fin de la faim ?	
LE MONDE DE... Olivier Py	134

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

Couv. nationale : de haut en bas et de gauche à droite : Valerio Vincenzo / Hanslucas.com ; Olivier Culmann / Tendance Floue ; Stéphane Lagoutte / Myop (haut et bas). **Vignettes** : en ht : Serge Sibert / Cosmos ; en bas, de g. à d : Peter Mather ; Valerio Vincenzo ; Véronique de Viguerie. **Couv. régionale** : Valerio Vincenzo / Hans Lucas ; **Vignettes** : Peter Mather ; Paolo Verzone/Vu ; Véronique de Viguerie ; Serge Sibert / Cosmos. **Encarts** : Arts & Vie, 2 p., 6 grs, posé sur C4 Abo France ; Atlas en cartes, 4 p., 9 grs, posé sur C4 Abo France. Encarts Abo multiltre + pack univers + tout en un VAD + Abo LIRE sur sélection abonnés + VPC Dvd Sciences NG sur abonnés France.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

France Info La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 14.

À LA TÉLÉ

En février, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 14.

arte

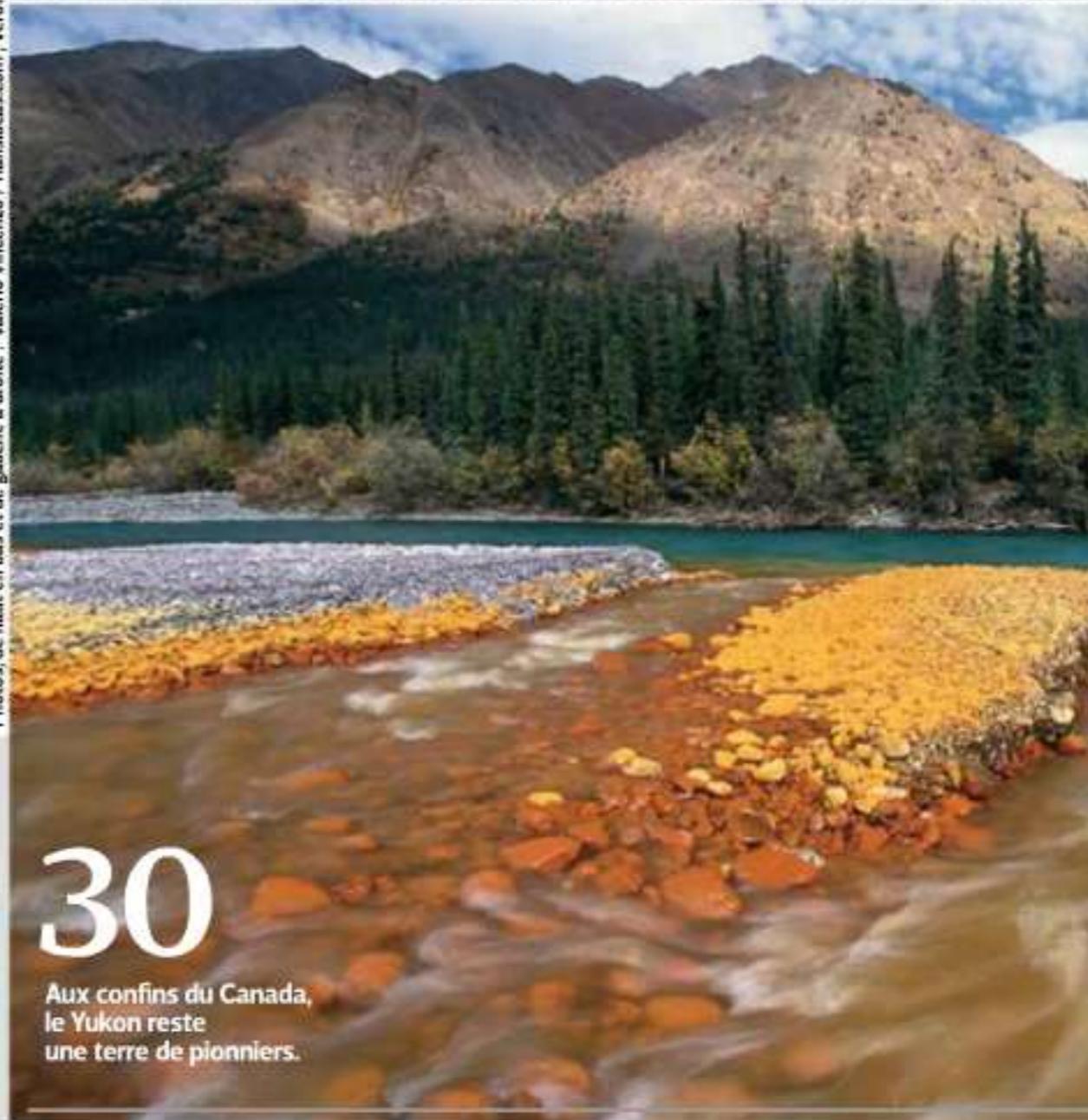
SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.



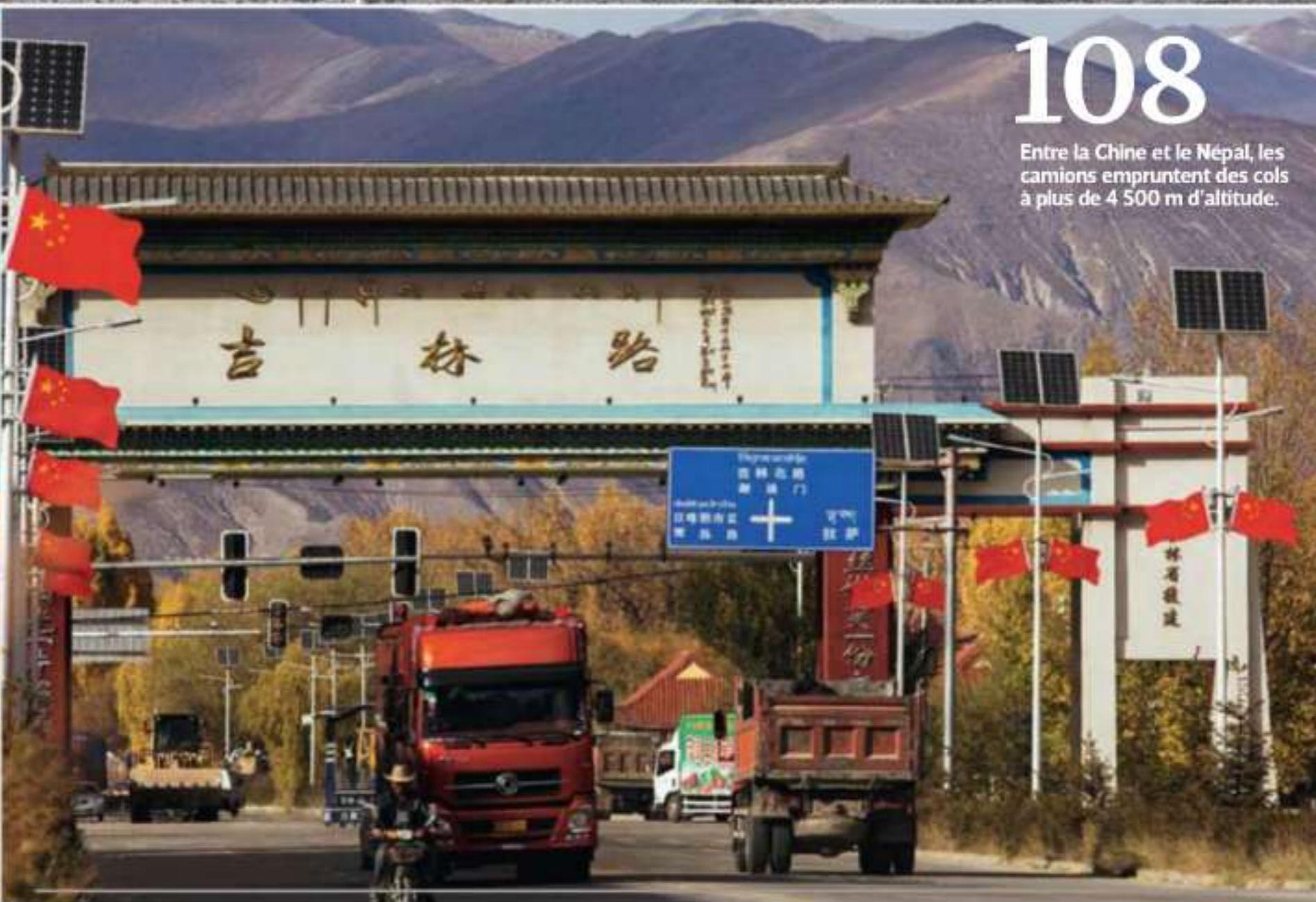
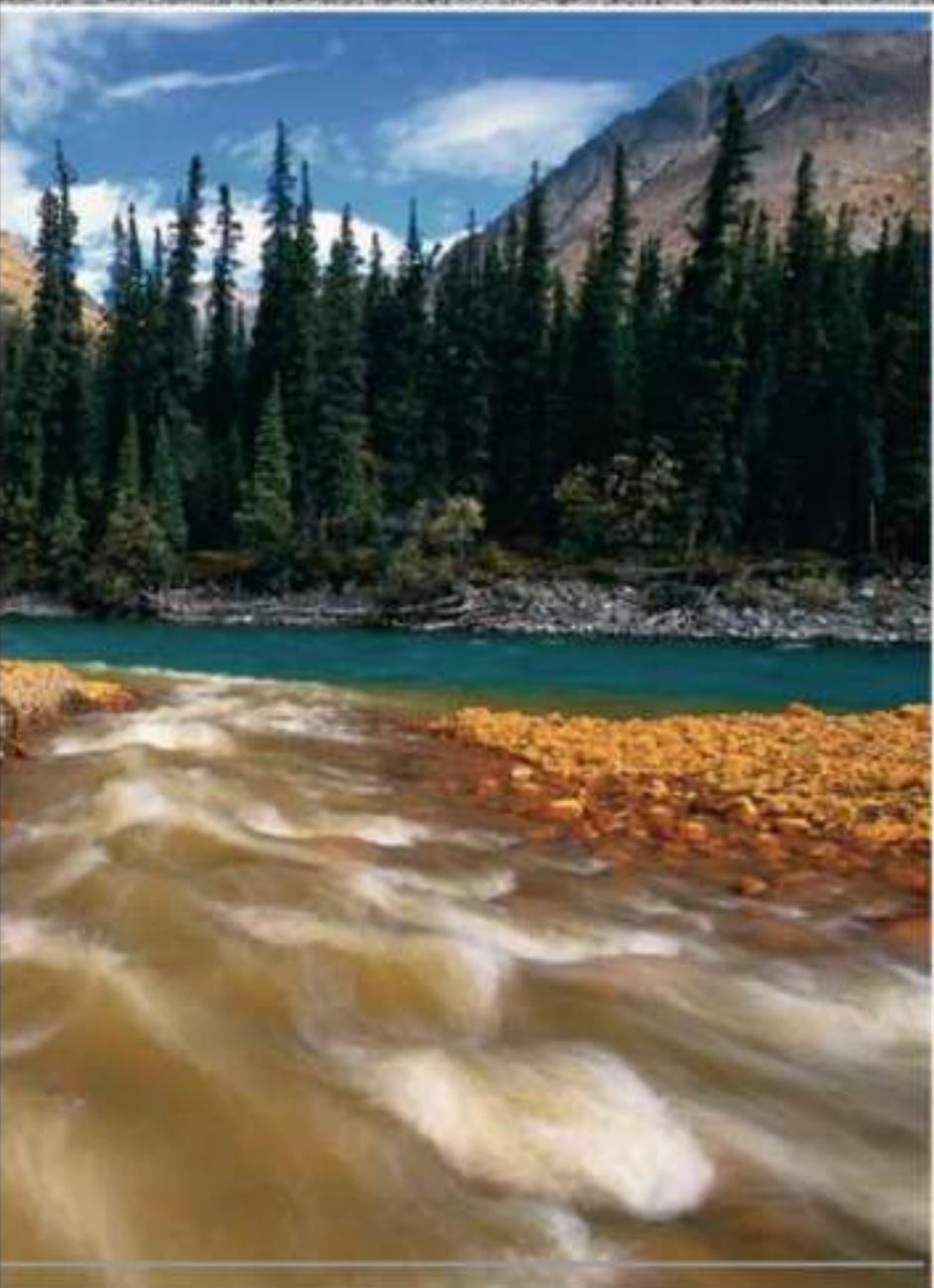
52

Les guides savoyards perpétuent les valeurs d'entraide et de courage.



30

Aux confins du Canada, le Yukon reste une terre de pionniers.





Fermez les yeux.

Vous êtes au bout du monde, au cœur d'un site paradisiaque. Vous inspirez profondément au rythme d'une séance de yoga, avant de plonger à la découverte des fonds marins. Au soleil couchant, vous vous laissez gagner par l'ambiance unique du Village et par la magie d'une soirée sous les étoiles.

Ouvrez les yeux, vous ne rêvez pas, vous êtes au Club Med.

VOUS NE RÊVEZ PAS, VOUS ÊTES AU CLUB MED



ET VOUS, LE BONHEUR,
VOUS L'IMAGINÉZ COMMENT?

| Club Med 

COURRIER

RIEN QUE POUR SES YEUX

Qu'elle est belle, la photo de Jeff Cremer, en pages 20-21 du GEO de novembre (n° 417) ! La tortue (un chélonien), bien à l'abri dans sa carapace, pleure des larmes... de bonheur pour les charmants papillons qui tournent autour d'elle. Mais, dans la légende, ces jolis lépidoptères se sont métamorphosés en... coléoptères ! **François Colliot**

QUAND ÇA FAIT DU BIEN LÀ OÙ ÇA FAIT MAL

GEO Savoir «Sport et bien-être» est d'une indéniable qualité. Une approximation, cependant, p. 44 : l'acide lactique «envahit le muscle, provoquant des douleurs lors du mouvement». On sait désormais que l'acide lactique ou plutôt le lactate, libéré lors d'efforts de type anaérobie lactique, n'est ni à l'origine de douleurs intramusculaires en pleine action, ni de celles ressenties les jours qui suivent. Le lactate n'est pas responsable de l'acidose musculaire et

les sportifs qui en produisent le plus sont ceux qui obtiennent les meilleurs résultats. De plus, il est recyclé par l'organisme pour resynthétiser d'autres carburants énergétiques utilisables par le muscle. **Emmanuel Girardot**

DES VIKINGS SANS LES CORNES

Bravo pour GEO Voyage sur Astérix ! Le reportage au pays des Pictes est fidèle à ce que je connais des Borders écossais. En revanche, tous les archéologues scandinaves disent qu'aucun guerrier viking n'a arboré de casque à cornes. Ce sont les Germains qui en portèrent. **Alain Morley**

CES ROUTES QUI NOUS SÉPARENT

J'ai lu avec émotion l'article sur Rajesh Kumar Sharma, dans GEO de novembre : un homme qui a improvisé une classe sous le métro de New Delhi pour les enfants pauvres. Dans le récit, j'ai été interpellée par ce que dit un des parents. Il explique que si sa progéniture n'allait pas à l'école, c'est parce que «l'établissement était trop loin et qu'il fallait, pour s'y rendre, traverser une dangereuse voie rapide.» Le développement des pays passe par celui des voies rapides, autoroutes, etc. Il faut se pencher sur l'impact de ces infrastructures, car elles sont parfois des barrières et enclavent des quartiers. **Eloïse Pimbert**

ERRATUM

L'image du phare portugais dans la tempête publiée dans la rubrique «Photoreporter» de GEO n° 418 (décembre 2013, pp. 20-21) résultait d'un montage, effectué à notre insu par le photographe. Toutes nos excuses à nos lecteurs.

RETOUR DE VOYAGE

EN BIRMANIE, À BAGAN, UN BOUDDHA ILLUMINÉ

Vue d'avion, l'étendue de Bagan, site archéologique majeur du Myanmar (Birmanie), impressionne. Sur une superficie de cinquante kilomètres carrés environ, au milieu d'une plaine proche du fleuve Irrawaddy, se dressent environ 2 500 temples et pagodes. Au mois d'août, en basse saison, il y a déjà un certain nombre de touristes. En essayant de sortir de ce flot, nous nous sommes retrouvés au pied d'une pagode en retrait. Des enfants jouaient autour. Une petite fille, qui avait réussi à apprendre le français rien qu'en parlant aux voyageurs, a été notre guide.

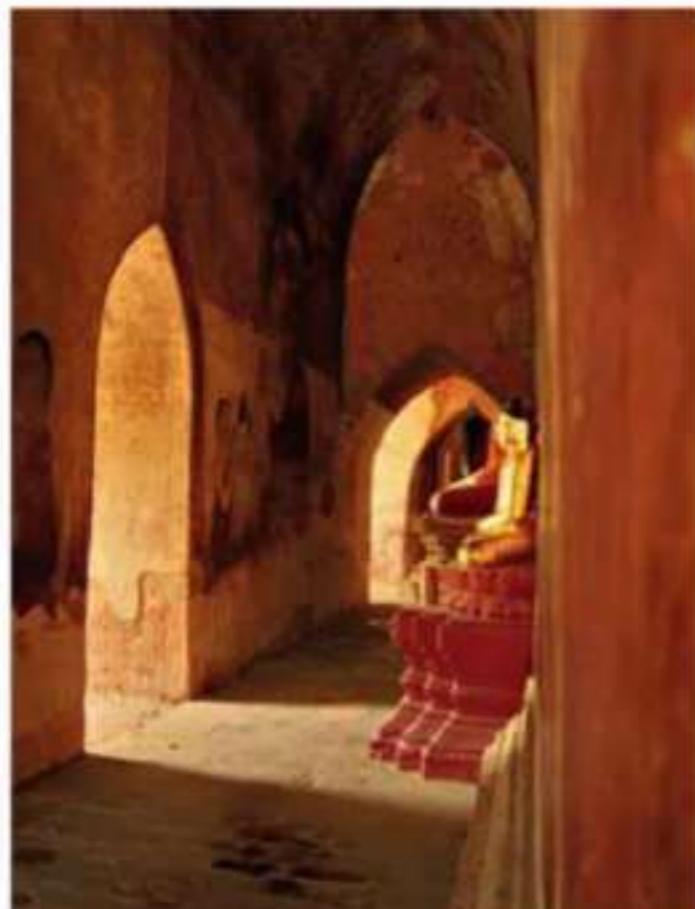
L'intérieur de la pagode était sombre et les chauves-souris y avaient élu domicile. Des bouddhas majestueux, dont des jumeaux, veillaient sur les lieux de leur regard fixe. Le long d'un corridor, la pénombre était trouée par le soleil du matin qui venait illuminer les tons ocre et or de l'une des statues. Fascinés par les déplacements discrets et majestueux des moines vêtus de leur robe orange et la douceur qui contrastait avec la chaleur extérieure, nous avons passé un moment inoubliable. Le Myanmar est une destination à découvrir vite, avant que ne se développe un «tourisme de masse». ■



Martin Bizeil

Vous souhaitez partager une expérience de voyage ? Ecrivez-nous. Chaque mois, nous publierons plusieurs témoignages et photos envoyées par nos lecteurs.

Courrier des lecteurs :
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.
E-mail : lecteurs@geo.presse.fr
Site GEO : www.geo.fr





FORCE G

Fortifiant d'origine naturelle

ADOPTEZ SA FORCE
AU QUOTIDIEN.

Fatigue ? Manque de tonus ? Baisse d'énergie ?

Adoptez Force G Power Max : son effet sur la forme physique et intellectuelle est immédiat !

Force, vigueur et énergie.

Avant un effort ou en cas de fatigue passagère, diluez une ampoule dans un ½ verre d'eau ou de jus de fruits.

Pour une action prolongée, renouvez chaque jour pendant 10 jours.

En pharmacie et parapharmacie.

Nutrisanté
Laboratoires



Renforcez votre nature

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. www.mangerbouger.fr

CINÉMA

GAGNEZ DES PLACES POUR ALLER VOIR «TARZAN» EN 3D

Au cœur d'une région reculée d'Afrique, un homme d'affaires découvre une mystérieuse météorite. En essayant d'en prélever un échantillon, il provoque un cataclysme auquel seul survit son tout jeune fils Tarzan, perdu au milieu de la jungle, puis recueilli par une femelle gorille. Un jour, devenu adulte, Tarzan rencontre des humains, dont Jane, une jolie jeune fille qui accompagne son père anthropologue. Lorsqu'elle repart, c'est un déchirement. Cinq ans plus tard, une nouvelle expédition est organisée. Jane retrouve Tarzan, avec lequel elle fera face aux dangers de la jungle et à la cupidité des hommes.

Voilà le fameux mythe imaginé par Edgar Rice Burroughs, réinventé en images de synthèse 3D par le scénariste et réalisateur Reinhard Klooss. A la clé, un réalisme soigné et le souci constant d'éviter tout anthropocentrisme en montrant les animaux sauvages.

GEO vous propose de participer à un jeu concours afin de remporter vingt-cinq lots de

quatre places (valeur : 40 €) pour aller voir ce film présenté par Metropolitan Filmexport, qui sortira le 19 février. Des places valables dans toutes les salles de France, tous les jours (sauf week-end, jour férié et veille de jour férié). ■

COMMENT PARTICIPER ?

Jouez avant le 12 février 2014 minuit !

- Par **SMS** au **74400*** en envoyant le mot-clé **GEO** et laissez-vous guider.
(**0,65 € par envoi + coût d'un SMS - 3 SMS maxi.**)
- Par **TÉLÉPHONE** au **08 92 68 64 66**
(**0,34 €/min, hors surcoût opérateur**).
Jeu du 29 janvier au 12 février 2014.



ART



«La Renaissance italienne», éd. GEO / Prisma. 191 pp., 19,95 €. Disponible en librairies et rayons livres.

L'Italie, la botte secrète des peintres

Cet ouvrage richement illustré revient en détail sur les grands principes esthétiques des artistes de la Renaissance italienne, leurs idées phares, leurs thèmes de prédilection, tout en mettant en lumière le contexte historique de ce bouillonnement artistique.

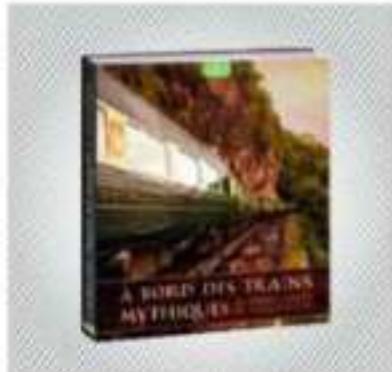
PHOTOGRAPHIE



La communauté photo GEO fait peau neuve !

Paysages impressionnantes, portraits insolites, traditions et artisanats locaux préservés... Tout cela se trouve dans GEO Voyageurs, la nouvelle communauté de GEO.fr. On y admire les plus beaux clichés partagés par des passionnés de photo et de voyages. Photographes amateurs ou avertis sont encouragés à poster leurs meilleures images sur photos.geo.fr. Une façon sûre de les mettre en avant auprès du public. Et d'inviter celui-ci à s'immerger dans les cultures du monde.

HISTOIRE



«A bord des trains mythiques», éd. GEO/Prisma. 192 pp., 29,95 €. Disponible en librairies et rayons livres.

Embarquez à bord des trains mythiques

Des cartes précises, des textes passionnantes, des photos d'exception... Voici la riche histoire des trains, leurs itinéraires ainsi que les somptueux panoramas qu'ils traversent et le raffinement de leurs intérieurs. Pour lire, voyager et s'évader en même temps.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19 h 55
1^{er} février Le mezcal, eau-de-vie mexicaine (43'). Redif. A l'ère précolombienne, les Zapotèques préparaient déjà une liqueur rituelle à base d'agave. Ce spiritueux qui avoisine les 40° procure des revenus importants dans la province de Oaxaca.

8 février Cambodge, les chasseurs de rats (43'). Inédit. Pendant la mousson, les pêcheurs du Tonlé Sap se transforment en chasseurs de rats. Les rongeurs sont ensuite vendus pour être consommés.



Rene Dame / Medienkontor

15 février Bangladesh, l'hôpital flottant (43').

Redif. Dans le nord du pays, deux dispensaires flottants parcouruent les régions isolées.

22 février Les Açores, le sort des baleines (43'). Inédit.

Interdite il y a trente ans, la chasse baleinière a été remplacée par le tourisme d'observation des cétacés.

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Qui sont les Français ?
- Le Yukon, un rêve de pionniers.
- De Lhassa à Katmandou.
- La guerre du sable au Maroc

Le dimanche à 6h40, 9h25, 14h10, 16h40, 19h55, 22h20, 23h55.

france info



PRÉVOYEZ DES WEEK-ENDS IMPRÉVISIBLES.

Nouveau
ŠKODA Yeti

à partir de
17 290 €
SANS CONDITION⁽¹⁾



SUV, 2 ou 4 roues motrices



- 3 sièges arrière amovibles



- Toit ouvrant panoramique



- Caméra de recul



- Toit de couleur personnalisable



- Phares avant bi-Xénon avec LED

IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN DE BIEN DANS UNE ŠKODA.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur le site skoda.fr

Suivez-nous sur



(1) Prix TTC conseillé au 01/01/2014 du Nouveau Yeti Active TSI 105 ch BVM6 neuf, déduction faite de 3 010 € de remise (conditions détaillées chez les distributeurs ŠKODA participant ou sur www.skoda.fr). Modèle présenté : Yeti Outdoor 1.2 TSI 105 BVM6 avec options à 23 420 € remise déduite au tarif du 01/01/14. Offre spéciale non cumulable, aux particuliers en France métropolitaine, dans le réseau ŠKODA participant, pour toute commande d'un Nouveau Yeti Active TSI 105 ch BVM6 neuf jusqu'au 28/02/2014 et dans la limite des stocks disponibles. Simply Clever : Simplement Évident. Volkswagen Group France - Division ŠKODA - 02600 Villers-Cotterêts - RCS Soissons B 602 025 538.

ŠKODA recommande Castrol EDGE Professional.

Consommations mixtes de la gamme Yeti (l/100 km) : 4,6 à 6,3. Émissions de CO₂ (g/km) : 119 à 164.

PHOTOREPORTER



LÀ-HAUT, DANS MA PRAIRIE URBAINE

Une fois par an, à l'automne, on tond le gazon qui recouvre le toit végétalisé du palais des congrès de Vancouver, dans le centre-ville, près du front de mer. Le photographe Andy Clark, qui ne voulait pas rater ce moment, a dû demander l'autorisation longtemps avant le jour prévu. Pour donner le maximum d'impact à cette vaste surface d'herbe, prairie suspendue au-dessus de la ville, il a attendu que le brouillard descende et que le jardinier travaille au bord du toit. «A certains endroits, l'herbe était si haute qu'elle m'arrivait au genou», se souvient-il. Mais Andy avait nettement sous-estimé l'humidité. «Si j'avais su, j'aurais mis une bonne paire de bottes car en quelques minutes mes chaussures et mon pantalon étaient trempés... mais ce n'est pas grave, je savais que j'avais réussi une bonne photo !»



Andy CLARK
Installé à Vancouver depuis une douzaine d'années, il a commencé sa carrière en 1970 et travaille pour l'agence Reuters.



PHOTOREPORTER





COLOGNE, ALLEMAGNE

DES VACANCES VERTIGINEUSES

Difficile de faire plus fêlé. Vadim Makhorov, 24 ans, et sa bande d'amis, sont irrésistiblement attirés par les toits. Sans peur et sans vertige, ces jeunes Russes écument ce que le monde compte de monuments célèbres avec une idée fixe : atteindre le sommet pour une prise de vue inédite. Et interdite car trop dangereuse. «Nous opérons très tôt le matin, lorsque la vigilance des gardes a tendance à se relâcher, explique Vadim. Nous poursuivons notre rêve de voir les villes les plus spectaculaires comme personne ne les voit et nous y prenons beaucoup de plaisir.» Leur tableau de chasse compte déjà la Sagrada Familia de Barcelone, la tour Eiffel, l'un des plus hauts buildings de Dubai, les pyramides de Gizeh, des bâtiments à Madrid, Stockholm, Prague... et la majestueuse cathédrale de Cologne (photo ci-contre).



Vadim MAKHOROV

Ce photographe professionnel russe vit à Novossibirsk. Il travaille aussi comme vidéaste depuis quatre ans.





ZAATARI, JORDANIE

LE CAMP DE L'EXIL ET DE LA POUSSIÈRE

Mandel Ngan était le seul photographe de presse autorisé à accompagner le secrétaire d'Etat américain John Kerry lors de sa visite en Jordanie en juillet 2013. «J'étais aussi seul avec lui à bord de l'hélicoptère lorsqu'il a survolé ce camp de réfugiés, ouvert en août 2012, et situé à quelques kilomètres de la frontière syrienne», se souvient-il. A l'est de la ville de Mafraq, dans le nord-ouest de la Jordanie, cette portion de désert écrasée de chaleur accueille, selon les sources, entre 115 000 et 150 000 personnes ayant fui les combats en Syrie, ce qui en fait la quatrième ville du royaume hachémite. «Je voulais mettre en évidence la taille, immense, du camp, précise le photographe. Mais au moment de la prise de vue, une autre chose m'a frappé : la poussière. A perte de vue, elle recouvrait tout : véhicules, tentes, toits, routes...»



Mandel NGAN

Né à Hongkong, émigré au Canada avec sa famille à l'âge de 8 ans, Mandel, 47 ans, est installé à Washington et a rejoint l'AFP en 1990.



Avec la plongée à 7 000 m du submersible «Jiaolong», l'empire du Milieu a fait son entrée dans le club des nations capables d'explorer les grands fonds. Au-delà de la mission scientifique, le pays convoite les immenses richesses minières des océans.

La Chine prend pied dans les abysses

Une silhouette longue de huit mètres, deux hublots comme des yeux et des projecteurs en guise de mâchoire. Le «Jiaolong», un submersible aux airs de requin dodu, est le fer de lance de la nouvelle conquête chinoise des océans. Le 27 juin 2012, le «dragon des mers» s'est engagé dans la fosse des Mariannes, dans l'océan Pacifique, pour atteindre 7 062 mètres. «Un record!» confirme Pierre Cochonat, directeur scientifique adjoint de l'Ifremer. La Chine se positionne désormais sur le créneau de l'exploration sous-marine grâce à des moyens financiers dont l'Occident ne dispose plus.»

Certes, en 1960, le bathyscaphe américain «Trieste» avait déjà franchi le seuil des 10 916 mètres. Une performance égalée en 2012 par le réalisateur James Cameron aux commandes du «Deepsea Challenger». Mais ces deux submersibles étaient immédiatement remontés à la surface. «Le «Jiaolong», lui, est capable de rester plusieurs heures au fond pour y effectuer des prélèvements et des mesures topographiques», pré-



cise Pierre Cochonat. Ici réside la prouesse. Elle permet à l'empire du Milieu d'intégrer, aux côtés de la France, des Etats-Unis, de la Russie et du Japon, le petit cercle des pays capables d'explorer les profondeurs sous le seuil des 4 500 mètres.

Les Chinois ne se sont pas lancés dans cette aventure uniquement par amour de la science. Les océans regorgent d'or, d'argent, de platine et de terres rares, autant de minéraux indispensables à l'électronique, aux énergies vertes, aux nanotechnologies ou encore à l'aérospatiale... Selon l'Ifremer, les océans du globe abriteraient 25 % des ressources énergétiques mondiales. Consciente de ce potentiel, la Chine a été l'un des premiers Etats à solliciter en 2010 auprès de l'Autorité internationale des fonds marins (AIFM) un permis d'exploration de 10 000 kilomètres carrés dans le sud de l'océan Indien. Un eldorado qui recèle 420 millions de tonnes de roches polymétalliques.

Cette convoitise fait peser une menace sur les grands fonds. «La biodiversité y est extraordinaire, rappelle Pierre Cochonat. Et l'exploitation des zones les plus fertiles ne va pas sans risque.» Il n'empêche : l'AIFM a déjà attribué dix-sept permis, notamment à la Chine, au Japon, à la France et aux îles Fidji. Fort de son succès, le «Jiaolong» a, quant à lui, effectué une vingtaine de plongées en mer de Chine en 2013 et s'apprête en 2014 à inspecter les océans Indien et Pacifique. ■

Guillaume Pitron



Mon voyage au Sri Lanka, je le vois
40% paix intérieure, 60% beauté extérieure

À vous de fixer les frontières

“Trésors du Sri Lanka”

Le Sri Lanka, cette île magique de l'océan Indien aux senteurs d'épices, de thé (reconnu comme étant le meilleur du monde) et d'encens vous accueille.

Vous serez enchanté par la diversité de ses paysages et ses kilomètres de magnifiques plages de sable fin. Vous partirez aussi à la découverte de ses forêts exotiques où vous croiserez des éléphants, de sa végétation variée, de ses plantations de thé, et de ses nombreux monuments bouddhistes et sites inscrits au Patrimoine Mondial de l'UNESCO...

Autant de trésors qui invitent à voyager sur l'île aux joyaux.

MON CIRCUIT AU SRI LANKA

10 jours/7 nuits, en pension complète,
à partir de 1 199 €*, par personne, vols inclus

* Prix par personne, 1 199 € TTC au départ de Paris le 06/06/2014 incluant les vols internationaux, l'hébergement 7 nuits, base chambre double en hôtels 3*, en pension complète du dîner du jour 2 au petit déjeuner du jour 9, avec guide francophone, transport selon programme, les visites, droit d'entrée dans les sites, musées et spectacles mentionnés au programme. Surcharge carburant et taxes aéroports (soumises à modifications) incluses.
Hors frais de dossier. Offre soumise à conditions. Renseignements pour toute autre date dans votre agence de voyages.

NOUVELLES
FRONTIERES

300 agences expertes • 0 825 000 825 0,15 € /min
nouvelles-frontieres.fr

CAROLINE CANNON

La grand-mère inuite qui fait reculer les pétroliers

Cette mamie de vingt-six petits-enfants est en train de rejouer le combat de David contre Goliath. Habitant à Point Hope, un village de 700 âmes perdu aux confins nord-ouest de l'Alaska, Caroline Cannon, 57 ans, appartient à la communauté inuite des Iñupiat, dont elle s'est faite l'avocate face aux multinationales du pétrole, comme Shell ou Statoil. Lesquelles lorgnent depuis des années sur la mer de Tchouktches, le terrains de chasse ancestral des Iñupiat, attirées par les millions de barils que recèlent les fonds de la région. Un des plus gros gisements inexploités des Etats-Unis. Cette richesse a longtemps été hors d'atteinte, enfouie sous la banquise et protégée par une série de moratoires interdisant les forages offshore. Mais avec le réchauffement climatique, la glace est en train de fondre et la législation de craquer. En 2007, un plan fédéral a ainsi envisagé d'ouvrir plusieurs zones maritimes à des forages prospectifs.

Une catastrophe pour la survie des Iñupiat, selon Caroline. «Notre peuple, qui chasse le phoque et la baleine boréale depuis des millénaires, est entièrement dépendant de la mer, qui le nourrit et l'habille. Une marée noire ici, ce serait la fin de notre mode de vie», s'inquiète celle qui ne peut évoquer sans frémir le naufrage de l'«Exxon Valdez». En 1989, le supertanker avait sombré au sud de l'Alaska, déversant 40 000 tonnes de fioul et souillant 2 000 kilomètres de littoral. «Si cela arrivait ici, pendant la période de gel, le pétrole piégé sous les glaces diffuserait dans l'eau jusqu'à l'été suivant», explique-t-elle. Avec, à la clé, un dérèglement sans précédent de l'écosystème arctique, que les Iñupiat nomment leur «jardin».

Alors, depuis six ans, Caroline Cannon participe à travers les Etats-Unis à des centaines de réunions et de sommets avec les industriels et les politiques. En 2009, au nom de son village, dont elle était



alors maire, elle a attaqué l'Etat américain l'accusant d'oublier l'impact des prospections sur l'environnement marin. Point Hope a gagné son procès, et les pétroliers ont battu en retraite. Sauf Shell. Appuyée par des centaines de scientifiques, Caroline a alors écrit à Barack Obama pour lui demander l'arrêt des opérations, jusqu'à ce que des experts analysent les conséquences réelles des forages sur les écosystèmes. Raîchi dans ses ardeurs, et ralenti par des aléas techniques, le pétrolier anglo-néerlandais a fini par geler, jusqu'à nouvel ordre, son programme de plateforme sur l'océan Arctique. Quant à Caroline Cannon, son zèle lui a valu de décrocher, en 2012, le prestigieux Goldman Prize, qui récompense chaque année les défenseurs de l'environnement les plus influents de la planète. Et maintenant ? «Je ne vais pas m'arrêter là ! assure Caroline. Quand j'ai rencontré le président, il y a deux ans, il m'a dit qu'il savait ce que c'était d'être traité comme un citoyen de seconde classe, et a juré de protéger le mode de

vie des Iñupiat.» On peut compter sur la grand-mère de Point Hope pour veiller à ce que Barack Obama tienne ses promesses. ■

Elle s'est lancée dans un âpre combat contre les entreprises qui veulent forer sous la banquise. Son défi : préserver l'écosystème arctique et les traditions des Iñupiat, un des premiers peuples sédentaires d'Amérique du Nord.



Sylvie Buy



TOYOTA

TOUJOURS
MIEUX
TOUJOURS
PLUS LOIN

TOYOTA AURIS HYBRIDE

BONUS ÉCOLOGIQUE X2⁽¹⁾

JUSQU'À 4000€ D'ÉCONOMIE⁽²⁾



AURIS HYBRIDE



NOUVELLE AURIS HYBRIDE
TOURING SPORTS

CONDUISEZ DÈS AUJOURD'HUI LA VOITURE DE DEMAIN

À PARTIR DE 249 €/MOIS⁽³⁾
SANS CONDITION DE REPRISE

1^{ER} LOYER DE 4570 €,
APRÈS DÉDUCTION DU BONUS ÉCOLOGIQUE.
LOCATION LONGUE DURÉE 49 MOIS.

Consommations mixtes (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) Auris Hybride : de 3,6 à 3,9 et de 84 à 91 (A). Données homologuées CE.

(1) Pour les hybrides émettant jusqu'à 110 g/km de CO₂, Bonus Écologique dépendant du coût du véhicule neuf (équipements intrinsèques inclus, toutes remises déduites et hors accessoires, services et frais annexes), soit 8,25 % du coût d'acquisition TTC ou, pour une location sur une durée ≥ 24 mois, 8,25 % du coût correspondant à la somme des loyers (apport inclus le cas échéant), et ce dans la limite de 1650 € (min) à 3300 € (max). Selon conditions et modalités du décret n°2007-1873 modifié au 01/11/13.

(2) «Doublement» du Bonus prenant la forme de la remise exceptionnelle de 2100 €, soit jusqu'à 4000 € cumulés pour une Auris Hybride Dynamic neuve, par référence au tarif TTC conseillé du 21/11/2013. Offres réservées aux particuliers jusqu'au 28/02/2014 dans le réseau Toyota participant en France, cumulables entre elles mais pas avec d'autres offres en cours. (3) Exemple pour une Auris Hybride 136h Dynamic neuve en LLD 49 mois/45000 km tenant compte d'une remise exceptionnelle de 2100 € et avec 1^{er} loyer majoré de 4570 € (après déduction de 1650 € de bonus écologique). En fin de contrat, restitution du véhicule en concession avec paiement des éventuels frais de remise en état standard et kilomètres excédentaires. Modèle présenté : Auris Touring Sports Hybride 136h Dynamic neuve à partir de 269 €/mois en LLD (mêmes conditions). Sous réserve d'acceptation par TOYOTA France FINANCEMENT, 36 bd de la République 92423 Vauresson, RCS 412653180 - n° ORIAS 07005419 consultable sur www.orias.fr.



Le rooibos



Le flamboyant nectar du bush africain

Un patchwork insolite colore les montagnes du Cederberg : des parcelles couleur acajou constellent le paysage aux abords de Clanwilliam, une bourgade du sud-ouest de l'Afrique du Sud. Ces carrés chatoyants, ce sont les champs de séchage du rooibos, une plante sauvage dont le nom signifie «buisson rouge» en afrikaans et qui permet de concocter une délicieuse infusion vanillée, d'une douceur de noisette. Les Khoïsan, des bergers nomades, consomment depuis des siècles ce breuvage, lui prêtant mille vertus bienfaisantes. Mais c'est seulement en 1773 que l'arbuste fut répertorié par le botaniste suédois Carl Peter Thunberg. Et le rooibos retomba aussitôt dans l'oubli. Jusqu'à ce qu'à ce que, dans les années 1930, un certain Benjamin Ginsberg flaire son potentiel de plante miraculeuse. Mais cet aristocrate russe émigré dans le Cederberg peina à la mettre en culture : impossible de récupérer les graines pour les semer. Une fois la floraison passée, elles disparaissaient mystérieusement. Les autochtones vinrent à la rescousse de l'entrepreneur et lui montrèrent où

les retrouver : dans les fourmilières, où les ouvrières les avaient patiemment amassées !

Dès lors, les plantations de rooibos se multiplièrent dans la région, sous la férule d'Afrikaners. Les ouvriers agricoles, noirs ou métis pour la plupart, sélectionnaient et fauchaient brindilles et feuilles avec minutie, avant de les faire sécher. Puis passaient à l'étape cruciale : la fermentation, qui permet de sublimer la récolte, un peu comme avec le vin. Dans le pays, le succès de l'infusion fut foudroyant. Et aujourd'hui, le rooibos fait vivre 20 000 personnes. Trois cents fermes en produisent 12 000 tonnes par an, la moitié pour l'export. L'Allemagne en est friande, ainsi que la Grande-Bretagne, le Japon ou les Etats-Unis. D'autant que la science a confirmé l'intuition des Khoïsan quant aux propriétés médicinales de la plante du bush : bourrée d'antioxydants, efficace contre l'asthme, les coliques, l'insomnie, les allergies ou l'eczéma, elle préviendrait même les cancers, selon le South African Roobos Council. Autre atout : ce «thé rouge» ne contient ni théine ni tanins, ce qui lui évite toute amertume. Les enfants peuvent donc la consommer à loisir. Pour les Sud-Africains, le rooibos fait désormais partie du patrimoine national. Car l'arbuste ne s'épanouit nulle part ailleurs que sur leur terre. Une terre pauvre, et même acide. Mais le climat chaud et sec du Cederberg fait toute la différence : le buisson rouge, c'est l'un des nombreux prodiges de la nation arc-en-ciel. ■

Carole Saturno

L'ART DE LA NUANCE

Matthias et Gervanne Leridon, passionnés d'Afrique, ont sélectionné, avec l'aide du sommelier du George V, des crus d'exception auprès de petits producteurs afin de les vendre en ligne (capeandcape.com). Ils dévoilent le rituel à respecter pour apprécier les subtilités du rooibos.

CHOISIR Notes de mûre et de cassis, arômes de fruits secs et de miel, tonalités boisées... Les petites feuilles roussâtres offrent de multiples nuances, qui varient selon le lieu de culture, la durée et la technique de fermentation. Toujours se renseigner auprès d'un initié.

INFUSER Pour qu'il libère son parfum, le rooibos doit être plongé cinq minutes dans une eau presque bouillante. Le liquide se teintera d'une belle couleur allant de l'ambre au pourpre selon les variétés.

RESPIRER Même protocole que pour un bon vin : il faut humer les arômes avant de savourer.



*Plaisir n°150 :
Le fruit du plaisir*



GOÛTEZ TOUS LES PLAISIRS DE LA LÉGENDE



roquefort-societe.com

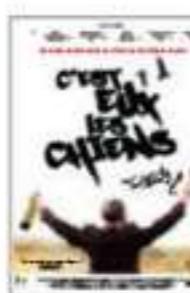


Pour votre santé, mangez au moins cinq fruits et légumes par jour. www.mangerbouger.fr



CINÉMA

Maroc révolté



En 2011, Casablanca vit son printemps arabe. Une équipe de télé venue couvrir les manifestations se met à suivre un homme, raflé lors des «émeutes du pain» de 1981 et qui vient d'être libéré. Le faux documentaire de Hicham Lasri télescope passé et présent pour mettre en lumière les ratés de la monarchie marocaine. L'interprétation d'Hassan Badida est magnifique.

«C'est eux les chiens», de Hicham Lasri, en salle le 5 février.

BEAU LIVRE

Faune arc-en-ciel



Mollusque ou mammifère, la faune des photos de Philippe Decressac hisse ses couleurs. On est stupéfait devant le vert fluorescent du gecko «Phelsuma madagascariensis». Et amusé par les correspondances entre espèces, le jabot d'un rouge-gorge évoquant par exemple les yeux d'un cercopithèque du Botswana.

«Couleurs», de Philippe Decressac, éd. Ipanema, 39 €.

CONCERT

Arménie en si



Pianiste surdoué, Tigran Hamasyan a commencé à improviser des airs de jazz à 7 ans. Sur son dernier album, il greffe à son genre de prédilection des sonorités électro et des paroles en arménien. Sur scène, il interprète sa musique avec passion, entouré d'une chanteuse, d'un saxo, d'un bassiste et d'un batteur. Envoûtant.

«Shadow Theater», de Tigran Hamasyan, en tournée en France. Contact : tigranhamasyan.com

EXPOSITION

AMÉRIQUE LATINE : DES PHOTOS CONTRE DES MAUX

C'est un sérum de vérité qu'ils ont mis au point. A travers «América latina, photographies 1960-2003», la fondation Cartier présente les œuvres de soixante-douze artistes de onze pays qui ont combattu les mensonges des dictatures des années 1970 puis la société inégalitaire de la décennie suivante. Les créateurs se sont lancés sur tous les fronts, collage, sérigraphie ou installation, avec, chaque fois, un assemblage de photos et de textes. Le plus souvent, l'image vient dynamiter le discours officiel : pour «A Chile» (1979), Elias Adasme s'est représenté le corps pendu par les pieds à côté de la carte de son pays, symbole d'un peuple victime de la torture de Pinochet. Parfois, ce sont les mots qui donnent un sens fort à des clichés a priori anodins. Pour sa série «Antibalas» (2008), la Péruvienne Milagros de la Torre fait défiler devant son ob-

jectif des vestes et des chemises banales. Sauf que tous ces vêtements sont en fait des «gilets pare-balles» pour les civils dont l'étiquette indique le degré de protection, par exemple «gold» contre les revolvers. Certaines œuvres serrent le cœur. Sur un tirage de 1994, Eduardo Villanes pose, tête couverte d'un carton de lait Gloria frappé de l'inscription «Gente evapora da» («Gens évaporés»), pour dénoncer le meurtre d'étudiants au Pérou, par des militaires en 1992 : leurs cendres avaient été rendues aux familles dans ces emballages. Une rétrospective bouleversante sur l'art comme ultime recours face à l'injustice. ■

Faustine Prévot

«América latina, photographies 1960-2003», fondation Cartier, Paris, jusqu'au 6 avril. Contact : fondation.cartier.com

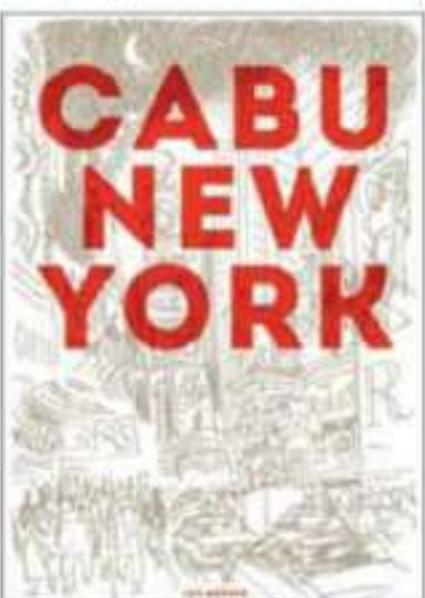


CARNET DE VOYAGE

Manhattan transféré au fil du crayon

Qui mieux que lui pouvait croquer la Grosse Pomme? Depuis deux ans, Cabu multiplie les escapades à New York et a fini par en dresser le portrait. Parfois, le dessinateur se laisse aller à l'émerveillement pur devant une métropole dont la beauté réside dans l'excès. Mais, là où le caricaturiste de «Charlie Hebdo» se distingue, c'est lorsqu'il souligne

certaines traits de la culture new-yorkaise : un chauffeur de taxi sikh dont le turban a la même couleur canari que sa voiture, des «working girls» qui vont au bureau en baskets avec leur sac à escarpins, des jeunes parents jogging à Central Park avec une poussette... Un carnet de voyage qui vise juste et se feuille avec le sourire aux lèvres.



«Cabu New York», éd. des Arènes, 30 €.

GARNIER

OLiQ

LA COLORATION
QUI AMÉLIORE VISIBLEMENT
LA QUALITÉ DES CHEVEUX*
C'EST PROUVÉ.

LA 1^{ERE} COLORATION PERMANENTE ACTIVÉE PAR L'HUILE
SANS AMMONIAQUE.**

Avec 60% d'huile concentrée au cœur de sa formule colorante,
Olia fait bien plus que colorer vos cheveux.

UNE AMÉLIORATION VISIBLE DE LA QUALITÉ DU CHEVEU.*

Anti-rêche, anti-terne. Cheveux 35% plus doux, 17% plus brillants.

UNE COLORATION PERMANENTE D'EXCEPTION.

Couleur intense et fidèle. 100% de couverture des cheveux blancs.***

UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE SENSORIELLE.

Délicat parfum de fleur. Sans ammoniaque. Confort optimal du cuir chevelu.



DÉJÀ PLÉBISCITÉE PAR DES MILLIERS DE FEMMES

Faites votre diagnostic et retrouvez tous les témoignages
sur www.olia.fr en flashant ce code.



*Tests Instrumentaux. **Sur le marché grand public.

***Sauf pour les nuances 4.60 et 6.60 et jusqu'à 100% de couverture pour les nuances 7.40 et 10.0.

Gemey Maybelline Garnier - SNC au capital de 49 500 euros, 16 place Vendôme 75001 Paris - RCS Paris 339 419 962

ÉVASION



Des rivières sinuées, des collines ondulées, des forêts boréales... Dans cette province plus grande que la Suède vivent seulement 35 000 habitants, regroupés dans une vingtaine de villes et villages. La moitié nord de la région (photo), au-delà de Dawson City, est presque déserte.



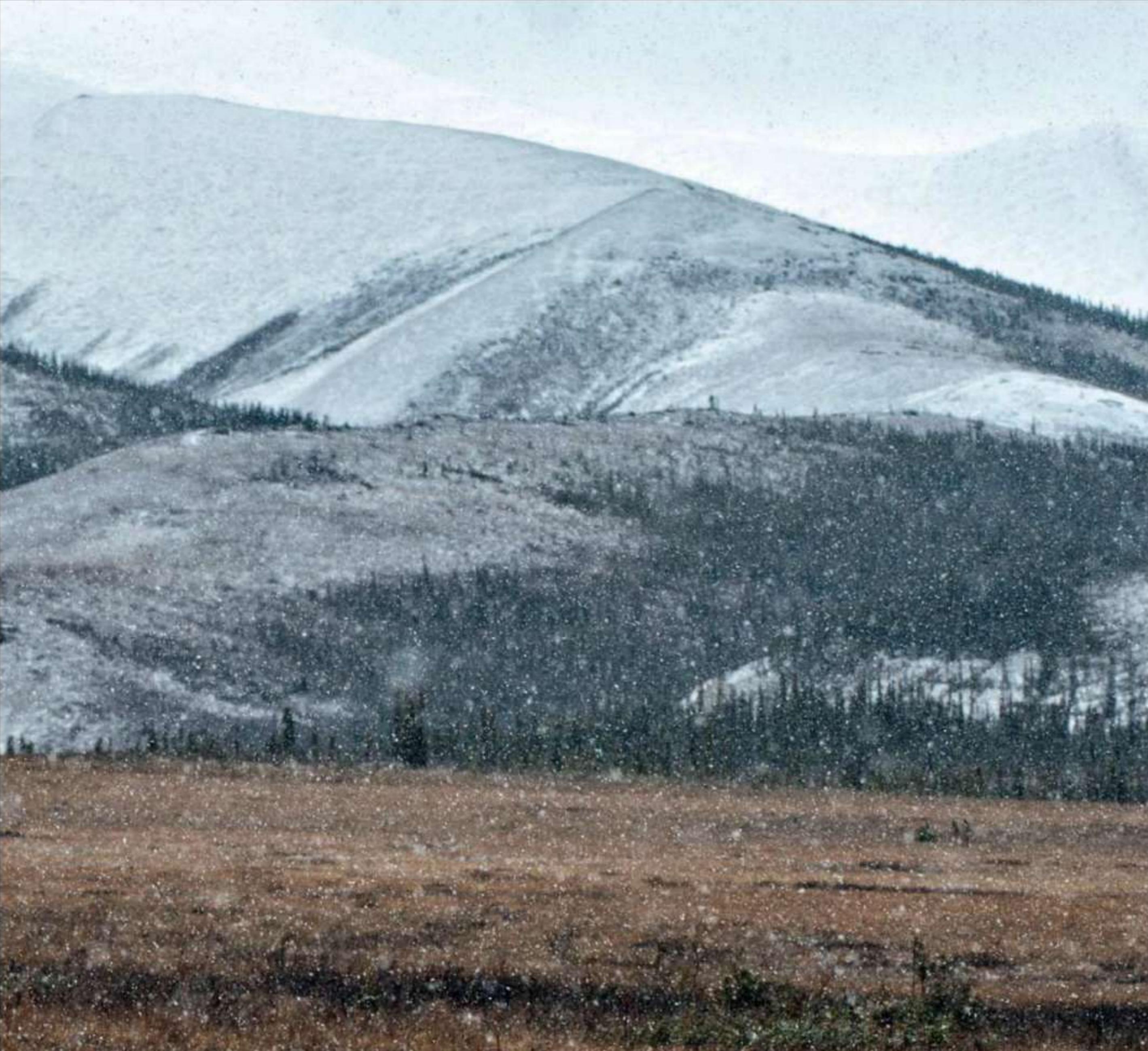
LE YUKON, RÊVE DE PIONNIERS

PAR BÉATRICE LEPROUX (TEXTE) ET PETER MATHER (PHOTOS)



C'est une contrée de l'extrême, au bout du bout du Canada. Une terre amérindienne qui continue à aimanter aventuriers et orpailleurs. Voyage dans l'autre Far West.





Ces confins abritent 7 000 grizzlis, comme celui-ci, ainsi que des centaines d'ours polaires, 10 000 ours noirs et d'autres prédateurs, loups ou coyotes. Pour les Yukonais, une seule option : esquiver les mauvaises rencontres en détectant les empreintes et les griffures, en annonçant leur présence par du bruit...

DANS CETTE IMMENSITÉ, LES
OURS ET LES LOUPS SONT AUSSI
NOMBREUX QUE LES HOMMES



Avec ses saloons et son casino, cette petite ville de 1 800 habitants reste fidèle à l'esprit western. C'est ici, à la fin du XIX^e siècle, qu'a eu lieu l'une des plus grandes ruées vers l'or de l'histoire. Aujourd'hui encore, l'extraction minière (zinc, argent, plomb, cuivre...) est la première richesse du Yukon.

AU BORD DE LA RIVIÈRE KLONDIKE, DAWSON CITY RESTE LE GRAAL DES PROSPECTEURS



ÉVASION





Les pics de granite de la chaîne des Ogilvie, tapissée de toundra rousse, sont transpercés par la Dempster Highway, seule piste du Canada à franchir le cercle polaire. Hérisse de volcans et de cimes, dont le point culminant du pays (mont Logan, 5 959 mètres), le Yukon offre une nature quasi intacte.

CETTE MER DE MONTAGNES
COUVRE UN TERRITOIRE VIERGE
SUR 80 % DE SA SUPERFICIE



Un ruisseau ocre se jette dans les flots azur de la Snake River, au pied des monts Mackenzie. Le territoire est sillonné par plus de soixante-dix rivières. Le bateau était le principal moyen de transport dans ces rudes contrées jusque dans les années 1960.

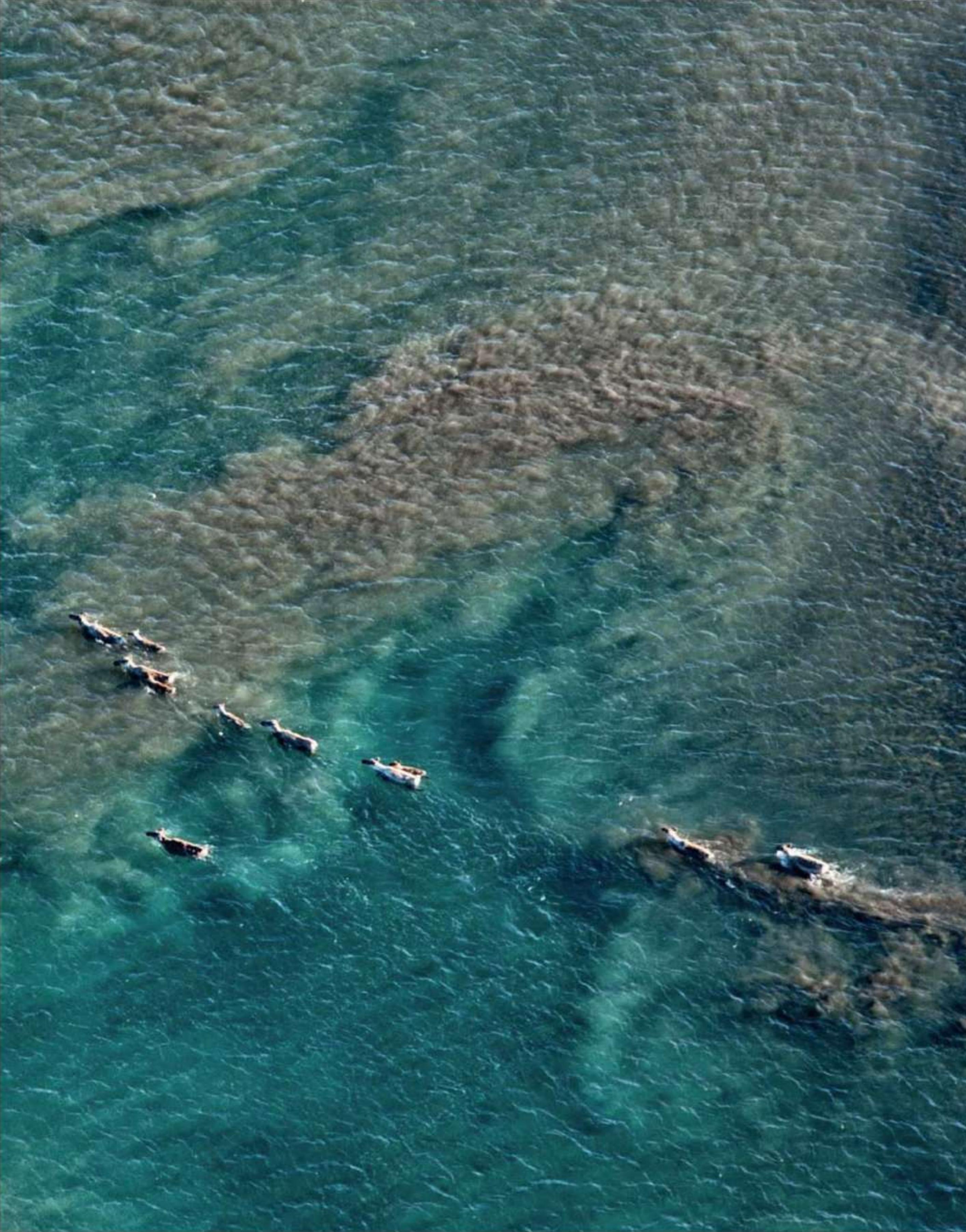
LES COLONS ONT PU EXPLORER CETTE ULTIME FRONTIÈRE GRÂCE À LA NAVIGATION FLUVIALE





C'est un défilé de 170 000 bêtes, capables de franchir tous les obstacles, rivières en crue ou champs de glace, et de parcourir 2 500 km par an, un record dans le règne animal. En avril, la harde quitte le centre du Yukon pour l'Alaska, où les femelles vont vêler dans une plaine abritée. Et revient en août.

AU PRINTEMPS, LA MIGRATION DE MILLIERS DE CARIBOUS OFFRE UN FABULEUX SPECTACLE





Lueurs vertes, éclairs rouges, filaments bleus, tourbillons argentés... De la fin de l'été jusqu'à avril, les aurores boréales colorent les ténèbres, comme ici dans le parc de Tombstone. Jadis, les autochtones les prenaient pour des torches que des géants brandissaient pour éclairer leurs sorties nocturnes.

Toute l'année, gel et dégel, crues et décrues, neige et congères crevassent la route

Le camion s'engouffre sur la large piste bordée de peupliers blancs. Personne à l'horizon, seulement des arbres à perte de vue et, au loin, des cimes dont la blancheur se confond avec les nuages. «Quand je commence une "Dempster", je suis gonflé à bloc, s'enflamme René Beaudry, chauffeur routier de 58 ans aux lunettes fines et à la moustache épaisse. A chaque voyage, le panorama change. Et y'a rien que moi dans toute cette beauté...» La Dempster, c'est la seule route canadienne à s'aventurer au-delà du cercle polaire arctique. Depuis Dawson City, près de la frontière avec l'Alaska, jusqu'à la mer de Beaufort, au nord, cette «highway» court sur 736 kilomètres, serpente sur deux chaînes de montagnes, longe rivières, lacs et forêts, franchit des étendues d'eau gelées l'hiver et ne dessert que trois villages – Eagle Plains, Fort McPherson et Tsiigehtchic –, avant d'atteindre son terminus : Inuvik, petite ville posée sur le chenal oriental du delta du Mackenzie. Ces grandioses étendues vierges sont la fierté du Yukon, une province du Canada presque aussi grande que la France, mais quasiment déserte. Cette terre de pionniers compte à peine 35 000 habitants, soit une densité de 0,06 individu par kilomètre carré. Encore moins que le Sahara.

Sur la Dempster, les rencontres sont si rares qu'une voiture arrêtée sur le bas-côté alerte aussitôt le routier : en cas de panne, et même doté d'un téléphone satellite, il faut attendre les secours plusieurs heures, tout en gardant un œil vigilant sur d'éventuelles intrusions de grizzlis. «Tout va bien ?» s'enquiert René. «Impeccable, je grille juste une cigarette, répond le conducteur solitaire. Pas encore vu de caribous ?» Le tracé de la highway croise en effet la grande voie migratoire du cervidé, en suivant une piste empruntée jusqu'à la fin des années 1950 par les chiens de traîneaux des Amérindiens et des trappeurs. Mais son nom, la route le doit à un caporal de la police montée : un certain Jack Dempster qui, à l'hiver 1910, tenta de porter assistance à une patrouille égarée dans un dédale de rivières gelées, au sud de Fort McPherson. Chargés de délivrer du courrier et de maintenir la souveraineté du Canada dans la région, les hommes moururent de faim et de froid

avant que l'équipage de Jack Dempster ne les eût rejoints. Mais le courage du caporal resta dans les annales. La construction de la highway qui lui rend hommage débute en 1959, après que du pétrole et du gaz eurent été découverts dans le delta du Mackenzie. Vingt ans plus tard, la deux-voies de graviers, de schiste et d'argile atteignait enfin Inuvik.

Gel, dégel, neige, congères et crues ne cessent de fissurer, crevasser et effondrer la piste. Sept jours sur sept, 365 jours par an, des terrassiers assurent son entretien. Cathy Brais, 44 ans, est la première femme contremaître en charge d'une portion de Dempster. «J'ai été nommée ici alors que je n'avais jamais rien vu du Grand Nord», se souvient cette blonde aux larges épaules. Son camp de base, Eagle Plains, se résume à un hôtel-restaurant de trente-deux chambres, un atelier de mécanique et une station-service posés sur un plateau rocheux, entre les monts Richardson à l'est et des forêts d'épinettes (épicéas) à l'ouest. Tout juste sept habitants permanents, pas même le double à la belle saison. C'est une «oasis in the wilderness» («oasis dans un monde sauvage»), comme l'indique une pancarte dressée devant le préfabriqué qui fait office de hall d'hôtel. Cathy dirige cinq hommes et manie aussi bien la pelleteuse et la déneigeuse que le camion-grue. Son pire ennemi : le vent. «Au-delà des cent kilomètres par heure, on ne sort même pas les engins», précise-t-elle.

«A Eagle Plains, il n'y a jamais un avion, jamais un bruit, j'entends la voix de la forêt»

A la fonte des neiges, il lui faut parfois fermer la route, trop défoncée pour espérer atteindre la prochaine étape. C'est ainsi qu'en 2008, Eveline Topfmeier, une touriste de 36 ans, s'est retrouvée bloquée quatre semaines à Eagle Plains. Rares sont les voyageurs étrangers à explorer le Yukon. Parmi eux, on trouve beaucoup d'Allemands (5 000 par an), qui ont été bercés par les récits de Jack London et les exploits de Croc-Blanc, ou qui se sont entichés de culture western, comme Eveline. Pendant son séjour forcé, cette Hanovroise s'est mise à travailler derrière le bar de l'Eagle Plains Hotel. Et ne l'a plus jamais quitté. «Pour la première fois de ma vie, je me suis sentie chez moi», affirme-t-elle. ■■■



Grâce à des aires protégées sur 12 % de sa superficie et une limitation des périodes de chasse, le Yukon est un sanctuaire : un nombre impressionnant de mammifères (renard, mouflon de Dall, bison, vison...) et 250 espèces d'oiseaux (ici, des pics flamboyants) y ont trouvé refuge.

••• Le choix d'Eveline Topfmeier n'est pas une exception : une large majorité de la population (60 %) n'est pas née dans la région. Mais, d'origine ou d'adoption, le Yukonais est toujours un fondu de nature et de grands espaces. «A Eagle Plains, il n'y a jamais un avion, jamais un bruit, j'entends la voix de la forêt», s'enthousiasme Gaëtan Doyon, un cuisinier québécois de 34 ans. «Les nuits sont si limpides qu'on voit toutes les étoiles, et même les satellites ou les stations spatiales», renchérit Eleanor McIver, venue d'Ontario il y a dix ans pour tenir les rênes de l'hôtel. Encore faut-il supporter l'isolement, la longue obscurité de l'hiver, l'absence de vie privée qu'impose une micro-communauté... et aussi avoir le goût de l'aventure. Au bar, les routiers aiment tuer le temps en se racontant des histoires de Dempster, tel camion passé in extremis sur la rivière gelée à Tsiigehtchic, tel touriste à vélo pourchassé par un loup qui en voulait à ses sacoches remplies de provisions et sauvé par un camping-car providentiel, telle ourse piégée par la fonte des glaces à quelques encablures d'Inuvik...

Malgré la mésaventure de cet animal, il n'y a pas d'espèce menacée dans le Yukon. Alors les collectionneurs de trophées s'en donnent à cœur joie, dans les limites de la loi : d'août à fin octobre, une douzaine d'«outfitters» («pourvoyeurs») organisent des parties de chasse pour riches Américains. Le coût à la semaine est fonction de la proie, 12 000 euros (18 000 dollars canadiens) l'original, 17 000 le mouflon de Dall et 2 000 l'ours. Puis, de novembre à mars, armés uniquement de leurs collets, les trappeurs prennent le relais, en piégeant loups, lynx, renards, carcajous, loutres, martres et castors. Mais ce métier

Une poignée de trappeurs piégent encore martres, lynx, carcajous ou renards

est en voie d'extinction. Autour de Dawson City, on ne compte plus qu'une douzaine de professionnels. Cor Guimond, 58 ans, fait partie de ces irréductibles. «Trappeur, c'est mon gagne-pain, ma liberté, ma vie», proclame-t-il. Fils de fermiers québécois, il s'est installé dans le Yukon dans les années 1970. A l'époque, beaucoup de Canadiens, portés par la vague hippie et talonnés par les objecteurs de conscience américains, sont partis vers ce Grand Ouest symbole d'ultime frontière sauvage. Car le territoire offrait en prime beaucoup d'opportunités. «Aujourd'hui, les Chinois et les Russes s'intéressent au marché de la fourrure, ce qui fait grimper les prix, se réjouit Cor. L'hiver dernier, une peau de martre s'est vendue 125 euros, contre cinquante les années précédentes.» Sa dernière saison lui a rapporté 17 000 euros. «C'est correct, estime-t-il. Mais j'ai besoin d'argent pour acheter du fioul et une motoneige. Et surtout pour équiper ma mine d'or avec une pelleteuse et tout le matériel...» Car l'été prochain, Cor exploitera sa concession, aux abords de Dawson City.

C'est en effet ici, à la confluence du fleuve Yukon et de la rivière Klondike, qu'a eu lieu l'une des plus grandes ruées vers l'or de l'histoire : 100 000 prospecteurs affluèrent entre 1896 et 1899. Au début du XX^e siècle, Dawson City comptait 40 000 •••



**Gagner
votre confiance**
c'est vous aider
à valoriser votre épargne
tout en contribuant
au développement
de notre pays.



amundi.com/actionspea

Investir en actions avec Amundi,

un des leaders de la gestion actions en Europe avec près de 100 milliards d'euros d'encours⁽²⁾, c'est faire bénéficier votre épargne du potentiel de croissance des entreprises que nous identifions comme les plus créatrices de valeur. Profitez de la fiscalité attractive du PEA grâce à nos fonds :

- Amundi Actions France
- Amundi Actions Europe
- Amundi Actions PME

Ces fonds présentent un risque de perte en capital et n'offrent ni garantie, ni protection du capital initialement investi.

**LA CONFIANCE
ÇA SE MÉRITE**

Amundi
ASSET MANAGEMENT

(1) Source Europerformance septembre 2013. (2) 99,5 milliards d'euros. Source : chiffre Amundi Group au 30 septembre 2013 (fonds ouverts, fonds dédiés, mandats). Les fonds cités ci-dessus présentent un risque de liquidité : dans le cas particulier où les volumes d'échange sur les marchés financiers sont très faibles, toute opération d'achat ou vente peut entraîner d'importantes variations du cours des sociétés. **Les caractéristiques principales des fonds Amundi Actions France, Amundi Actions Europe et Amundi Actions PME sont mentionnées dans leur documentation juridique respective, disponible sur le site de l'AMF et le site amundi.com ou sur simple demande au siège social de la société de gestion.** La documentation juridique vous est remise avant toute souscription à un fonds. Ces fonds sont gérés par Amundi. Investir implique des risques : les valeurs des parts ou actions des OPCVM sont soumises aux fluctuations du marché, les investissements réalisés peuvent donc varier tant à la baisse qu'à la hausse. Il appartient à toute personne intéressée par les OPCVM, préalablement à toute souscription, de s'assurer de la compatibilité de cette souscription avec les lois dont elle relève ainsi que des conséquences fiscales d'un tel investissement. **Le traitement fiscal dépend de la situation individuelle de chacun et est susceptible d'être modifié ultérieurement.** Les informations contenues dans le présent document sont réputées exactes à décembre 2013. Amundi, Société anonyme au capital de 596 262 615 € - Société de gestion de portefeuille agréée par l'AMF n° GP 04000036 - Siège social : 90 boulevard Pasteur, 75015 Paris - France - 437 574 452 RCS Paris. Crédit photo : Getty Images | W

••• habitants. Désormais, ils ne sont plus que 1 800, mais la ville vit toujours de l'extraction du mineraï. Soixante-dix-huit concessionnaires se partagent 800 kilomètres carrés de parcelles et emploient une poignée d'orpailleurs. Il est de bon ton chez les «goldminers» de dissimuler les gains et de se plaindre. Même si la plupart d'entre eux passent l'hiver au Mexique ou à Hawaii. Merci à la flambée des cours : en quinze ans, la valeur du lingot a triplé, et flirte aujourd'hui avec les 28 000 euros. La petite cité façon western, elle, n'a pas changé. Pas de feu rouge ni d'asphalte. Toujours les mêmes bâties en bois, le même casino, le même cabaret où se produisent des danseuses de french cancan. Et la boutique Trading Post, en bord de rivière, vend toujours tamis, pioches et pelles, exposés entre des peaux de renards ou de castors, des raquettes et... des dents de mammouth.

Car à force de retourner la terre du Yukon en quête de pépites, on a découvert un grand nombre de fossiles, dont certains datent de 26 000 ans : des défenses, des os de bisons ou de petits chevaux... Lors de la dernière glaciation, le nord de l'Amérique et la Sibérie étaient reliés par un pont terrestre et formaient la Beringie, une vaste région de steppes. C'est à cette époque que des hommes migrèrent depuis l'Asie pour s'installer en Alaska et au Canada. Leurs descendants forment ce que l'on appelle les Premières Nations. Les Kwanlin Dün, les Carcross-Tagish, les Selkirk, les Tr'ondëk Hwéch'in... dans le Yukon, quatorze peuples «nativs» représentent aujourd'hui 23 % de la population. Les Vuntut Gwich'in, ou «gens des lacs», ont été les premiers à négocier et surtout à obtenir, en 1995, l'autonomie de leur territoire. Leur fief, c'est Old Crow. Un

Un habitant sur quatre appartient à l'une des «Premières Nations»

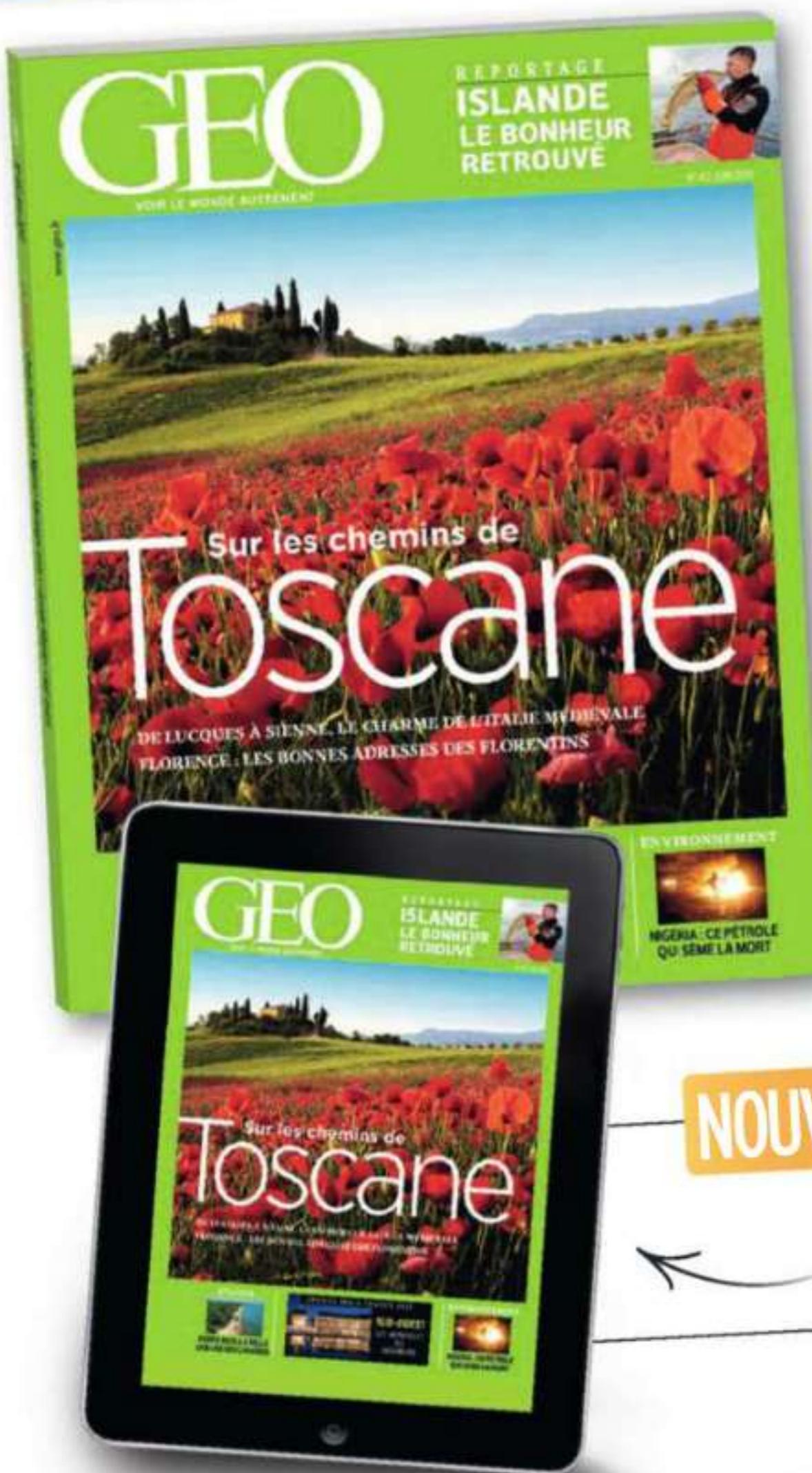
hameau posé dans la toundra, au-delà du cercle arctique. Aucune route n'y mène, la Dempster Highway a déjà dévié vers l'est et la province des Territoires du Nord-Ouest. L'avion est la seule solution. La rue principale aligne des maisons sur pilotis aux toitures de tôle encombrées de «panaches» de cervidés. Elle dessert une école flambant neuve et une église en ruine, une arène de hockey et une supérette qui affiche des prix prohibitifs, trois euros le litre de lait, cinq la livre de beurre, huit la laitue fanée. A part quelques visiteurs par an, souvent des canoéistes qui ont mis une à deux semaines à pagayer depuis Eagle Plains, pas de tourisme. Pas de travail non plus, hormis une cinquantaine de postes de fonctionnaires du gouvernement autochtone vuntut gwich'in. Ici, on vit de pêche, de cueillette, des aides sociales, et surtout de chasse.

Chaque année, une énorme harde de caribous, forte de 170 000 têtes, quitte le centre du Yukon pour traverser la chaîne des Ogilvie, la rivière Porcupine, les monts Old Crow et Davidson. Ces bêtes gracieuses constituent 70 % de l'alimentation des Vuntut Gwich'in. Mais leur périple de 2 500 kilomètres ne s'arrête pas en terre canadienne : au printemps, les femelles vont mettre bas de l'autre côté de la frontière, sur le littoral de la mer de Beaufort, dans la plaine Iizhik Gwats'an Gwandai Goodlit (là •••



Ici, quatorze peuples autochtones s'efforcent de préserver leur identité, les 800 membres de la communauté des Vuntut Gwich'in par exemple. À Old Crow, qu'aucune route ne dessert, les anciens inculquent aux jeunes l'art de la pêche au saumon et de la chasse au caribou, l'animal qu'ils vénèrent.

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr



Bénéficiez de
10%
DE RÉDUCTION
SUPPLÉMENTAIRE
avec le code promo
GEOAP

NOUVEAU

Disponible en version numérique !



Abonnez-vous
sur votre smartphone !

- 1 Téléchargez votre application de lecture Flashcode
- 2 Scannez le code ci-contre
- 3 Choisissez votre offre et validez votre abonnement !





La passion des habitants pour les loisirs en plein air est contagieuse : les rares touristes, en quête de sensations fortes, s'isolent dans des «cabins» (chalets), tout près des grizzlis (à gauche, à Fishing Branch), ou pagaient sur les tentaculaires lacs glaciaires (à droite, le Tagish).

••• où la vie commence). Ce site sacré pour les Premières Nations est le seul de la côte d'Alaska à ne pas avoir été exploré par les rois du pétrole américains. Or, la menace de forages se fait de plus en plus lourde. «Si la population de caribous est touchée, ça va être très dur, nous dépendons de lui», s'inquiète Stephen Frost, 81 ans, fils d'une Amérindienne et d'un officier de la police montée canadienne. «C'est une question de droits de l'homme», insiste Joe Linklater, le chef des Vuntut Gwich'in, au visage joufflu et au regard pétillant. Dans un anglais parfait, il enfonce le clou : «Nous avons bataillé vingt-deux ans pour obtenir 5 000 kilomètres carrés de terres et un gouvernement autochtone. Nous savons mener une politique de protection de l'environnement car nous reconnaissions nos devoirs envers les animaux qui vivent et se reproduisent chez nous. Nous possédons des avions, nous dirigeons une entreprise de construction, et nous avons placé des fonds dans des trusts qui rapportent de l'argent. Mais sans le caribou, nous ne sommes plus rien.» Stephen Frost résume : «Il est la base de notre culture, de notre existence même.»

Parmi les communautés autochtones du Yukon, les Vuntut Gwich'in sont ceux qui sont restés les plus fidèles à leurs traditions. La plaine d'Old Crow a beau être riche en hydrocarbures, pas question de la brader aux compagnies canadiennes ou étrangères. Et même si les maisons du village sont reliées au téléphone et à Internet depuis une décennie, pas question de se laisser engloutir par la société de consommation. Certes, chômage, dépression et alcool font des dégâts. Mais, des plus vieux aux plus jeunes, cette Première Nation résiste. Pour combien de temps

encore ? «Cette période est cruciale pour notre peuple, car il reste peu d'anciens pour transmettre nos valeurs et notre histoire, explique Brandon Kyikavichik, choisi comme conseiller du chef alors qu'il n'a pas encore la trentaine. Heureusement, pour l'instant, nos enfants ont encore envie de connaître notre culture et de devenir autonomes. Ils savent chasser le caribou à 6 ans !» Dans l'école d'Old Crow, une quarantaine de petits apprennent à parler le dinjii zhuh ginjik (la langue gwich'in), à maîtriser l'art du piégeage et du dépeçage...

Mais vers 14 ans, ceux qui souhaitent aller au lycée doivent partir à Whitehorse, au sud, à deux heures et demie d'avion de la terre de leurs ancêtres. Aujourd'hui, 19 % des autochtones du Yukon vivent dans cette ville, capitale de la province. Avec ses 26 000 habitants, c'est la seule véritable agglomération du territoire. «Elle s'est improvisée lors de la ruée vers l'or, raconte l'historien Yann Henry. Les aventuriers et les orpailleurs venaient ici, au bord du Yukon, à la sortie des rapides, pour décharger leur matériel, se laver, se reposer. Il y avait le télégraphe et la police, des ingénieurs et des médecins, pour à peine 500 résidents.» C'est à partir de 1942 que la ville a grandi, avec la construction de l'Alaska Highway qui relie Dawson Creek, en Colombie-

•••

Tous les week-ends, le Yukonais se réfugie «dans le bois», dans sa cabane

POUR RÉFLÉCHIR ET AGIR AVEC UN TEMPS D'AVANCE

Découvrez enfin en français la revue de référence des cadres et dirigeants

The cover features a large green chameleon with its head turned to the left, looking directly at the viewer. The title "Harvard Business Review" is prominently displayed in large, bold, brown and green letters. A yellow circular badge on the left side reads "Nouveau ÉDITION FRANÇAISE". The top right corner of the cover includes the HBR logo and the text "FÉVRIER-MARS 2014". The main headline on the cover is "Changez plus vite" (Change faster). Below the headline, there is a brief description: "Comment former votre entreprise à l'art de s'adapter à l'art de s'adapter par John P. Kotter". The sidebar on the right lists three articles: "88 Leadership: Le rôle d'Alex Ferguson à Manchester United" by Nicolas Kachaner, George Stalk et Alain Bloch; "64 Stratégie: Ce que nous enseignent les entreprises familiales" by Nicolas Kachaner, George Stalk et Alain Bloch; and "105 Expérience: Préparez-vous à faire une présentation qui tue" by Chris Anderson.

Disponible chez votre marchand de journaux
dès le 22 janvier et sur www.prismashop.hbr.fr



Disponible sur tablettes et mobiles

«On vient dans le Yukon pour la beauté, on reste pour la communauté»

••• Britannique, à Fairbanks, aux Etats-Unis : Whitehorse se retrouva soudain au milieu de cette autoroute de 2 450 kilomètres et vola le titre de capitale à Dawson City. Avec ses larges avenues et ses maisons basses, cette cité de fonctionnaires n'offre pour ainsi dire aucune distraction. Le Yukonais s'en fiche. Il court sa cinquantaine de kilomètres par semaine et, le week-end, va «dans le bois», dans sa cabane, pour chasser et pêcher. L'été, dès que le thermomètre dépasse les dix degrés, il sort en t-shirt et tong. Avec vingt heures de soleil par jour, il vit trois journées en une, promène ses enfants juste avant minuit et oublie de se coucher. Il sera bien temps de dormir quand il fera moins vingt et qu'il n'y aura pas cinq heures de lumière quotidiennes. N'empêche, l'hiver venu, le Yukonais s'obstine à jogger, à skier et à mener son traîneau à chiens à la lampe frontale. Et surtout, il reçoit ou s'invite chez les copains. Mais comme ici, on n'aime pas se presser, les rendez-vous se donnent toujours dans un créneau de plus ou moins une heure : c'est le «Yukon time».

L'argument ultime pour appâter les étrangers ? Les fériées nocturnes, entre août et avril

«On vient pour la beauté, on reste pour la communauté», résume Annie-Claude Dupuis, qui travaille au département du tourisme. En 2007, la jeune femme a quitté le Québec pour Whitehorse, avec mari et nouveau-né. Les gens du coin se sont chargés de repeindre leur future maison, de gérer leur déménagement, de remplir leur congélateur et même la penderie du bébé. «J'en ai pleuré, se souvient-elle. La solidarité a un effet d' entraînement. Ici, on s'entraide sans se poser de questions.» Au Yukon, on compte deux cents heures de bénévolat par an et par foyer, un record. Et les autorités ont d'autres atouts pour attirer les pionniers : des impôts très allégés, une prime d'éloignement de 11,50 euros par jour et par ménage ou encore un bonus à dépenser en voyages versé par l'entreprise et déductible des taxes... L'argument ultime pour appâter les étrangers ? Les fériées nocturnes. On dit que les chiens qui hurlent à la tombée de la nuit annoncent une aurore boréale : entre août et avril, c'est ici que ce spectacle est le plus fréquent. Zébrures d'ondes vertes, pourpres, jaunes et bleues... l'orage magnétique dure parfois une heure entière. ■

Béatrice Leproux



LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

■ QUAND Y ALLER ?

De mi-mai à mi-septembre, pour les longues journées (19 h d'ensoleillement) et le climat doux (13 à 25 °C). Fin août, on profite déjà des aurores boréales et des couleurs d'automne, notamment sur la Dempster. Pour ceux qui ne craignent pas le froid, rien de tel que février, pour les festivals de musique, cinéma, sculpture sur neige et le Sourdough Rendezvous, avec concours de lancer de scie mécanique, courses de chiens de traîneau... Ou mars, pour la pêche sur glace ou le ski «joëring» (attelé à un chien).

■ COMMENT CIRCULER ?

Le 4 x 4 est indispensable pour rouler sur la Dempster.

Dès que possible, faire le plein d'essence : les distances sont grandes entre chaque village.

Pour gagner du temps, on peut prendre des vols intérieurs. Whitehorse, Dawson City, Old Crow et même Inuvik dans les Territoires du Nord-Ouest sont desservis par la compagnie Air North : flyairnorth.com

■ LES PRÉCAUTIONS À PRENDRE

L'été, attention aux ours : toujours se déplacer en groupe, faire du bruit pour annoncer sa présence, enfermer sa nourriture dans des sacs hermétiques et ne jamais se démunir de son «bear spray», une sorte de répulsif chimique. L'hiver, il fait très sombre presque en permanence :

porter des vêtements réfléchissants et garder une lampe de poche sur soi.

■ PLANIFIER SON SÉJOUR

La Commission canadienne du Tourisme et Tourism Yukon, qui nous ont aidés à réaliser ce reportage, connaissent parfaitement le terrain. Leurs sites (fr-keepexploring.ca et tourismyukon.ca) regorgent de bonnes adresses, d'idées d'itinéraires et de conseils pratiques. On peut aussi commander un guide de vacances en ligne ou s'informer auprès d'un conseiller francophone via un numéro vert : 1 800 661 04 94 ou par email : vacation@gov.yk.ca

Remerciements à la compagnie de transports Manitoulin qui a embarqué notre reporter sur la Dempster.



TARZAN®

AU CINÉMA LE 19 FÉVRIER

DISPONIBLE EN 3D ET 2D

Tarzan est une marque déposée appartenant à Edgar Rice Burroughs, Inc. et exploitée sous autorisation.

FFF Bayem

FIT

nordmedia

Die Bärenherzen der Schauspielerin
Hildegard Knef

METROPOLITAN
FILMEXPORT

Concordia Film
© 2011 Concordia Film Produktion GmbH

Facebook / Tarzan.lefilm



astrapi



Les rockers gascons du groupe «The Inspector Cluzo» enregistrent, vivent et font du foie gras à domicile : Saint-Pierre-du-Mont.

NOUVELLE SÉRIE

LES IDENTITÉS RÉGIONALES



LES FRANÇAIS

Leurs cultures, leurs passions, leurs caractères



En 2014, qu'est-ce qu'être gascon, auvergnat ou breton ? Quels sont, au-delà du marketing touristique, les marqueurs authentiques de l'identité régionale ? Pour le savoir, GEO se rendra, tout au long de l'année, à la rencontre des habitants de nos régions toujours plus vivantes. Fiers de leurs différences.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

«RIEN N'EST PLUS MODERNE QUE LA TRADITION : PAR LA TRANSMISSION, ELLE DEVIENT SOURCE D'INNOVATION»

A

Harvard, on se dira bientôt «kenavo» à la sortie de certains amphithéâtres. Car, si improbable que cela puisse paraître, la prestigieuse faculté privée du Massachusetts propose des cours de... langue bretonne ! Un accord de collaboration pédagogique a même été signé, il y a quelques mois, avec l'université Rennes 2 afin de faciliter les voyages linguistiques des étudiants américains au pays des menhirs. «C'est une chance formidable pour le rayonnement de la Bretagne !» se réjouit Yann Bévant, du centre de Recherches bretonnes et celtiques, à l'initiative du partenariat.

Cette incursion armoricaine en terre américaine est un signe : nos

régions changent de visage. Fières et entreprenantes, elles renouent avec leur identité pour mieux se valoriser. Un retour aux sources, pour ainsi dire. Depuis quelque temps, c'est ainsi une France «mosaïque» qui émerge, entre modernité et racines retrouvées. Ici, la Bourgogne se mobilise pour faire entrer les plus anciennes parcelles de son vignoble au patrimoine mondial de l'Unesco ; là, les ritournelles favorites des Bretons reprises par la chanteuse Nolwenn Leroy font un carton (plus d'un million d'albums vendus) ; dans le Nord, les gens retrouvent le chemin des carnavaux à l'occasion de grandes manifestations po-

pulaires qui attirent toute l'Europe. Les illustrations de cette résurgence de microclimats culturels sont innombrables. Chaque morceau de la métropole cultive ses spécialités, encense ses savoir-faire artisanaux, chérit un patrimoine encore bien vivant.

«75 % des Français se disent attachés à leur lieu de vie»

C'est cette France-là, celle des fiertés régionales, que GEO a choisi d'interroger pendant l'année 2014. Chaque mois, nos photographes et nos journalistes poseront leur œil sur une région et son identité. Avec l'ambition de comprendre ce qui rassemble aujourd'hui ses habi-



Après 12 km de procession, l'heure du réconfort pour ces marcheuses de la



Olivier Culmann / Tendance Floue

Grande Troménie de Locronan, l'un des pardons les plus importants de Bretagne.

tants. Avec le souci, aussi, de se méfier des folklores et des caricatures, de ces pièges du marketing touristique qui finissent par réduire nos villes et nos campagnes à un décor en carton-pâte pour excursionnistes en goguette. Une balade au cœur du pays réel, en somme. Le tour de France du sentiment d'appartenance et des nouveaux rituels du «vivre ensemble», pour mieux comprendre les bonheurs et les vicissitudes de nos territoires, et leur place dans le vaste monde. Car, loin de signaler un repli sur soi, reconquérir leurs particularismes est devenu pour les régions un nouvel argument pour se développer et s'exporter. «Une façon de

tirer son épingle du jeu dans le grand bain de la mondialisation», explique le sociologue Jean Viard, qui vient de publier «La France dans le monde qui vient» (éd. de l'Aube), ouvrage où il décrit, chiffres à l'appui, les innombrables atouts de l'Hexagone. «En dépit de la crise et de notre pessimisme soi-disant légendaire, on compte toujours 75 % des Français qui se disent attachés à leur lieu de vie», rappelle-t-il. Cette France des régions, viscéralement attachée aussi à ses numéros de plaques minéralogiques ou à ses 365 fromages, incarne nos contradictions actuelles. Partout, s'y joue le même match : la morosité et l'inquiétude ■■■

Les Bretons et les Normands
vus par
Olivier Culman



Felix Cornu

Né en 1970, membre du collectif Tendance floue, il a été récompensé par le World Press pour «Watching TV», un travail sur les téléspectateurs à travers le monde publié en 2011 (éd. Textuel). En attendant de découvrir la Normandie il est parti à la rencontre des Bretons.

«Je savais qu'en Bretagne les rencontres se font dans les bars. Cela s'est confirmé à mon arrivée en poussant la porte du Ty Elise, à Plouyé (Finistère). Là, je suis tombé sur une joueuse de harpe celtique. Je l'ai prise avec son instrument au milieu d'un champ, entre meules et éoliennes, au soleil déclinant. L'image raconte bien cette identité bretonne aux influences celtes. A Locronan, j'ai assisté à la Grande Troménie, qui n'a lieu que tous les six ans. Deux processions s'y succèdent : la première, discrète, menée par les druides, la seconde, catholique et imposante, qui rassemble des centaines de pèlerins. Deux cultures qui s'entrechoquent !»

Né en 1973, membre de l'agence Myop, il a exposé aux Rencontres d'Arles, au festival Visa pour l'image, à la Bibliothèque nationale de France. Il travaille actuellement sur la société libanaise, projet soutenu par le Centre national des arts plastiques, et se rendra bientôt en Alsace pour continuer son travail pour GEO.

«Les instants de grâce en Bourgogne viennent souvent de la vigne. Je me souviens, par exemple, d'une photo prise à la pause d'une équipe de vendangeurs... qui s'est terminée par une dégustation de corton-charlemagne ! Il était 10 heures du matin, mais cela ne se refuse pas. En Gascogne, c'est autre chose : là, le bon mot n'est jamais loin. Humour et faconde. On aime rire, parler, raconter. J'ai rencontré des personnages hauts en couleur : un ancien curé rugbyman, un chasseur de palombe, un spécialiste de la course landaise...»



Les Gascons, les Bourguignons
et les Alsaciens
vus par
Stéphane Lagoutte

••• ambiante face à un art de vivre qui fait encore notre différence.

Et dont le maintien est ce qui nous intéresse ici. Passé les soubresauts de l'actualité, comment vivent ces fiers Bretons dont plus de 1,4 million arbore l'autocollant «A l'aise Breizh» sur le coffre de leur voiture, comme un signe de reconnaissance ? Et que dire des Alsaciens, des Auvergnats, des Gascons, des Basques, des Corses ou des Provençaux si nombreux à encenser leurs terroirs ? Des Bourguignons sacrifiant l'art de la bonne bouffe au point d'en faire le moteur de leur développement ? Comment interpréter le retour de la fierté ch'ti après les années noires de la désindustrialisation ? Où se cache l'âme de ces Normands toujours séparés en deux régions incongrues (Haute et Basse-Normandie).

Pour le premier épisode de cette grande série, période hivernale oblige, nous sommes allés à la rencontre des Savoyards. C'est l'occasion de (re)découvrir une population façonnée par le relief des Alpes autant que par son rattachement tardif à la France (1860), mais dont l'identité s'est transformée sous l'effet de la ruée vers l'or blanc. Dans la foulée, GEO s'arrêtera cette

année dans dix autres régions à fort caractère. C'est dire s'il a fallu faire des choix ! Renoncer notamment aux Ultramarins, en dépit de la vivacité de leurs cultures. A regret, nous avons aussi fait l'impasse sur les Picards, les Champenois, les Lorrains, les Limousins... qui sont, bien sûr, «dignes d'intérêt, mais avec un marquage identitaire nettement plus faible, ou en tout cas peu revendiqué», comme le constate le géographe Armand Frémont, auteur de «Portrait de la France» (éd. Flammarion).

La notion de terroir fut inventée sous la troisième République

La définition d'une identité est toujours affaire de perception. C'est ce qui rend le sujet délicat. Ce qui fait aussi que l'image d'un pays n'est jamais gravée dans le marbre. Au-delà des données historiques, géographiques ou économiques qui fondent les particularismes, la physionomie d'un territoire se dessine à travers de constants allers-retours entre ce que veut bien montrer l'autochtone et ce que veut bien voir le reste du monde. «C'est un jeu de miroirs», rappelle Armand Frémont. A quoi s'ajoutent, parfois, les récupérations politiques. Les anthropologues, géo-



«Landais des cheveux à la pointe des pieds», Jean Barrère ne rate jamais la saison de chasse à la palombe.



Au club Herri Kirolari Bai, à Urrugne, on pratique seize disciplines de force basque. Ici, le lever d'enclume.

graphes, historiens et démonographes que nous avons consultés n'ont pas manqué de rappeler les dérives du débat sur l'identité nationale lancé en 2009 sous la présidence de Nicolas Sarkozy.

La France incarne depuis des siècles un curieux paradoxe : d'un côté, elle reste le modèle de l'Etat jacobin, construit autour de l'idée d'une nation homogène, unifiée par la puissance publique ; de l'autre, elle est l'une des patries les plus profondément territorialisées, avec un empilement administratif d'une complexité étourdissante : 22 régions métropolitaines, 96 départements, 342 arrondissements chacun doté d'une sous-préfecture, 3 883 cantons et, surtout, 36 681 communes – un record mondial ! Résultat, la France «une et divisible», comme la définissait l'historien Fernand Braudel, s'est toujours interrogée sur la place à accorder à ses spécificités locales. «Les départements furent créés à la Révolution dans le but de rétablir l'égalité entre les territoires, rappelle l'historien Bruno Berthier. Au cœur de cette réorganisation administrative, il y avait l'idée de faire disparaître les provinces de l'Ancien Régime, rivales du pouvoir central, bénéficiant d'innom-

brables priviléges accordés au fil du temps.» Le XIX^e siècle fut ainsi marqué par la volonté d'en finir avec les particularismes provinciaux au profit d'un Etat fort. Il fallut attendre le tournant du XX^e siècle pour que le rapport entre le national et le local évolue. La naissance de l'école française de géographie, sous l'impulsion de Paul Vidal de La Blache, n'y fut pas pour rien : surgit alors l'idée d'une redéfinition de la nation autour de ses territoires. La troisième République encouragea le mouvement à coups de fêtes folkloriques, de réinventions des costumes traditionnels, de célébrations des traditions rurales. La notion de «terroir», mot créé par les géographes français de l'époque et dont on use voire abuse aujourd'hui, était née. Plus tard, le régime de Vichy ne se priva pas d'en exploiter les clichés afin de soutenir sa définition du «bon Français». De cette histoire mouvementée, les langues régionales sont les grandes victimes. Longtemps combattues au nom de la généralisation du français, elles ne sont plus parlées ou comprises que par 7 % de la population. Et même si l'alsacien, l'occitan, le corse, le basque ou le breton connaissent un petit ***

Les Basques et les Provençaux vus par **Nadia Ferroukhi**



Née en 1970, elle a mené un travail sur le matriarcat à travers le monde, publié notamment dans notre numéro de mars 2012. Elle a exposé en divers endroits, dont le musée du quai Branly, à Paris.

«D'habitude, je fais surtout du reportage à l'étranger. Du coup, j'étais très intéressée par l'idée de travailler sur la France et ses identités régionales. En Provence, ce qui m'a frappée, c'est à quel point la lumière et la douceur des paysages font partie de l'identité profonde de ce pays. J'ai compris cela à Sivergues, village perché du Luberon, où Gianni, un berger d'origine sarde installé là depuis une trentaine d'années, fait du fromage et accueille des hôtes dans sa petite auberge. De chez lui, le panorama est à couper le souffle. Au Pays basque, c'est la fierté de cultiver ses racines qui crée du lien. On dit les Basques secrets ? Rien n'est plus faux ! Le désir de partager les rend très accueillants et bavards.»

••• regain d'intérêt à l'école, avec une hausse globale de l'apprentissage, cela n'enraye pas, sur le terrain, le tarissement de la pratique. En réalité, le grand retour des fiertés régionales a aujourd'hui d'autres ressorts. La démographie, pour commencer : depuis trente ans, la province a le vent en poupe, et ses grandes métropoles forment autant de capitales délocalisées. Lille, Montpellier, Strasbourg, Grenoble, Lyon, Rennes, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Nice ou Marseille ont agrandi leur périmètre urbain, dopé leur offre culturelle, rénové à tour de bras. Profitant de la toile du TGV, elles se sont imposées comme les noeuds d'échange d'une campagne où les Français reviennent. Selon l'Insee, près de deux millions d'urbains s'y sont en effet installés entre 2007 et 2012.

Les labels et les itinéraires touristiques se multiplient

Les universitaires qui ont étudié le phénomène le disent : il répond à une quête de repères. «Dans un monde où un milliard de gens voyagent chaque année, où l'information circule en temps réel, où le travail et le sommeil n'occupent plus que 40 % de notre temps de vie, contre 70 % en 1900, nous avons besoin de retrouver du sens», analyse Jean Viard. D'où le succès du fest-noz breton, de la course landaise ou de la braderie lilloise : «Notre société est de plus en plus organisée autour du temps libre, des loisirs et de l'épanouissement personnel», rappelle le sociologue. Du coup, pas besoin d'être originaire de la région pour avoir le sentiment d'y appartenir. «Dans les départements savoyards, la moitié de la population est composée de nouveaux arrivants, débarqués il y a moins de trente ans, explique de son côté Bruno Berthier. Et, au moment des commémorations de l'annexion de la Savoie à la France, ces nouveaux venus étaient les premiers à se mobiliser pour mettre en valeur le patrimoine local !» Idem dans le Nord-Pas-de-Calais, où le bassin minier, inscrit à l'Unesco, a été protégé puis entretenu grâce aux associations d'anciens mineurs où figurent nombre de descendants d'immigrants polonais, italiens et •••



JEAN-DIDIER URBAIN

Anthropologue, spécialiste du tourisme, il est professeur à l'université Paris-Descartes.

UN BARBARE EN RÉGIONS

Au début des années 1960, dans l'habitacle surchauffé de l'auto sous-équipée qui nous emmenait au bord de la mer, l'ennui avait sa part. Dès le départ, il l'emplissait à ras bord. La route était longue. A l'époque, deux Français sur cinq partaient en vacances. Nous étions des privilégiés. Et nous ne le savions pas. On quittait la région parisienne pour d'autres qu'on ne nommait pas encore Languedoc-Roussillon ou Paca. Ni mot composé, ni sigle, ni territoire administré par un conseil, ni agrégat de départements créés à la Révolution contre les provinces et évêchés de l'Ancien Régime, poupée russe ou pièce montée, notre région à nous n'était pas un espace stratifié par des découpages politiques successives. C'était un petit monde hospitalier aux limites vagues, fait pour vivre des heures de bonheur avec les siens, les amis et autres gens du coin. C'était une ambiance aussi, une atmosphère qui excitait les sens, du parfum résineux des pinèdes de l'Esterel aux fragrances d'escargots grillés et d'aioli des «cargolades» sur les rives du Tech. Des festins en plein air dont

l'ingrédient de base était le petit-gris, «escargol» en occitan et «cagouille» en saintongeais. Les régions des vacances sont des espaces de rêve aux contours flous, mais il s'y fabrique des souvenirs de bonheur très nets. Au fil des ans, passagers, conducteurs et destinations ont changé, de la Côte d'Azur au pays catalan. De Menton à Collioure. De Cannes au Boulou et Argelès-sur-Mer. Mais il y eut toujours, sur la N6, puis l'autoroute du Sud, un moment magique, qui brisait à chaque fois le silence de notre huis clos maussade. C'était entre Chalon-sur-Saône et Mâcon, vers Tournus. Ma mère initia l'acte. La suite ne fut que sa reprise moqueuse. Il consistait à crier «Ça sent le Midi» sitôt la première maison à tuiles romaines aperçue. Bouderie finie, l'ennui cédait le pas à l'impatience. On avait changé de région. Franchi un seuil. Ce signe le prouvait. On approchait du paradis. Plus tard j'appris que ce rite était fondé. Les régions disent leurs identités par d'autres signes que les limites officielles d'un territoire. Les idiomes, parlers et accents locaux. Les bornes et panneaux des bords de route. Les costumes et les

coutumes, qui ne sont parfois que déguisements et simulacres. Les fêtes et les artisanats, supposés immémoriaux mais qui souvent sont de création récente, telles ces dentellières du Puy dont parlait l'historienne Catherine Bertho-Lavenir (*«La Roue et le Stylo»*, éd. Odile Jacob, 1999). Les régions se disent aussi, via certains détails plus discrets et plus sincères, comme la tuile, justement, l'un de ces signes qui, à l'insu du natif, disent le changement de «pays».

Les espaces régionaux se délimitent par convention, par la langue (région bretonnante ou flamande), la tradition, la religion ou la géographie naturelle (île, presqu'île, montagne, fleuve, climat, relief, forêt). Il est aussi des espaces qui se définissent à partir d'un centre, ville ou haut lieu, et de ses alentours. C'est même un des sens premiers du mot «région», synonyme, dit le «Dictionnaire historique de la langue française» (éd. Le Robert), de «pays» ou de «contrée».

Guerre, en France, j'ai constaté que l'arôme du pain français, frais sorti du four à quatre heures du matin, pouvait faire arrêter net une jeep en pleine course. Le lecteur chercherait en vain aux Etats-Unis une odeur qui aurait les mêmes effets.» (*«La Dimension cachée»*, éd. du Seuil, 1971). C'est une autre façon de découvrir la France, par les cinq sens, à travers ce que le natif souvent ne montre pas parce que lui-même ne le perçoit pas, à force d'habitude. Ainsi, pour sa première venue à Paris, ce touriste férus de culture latine s'émerveilla soudain place de la Concorde. De quoi ? Non de l'obélisque mais des grandes dalles couvrant le sol, signes à ses yeux d'une latinité sur laquelle l'habitant de Paris pose le pied chaque jour sans en avoir conscience. Comme l'écrivit Henri Michaux dans *«Un Barbare en Asie»* (1933), un «passant aux yeux naïfs peut parfois mettre le doigt sur le centre». C'est-à-dire voir le détail essentiel, pointer le signe crucial, au sein d'une réalité si familière que le natif ne la

subtilement dit aussi l'identité et la différence de chaque lieu. Mais l'indigène, vexé, arroseur arrosé, nie souvent la découverte de ce patrimoine-là, discret, qu'il doit à l'œil étranger. Pourtant, je n'ai jamais autant découvert Paris qu'en le faisant découvrir à d'autres, du dehors... D'où me vient cet intérêt pour ce patrimoine modeste ? De l'ethnologie, qui préfère les lapsus, actes manqués et usages spontanés des hommes aux discours officiels, actes réfléchis et usages pré-médités... De Fernand Braudel, qui s'attacha à «parler de la France comme s'il s'agissait d'un autre pays, d'une autre patrie, d'une autre nation» (*«L'Identité de la France. Espace et Histoire»*, éd. Flammarion, 1986) afin de la voir mieux, elle et ses régions... Du fait que celles-ci se définissent par des sentiments qui ne sont pas que d'appartenance. Dans ma famille de la vallée du Rhône, près de Vienne, on se disait être du «Midi moins le quart». Ou encore ce Stéphanois de mes amis qui se définit comme «un Méditerranéen privé de soleil». Voici des traits particuliers qui ne sont fixés par aucun décret, arrêté municipal, tracé territorial ou paysage grandiose mais bien par un vécu. Une sensibilité.

Cet intérêt vient enfin, aussi et peut-être, de ma propre vie. De père belge, de mère française née en pleine Côte-Rôtie, métis invisible des pays de la bière et du vin, des mines et des vignes, né à Lille, habitant à Paris, adorant la Bourgogne et la Corse, qui suis-je ? De nulle part ou de partout ? Je ne peux dire en tout cas que je suis d'ici ou de là. Car je suis d'ici et de là. Et il serait étrange de me réclamer maintenant d'une région ou de l'autre. Je n'en suis ni fier, ni honteux, ni prêt à me fondre dans quelque identité particulière. C'est ainsi. Je suis comme beaucoup d'autres. Entre terroir et territoire, non pas sans racines mais multirégional. C'est ma barbarie. Elle est mosaïque. ■

Dans ma famille, en vallée du Rhône, on disait être du «Midi moins le quart»

Région de Royan ou du Mont-Saint-Michel. De Paris ou de Vézelay. On passe ici d'une logique linéaire de l'espace, défini par la limite, à celle nucléaire du foyer, espace défini depuis un point. Ces territoires rayonnants, moins préoccupés par la frontière, paraissent davantage ouverts au contact et à l'échange... Mais plus ouvertes encore, il y a les régions sensibles. Comme l'a souligné l'anthropologue américain Edward T. Hall, les gens appartenant à des cultures différentes parlent de façons différentes, mais «ce qui est sans doute plus important [est qu'ils] habitent des mondes sensoriels différents». Et, souvenirs personnels à l'appui, le savant d'ajouter : «Pendant la Deuxième

perçoit plus dans sa différence. Ce sont là les régions sensibles et les pays discrets, qui, plus grands ou plus petits que les officiels, les proclamés ou les revendiqués, ne les recourent pas mais ne participent pas moins à l'expression de leur identité. N'en déplaise à l'indigène, dont la vanité est de croire tout savoir de chez lui, c'est un autre patrimoine, oublié, méconnu, imperceptible, que révèle le regard extérieur. Aux antipodes du tape-à-l'œil patrimonial, fait de singularités monumentales, de spectacles féeriques et autres exhibitions présentées comme emblématiques, il y a un patrimoine ordinaire, quotidien, diffus, dilué ou évaporé, qui

Né en 1973 à Naples (Italie), il a sillonné les anciennes frontières de l'espace Schengen (reportage paru dans GEO d'avril 2013). En 2014, il publiera, avec Guy-Pierre Chomette, «Voyage dans le Grand Paris» (éd. Parigramme).

«De mes pérégrinations en Savoie et Haute-Savoie, je garde le souvenir de la magie des décors. Un matin, je me suis levé à l'aube pour accompagner sur l'aiguille du Midi, à 3 842 m, le peintre de montagne Lionel Wibault, qui plante son chevalet au milieu des cimes pour saisir la beauté du Mont-Blanc. Il faisait zéro degré. Quelques heures après, je redescendais vers le Léman. Vingt-cinq degrés ! Je me suis retrouvé sur un bateau de pêcheur, pour assister à un coucher de soleil d'anthologie. En Corse, j'ai été étonné par le côté sauvage du désert des Agriates et de la plage de Saleccia. Une rencontre : celle de Xavier Calizi, un passionné qui peut parler des heures de ses cédratiers.»



Les Corses et les Savoyards
vus par
Valerio Vincenzo

••• maghrébins. Et quoi de plus tentant que de valoriser le patrimoine à l'heure de la globalisation des cultures ? Des labels du type «plus beaux villages de France» ou «pays d'art et d'histoire» se multiplient ainsi que les itinéraires touristiques : chemins des impressionnistes en Normandie ou des volcans en Auvergne. Sans parler des routes des fromages en Alsace ou dans le Massif central, et des multiples routes des vins.

Cuisiner est la meilleure façon de revendiquer ses origines

De ces fameux terroirs, la gastronomie est bien sûr le pilier. Quand l'Occident réclame de consommer local, les petits pays de France, eux, vont un cran plus loin avec un don particulier pour ressortir des oubliettes des recettes ancestrales, gâteau à la broche dans le Rouergue, potjevleesch (terrine de viande en gelée) dans la Flandre, galettes bretonnes ultrafines dans le Finistère... Commencé en 1993, le titanique inventaire du patrimoine culinaire de la France, mené avec le CNRS et l'Inra, vient de s'achever. Ce qu'il révèle ? Une moyenne de 100 à 200 produits du terroir encore présents dans chaque région. «Au-

jourd'hui, ce que l'on sert à sa table est la meilleure façon de revendiquer d'où l'on vient, c'est un signe de reconnaissance entre initiés», résume Frédéric Zégierman, auteur du «Grand Livre de la gastronomie française» (éd. Bonneton). Pour ce géographe spécialiste des régionalismes, notre passion des terroirs est en train de signer les retrouvailles de l'Hexagone avec son découpage intime, ses racines profondes. «Il y a des siècles, la France était morcelée en une kyrielle de "pays", un découpage qui correspondait à des réalités économiques : chacun de ces micro-territoires était distant l'un de l'autre d'une journée de trajet à pied ou à cheval», justifie-t-il. Pays de Caux, d'Auge ou de Bray en Normandie, Léon, Trégor ou Cornouaille à la pointe de la Bretagne, Avesnois ou Boulonnais dans le Nord-Pas-de-Calais... Au total, ce sont environ 450 pays oubliés que les Français ont ainsi retrouvés, souvent grâce à l'action des offices du tourisme. Passéiste, cette patrimonialisation du territoire ? Illusoire, ce culte du terroir alors que l'agriculture a perdu 80 % de ses effectifs depuis 1945 ? Pas tant que ça. Pour Laurence Bérard, anthropologue du CNRS spécialiste des



Dans sa propriété de Barrettali, Xavier Calizi a réimplanté le cédrat, fruit emblématique de la Corse.



A Thiers, le coutelier Henri Viallon, meilleur ouvrier de France, perpétue un artisanat vieux de six siècles.

Appellations d'origine protégées (AOP), c'est même le contraire : «Oui, il y a des lieux et des pratiques figées, notamment à cause du tourisme, mais, globalement, on constate que rien n'est plus moderne que la tradition : par la transmission, elle devient source d'innovation. L'obtention d'une AOP, par exemple, oblige à repenser les méthodes de production, comme la culture extensive, au profit d'une agriculture de pointe.»

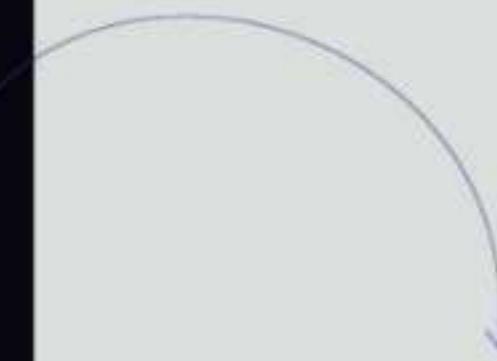
Un fabriquant de tonneaux a triplé son chiffre d'affaires

Illustration en Auvergne, avec la filière du salers : les producteurs de ce fromage ont gardé dans leur cahier des charges l'usage ancestral de la gerle, un récipient de bois servant pour la fermentation du lait cru, mais sont passés à la traite avec des machines ultramodernes et ont abandonné l'emploi exclusif du lait issu des vaches de race salers afin d'augmenter les rendements. En Bourgogne, la maison François Frères, fabrique de tonneaux depuis plus d'un siècle, a vu son chiffre d'affaires tripler ces douze dernières années, et mène une recherche de pointe pour la sélection des meilleures essences et le séchage optimal du bois à l'air

libre. Mais elle continue à assembler à la main les douelles (planchettes) autour du cercle de fer et de chauffer les fûts à l'ancienne.

Longtemps jugée ringarde, la culture des «petits pays» commence aussi à se faire une place dans la création contemporaine. En Savoie, où «GEO» commence ce mois-ci sa tournée des identités régionales, nous avons rencontré Benoît Chabert. Installé aux Marches, un village viticole à quelques kilomètres de Chambéry, le créateur de 36 ans vient de lancer sa marque de design. Son idée ? «Inventer un mobilier savoyard pour le XXI^e siècle.» Dans son atelier, une étrange table de salle à manger au milieu de laquelle surgit le relief en 3D du massif alpin. Pas pratique pour dresser le couvert. Pourtant, cette œuvre «poétique et identitaire» a été récompensée en septembre 2013 au salon Maison & Objet de Paris, grand arbitre des élégances en matière d'architecture d'intérieur. Depuis, les commandes affluent. Au pied des Alpes comme ailleurs, on se dit alors que c'est sans doute grâce à ses régions que la France retrouvera le chemin des sommets. ■

Sébastien Desurmont



Les Auvergnats et les Ch'tis vus par **Xavier Lambours**

Xavier Lambours / Signatures



Né en 1955, il photographie les stars de cinéma depuis trente ans et a reçu le prix Niépce pour son travail sur le Japon. La Maison européenne de la photographie à Paris lui a consacré une rétrospective en 2011. Après les Auvergnats, son travail pour GEO le mènera à la rencontre des Ch'tis.

«L'Auvergne, ce sont d'abord des hommes qui ont choisi de vivre là. Leur ancrage avec cette terre, voilà ce qui m'a le plus marqué. A Thiers, j'ai photographié un coutelier d'art, meilleur ouvrier de France. Je suis resté à le regarder travailler le métal en fusion, transpirer sur sa forge, se battre pour atteindre la forme parfaite. Dans le Cantal, j'ai suivi une famille et son élevage de soixante-dix vaches, chacune a un petit nom... C'est peut-être pour cela que leur fromage est si délicieux ! Rencontre magique aussi avec un sculpteur qui taille la pierre noire de Volvic avec une finesse exceptionnelle.»



— NOUVELLE SÉRIE —
LES IDENTITÉS RÉGIONALES



Les Savoyards

Leur art de vivre se résume-t-il au vin chaud, aux pistes de ski et aux chalets en rondins de bois ? Où réside l'esprit de la Savoie d'après ceux qui y vivent et qui l'aiment ? Notre reporter et notre photographe ont enquêté, entre Thonon-les-Bains et la vallée de la Maurienne, sur ce qui constitue, aujourd'hui, l'âme de cette région.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)
ET VALERIO VINCENZO (PHOTOS)

En été, les costumes folkloriques sont de sortie lors des fêtes traditionnelles. Comme à Pralognan-la-Vanoise, durant un week-end mettant à l'honneur les guides de ce village d'altitude.



Au pied du mont Blanc,
où est né l'alpinisme,
les guides de Chamonix
perpétuent les valeurs
montagnardes de
courage et d'entraide

La Compagnie des guides de Chamonix est la plus ancienne du monde (1821). De juin à septembre, ses 240 membres ouvrent les voies du toit de l'Europe à plus de 20 000 clients. Gérard Burnet, Jean Villard, Laurent Collignon, Serge Obert (de g. à d.), quatre de ses solides gaillards, posent ici devant une fresque réalisée sur plusieurs étages par l'artiste Patrick Commecy en 2010. Elle chante les grandes figures de l'alpinisme, Edouard Cupelin (extrême g.) ou Michel Croz (extrême d.) et même Roger Frison-Roche (hors-champ), l'auteur de «Premier de cordée».









De Courchevel à Méribel, la grande cuisine atteint de nouveaux sommets grâce à **trente et un chefs étoilés**

Le chef Jean Sulpice, 35 ans, dégivre le terroir savoyard. Passé chez Marc Veyrat, qui lui a enseigné l'art de la cueillette de plantes sauvages, ce natif d'Aix-les-Bains a ouvert la table gastronomique la plus haute d'Europe, l'Oxalys, installée à 2 300 m au sommet des pistes de Val-Thorens. Il y concocte une ode à la montagne. Au menu, prouesses techniques et ressources locales, comme sa recette phare : jaune d'œuf cuit à 55 °C, écrevisses du Léman, chlorophylle d'herbes, épeautre et croûtons. «La nature dicte ma cuisine», dit-il.

Omble chevalier, féra,
et perche : pour les
filets des artisans
pêcheurs, le lac Léman
est redevenu un
poissonneux vivier

Jérôme Raymond, 28 ans,
vogue au large de Thonon-
les-Bains. Travaillant avec des
filets traditionnels très fins,
il est l'un des 52 pêcheurs
professionnels autorisés sur la
partie française du Léman
(contre une centaine côté
suisse). Dans les années 1980,
le lac avait été abandonné
par la filière. Le poisson avait
disparu. Il est revenu grâce au
programme de dépollution
mené par les autorités des
deux rives et à la réintroduction
d'espèces initiée par l'Institut
national de recherche
agronomique. D'une qualité
inégalée, les variétés du
Léman ont désormais les
honneurs des grandes tables.





La recette du bonheur ? De grands bols d'air pur, **des sportifs à la notoriété internationale** et des paysages d'une beauté minérale

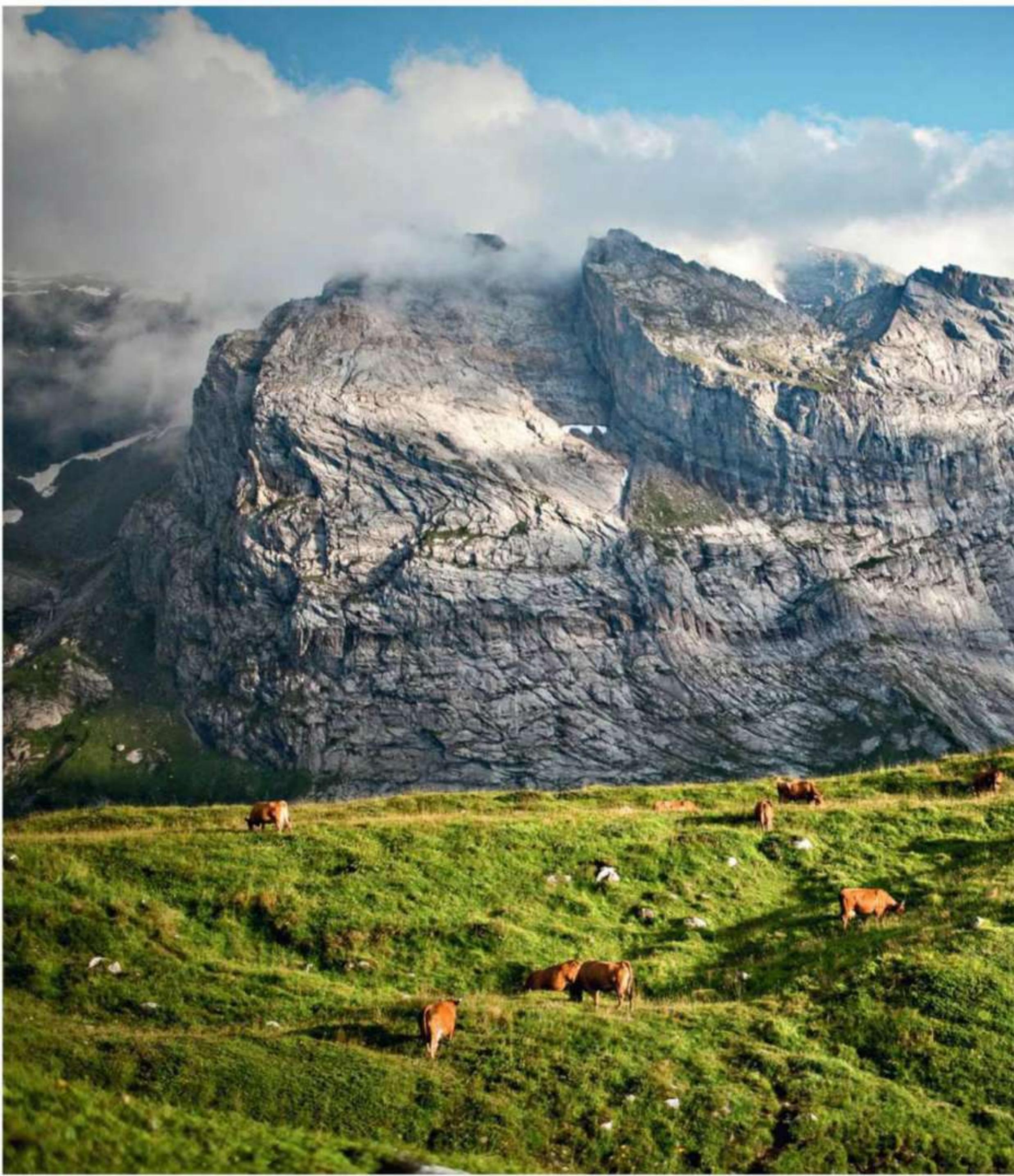


La sauteuse à ski Léa Lemare, 17 ans, espoir français pour les jeux Olympiques de Sotchi, a suivi toute sa préparation à Courchevel. Depuis plusieurs années, la station la plus huppée de la Tarentaise la sponsorise et mise sur elle pour mettre en avant ses équipements, dont ce tremplin du Praz, construit en 1990 pour les JO d'Albertville et utilisable toute l'année grâce à son revêtement synthétique.

Le peintre de montagne Lionel Wibault, 66 ans, connaît ses Alpes sur le bout du pinceau. Ici, il a posé son chevalet à 3 800 m d'altitude, sur une arête de l'aiguille du Midi, pour mettre la dernière touche à l'un des cent tableaux qu'il consacre à la représentation du massif du Mont-Blanc. Une façon de communier avec les cimes qui lui vient de son père, Marcel Wibault, artiste chamoniarde de l'après-guerre, dont l'œuvre, réalisée elle aussi sur le vif, est prisée des collectionneurs.









Robe noisette, cornes en lyre et œil fardé, ces **solides vaches tarentaises** incarnent le renouveau de la culture des alpages

Ces tarines trapues, ou vaches de la Tarentaise, étaient déjà célébrées pour leur qualité de laitières au temps de Pline l'Ancien. Elles fournissent une grande partie du lait utilisé dans la fabrication de quatre fromages AOP (beaufort, tome des Bauges, reblochon et abondance), et de deux fromages IGP (tomme et emmental de Savoie). Imposantes avec leurs 500 kg, elles sont l'emblème de la renaissance de l'agriculture d'altitude. Et de la réussite de la filière fromagère qui, à partir des années 1960, s'est mobilisée pour améliorer la qualité et la rentabilité de ses productions.

«Le Savoyard fait penser à la figure du grimpeur : quelqu'un qui ouvre des voies et prévoit aussi les aléas»

Ia tablee a les joues roses et le verbe haut. «On sort l'accordéon ou bien ?» Après une roborative fondue, la tournée générale de génépi bat son plein alors que les joyeux hululements du montagnard, ces folkloriques «Ya la la hi hou» que l'on croyait oubliés depuis les romans de Roger Frison-Roche, accompagnent les premières notes de musique. Dehors, il fait glacial. Un vent sec et furieux frappe aux fenêtres. Mais, dedans, à l'abri des murs lambrissés, le feu crépite dans le vieux poêle, et c'est à l'unisson que l'on reprend les standards du répertoire alpin, de «Ne m'oublie pas mon vieux chalet» à l'inévitable «Etoile des neiges». Un repas du troisième âge dans les Alpes ? Pas vraiment. Autour de la table, la bande de copains a la trentaine. Habitants de Saint-Gervais (Haute-Savoie), tous se connaissent depuis l'enfance, quand ils se retrouvaient à la sortie de l'école,

chaussures de ski aux pieds, pour dévaler les pistes. Comme à leur habitude, ils se sont donné rendez-vous pour casser la croûte au P'tit Riquet, un refuge d'alpage perché à 1 670 mètres d'altitude, face à un mont Blanc de carte postale. L'adresse ne circule qu'entre initiés. En hiver, on n'y accède qu'à skis, raquettes ou motoneige, si bien qu'une fois là-haut, la station de Saint-Gervais paraît se trouver à des années-lumière.

«La montagne, ça vous gagne !» disait, il y a quelques années, une pub fameuse. A entendre le groupe, c'est toujours vrai. Alors que dans la France d'en bas, tout n'est que grogne et déprime, les sommets, eux, font encore l'effet d'un puissant antidote à la morosité.

Incrivable, Sophie la girafe est toujours moulée à Rumilly

«Que l'on vive en Haute-Savoie ou en Savoie, il y a ce sentiment largement partagé qu'ici l'herbe est plus verte qu'ailleurs», observe Brigitte Baudriller, qui vient de publier l'ouvrage «Savoie Mont Blanc pour les nuls» (éd. First). La beauté des cimes et des glaciers, l'air pur, le grand spectacle de ces massifs changeant de couleur d'une saison à l'autre, mais aussi cette simplicité des rapports humains, ce sens de l'entraide dans les villages, les valeurs montagnardes, voilà autant d'arguments que ces jeunes actifs avancent, d'une même voix, quand ils brossent le portrait amoureux de l'antique Sapaudie (du latin «Sapaudia», «Pays des sapins»). Sur ce territoire naguère peuplé par les Allobroges et les Ceutrons, resté Etat indépendant pendant près d'un millénaire, puis rattaché à la France en 1860, le sentiment d'appartenance à la «patrie» savoyarde se manifeste d'abord à travers le bonheur de vivre au cœur d'un environnement exceptionnel.

Le bonheur d'y investir, aussi. A la table du P'tit Riquet, Olivia et Romain Desgranges racontent qu'ils viennent d'ouvrir la Ferme de Cupelin, un adorable hôtel-restaurant de sept chambres accroché aux pentes de Saint-Gervais. Anne-Sophie Gut écoute. Fille et petite-fille de gardiens de refuge, elle est vite rentrée au bercail pour

y installer son cabinet après des études d'architecte à Paris. «Parce qu'il était impensable de faire une croix sur cette existence au plus près de la nature», explique-t-elle. Il y a un an et demi, Cyril Cote, quant à lui, sacrifiait ses économies pour monter sa petite entreprise. Son idée ? Relancer la marque Tardy, une maison artisanale spécialisée dans la conception de skis en bois. Persuadé que les spatules de grand-papa feront bientôt leur retour sur les pistes, Cyril, 29 ans, a obtenu que le fondateur de la marque, Jean-Louis Tardy, lui transmette son savoir-faire et lui lègue ses vieilles machines ainsi que son stock de frêne blanc. De quoi débuter en confiance. Cette année, il n'a vendu que quarante paires, toutes réalisées sur mesure : pas assez pour en vivre, même si cela représente un total de 400 heures de travail. Cet hiver, entre deux séances de ponçage et une couche de vernis, il continuera à mener de front plusieurs boulot, dont celui de perchiste dans les remontées mécaniques. Un classique. En Savoie comme en Haute-Savoie, la part des emplois saisonniers en hiver dépasse 25 % et la pluriactivité fait partie de la sagesse populaire.

Sans doute cette prudence explique-t-elle pourquoi ces deux départements, où l'Insee recensait en 2012 plus de 1,2 million d'habitants, affichent des taux de chômage inférieurs à la moyenne hexagonale : autour de 8,5 % fin 2013 contre 10,6 % en France. «Il n'y a pas si longtemps, la rudesse du climat hivernal était encore synonyme d'isolement, rappelle Maurice Opinel, le petit-fils du fondateur de la marque du même nom [voir encadré]. Nous en avons gardé la culture de l'adaptation, une forme de précaution dans nos investissements, peut-être même cette avarice que l'on reproche parfois aux Savoyards mais qui, selon moi, s'apparente davantage à une

gestion de bon père de famille.» Innovation et bon sens entrepreneurial : des traits de caractère encore bien ancrés dans l'inconscient régional. «L'homme d'ici me fait souvent penser à la figure du guide de haute montagne : c'est à la fois quelqu'un qui ouvre des voies et qui prévoit les aléas», confirme Joël Baud-Grasset, le vice-président du conseil général de Haute-Savoie, en charge de la culture et du patrimoine. Derrière les mastodontes de l'industrie locale, que ce soit dans l'usinage de pièces métalliques, l'énergie hydraulique ou l'agroalimentaire, la contrée la plus escarpée de France brille aussi par ses innombrables petites réussites dans des domaines aussi variés que les cuisines Mibalpa, les couverts Opinel, la filature Arpin, le leader de la raquette à neige TSL ou encore les jouets Vulli, marque célèbre pour son increvable Sophie la girafe, vendue à cinquante millions d'exemplaires et toujours moulée à Rumilly, près d'Annecy. Tous portent haut les couleurs du «Made in pays de Savoie». A l'image de la maison Paccard, créée en 1796, dont les cloches d'église et les carillons fabriqués près d'Annecy continuent de se vendre aux quatre coins du globe. Autre symbole fort, la marque Rossignol, qui vient d'achever sa seconde phase de relocalisation, entamée en 2011. La majorité de la production a été rapatriée de Taïwan à Sallanches, en Haute-Savoie. Une décision stratégique, car avec des ventes annuelles de l'ordre de 900 000 paires de skis et 700 000 paires de chaussures, il s'agissait pour ce groupe plus que centenaire de se rapprocher en réduisant les durées d'acheminement vers son marché principal : le massif alpin.

Avec sept milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel et 18 % de l'économie du tourisme français, l'or blanc reste le moteur du dynamisme savoyard. L'immense domaine skiable des pays de Savoie (566 kilomètres carrés) et ses 110 stations forment d'ailleurs la première destination de sports d'hiver de la planète !

Cette manne a profondément sculpté l'identité savoyarde d'aujourd'hui. Star dans sa région,

observateur redoutable du caractère et des travers de ses compatriotes, l'humoriste Jean-Michel Mattéi en a fait son sujet de prédilection. Une réplique issue de l'un de ses sketches suffit pour comprendre l'ampleur de la mutation : «Les touristes, quand on les voit arriver, nous, on leur dit : combien ça va ?» Dans les salles où il se produit, cette boutade fait souvent rire jaune, notamment chez les plus jeunes qui souffrent de la flambée des prix de l'immobilier. Mais pour Jean-Michel Mattéi, il s'agit de décrire un incroyable bouleversement : «En quatre générations, nous sommes d'abord devenus riches. Puis, le regard des touristes sur nos particularismes a permis de renouer avec notre fierté. Enfin, nous avons repeuplé nos campagnes... Quel autre coin de France peut se vanter d'une telle destinée ?»

C'est la diaspora qui s'occupa de glorifier la «petite patrie»

En effet, selon l'Insee, près de 50 % des habitants des deux départements sont désormais des néosavoyards, pour la plupart arrivés au cours des trente dernières années. Au total, depuis le recensement de 1962, date du grand décollage de l'industrie des sports d'hiver, la population a presque doublé. Inimaginable il y a encore un siècle et demi, quand la Savoie fit son entrée dans le giron hexagonal. Pendant la période allant du rattachement de 1860 à la Première Guerre mondiale, 100 000 Savoyards quittèrent le pays en quête d'un travail : 40 % s'installèrent à Paris, beaucoup partirent à Genève ou dans le Midi, certains embarquèrent pour l'Algérie, le Canada, l'Argentine. Comme souvent, cette diaspora s'occupa de glorifier la «petite patrie». C'est elle qui, la première, mit au jour des éléments oubliés du patrimoine identitaire aujourd'hui ancrés dans l'inconscient collectif. Quitte à les embellir au passage. Ce fut le cas



La très belle Maison du patrimoine du Grand-Bornand témoigne des particularités de l'architecture alpine et de la rudesse de la vie en montagne, où l'hiver fut longtemps synonyme d'isolement.

du costume traditionnel. «Celui-ci n'était pas si sophistiqué qu'on voulut le prétendre», souligne Lise de Dehn, ethnologue au Musée savoisien de Chambéry. Sous l'impulsion des Savoyards de l'extérieur, chaque vallée se mit à revendiquer des typicités : des rubans et des galons aux couleurs chatoyantes du côté de la Maurienne, le port de la «frontière», une coiffe façon Renaissance, dans la Tarentaise, un large chapeau de feutre noir – comme celui du chef Marc Veyrat – dans le Chablais.

De quoi réécrire une identité. Mais aussi figer un portrait. Ainsi naquit ce cliché, encore répandu, du paysan en sabots de bois, aussi bigot que pauvre, arrimé six mois de l'année à son alpage pour regarder ses tarines rousses brouter la luzerne. L'émigration saisonnière vers la ville de l'alpagiste descendu des sommets dès les premières neiges contribua également à renforcer l'image d'un Savoyard ■■■

Que l'on soit d'en haut ou d'en bas, un même sentiment : l'herbe est plus verte ici qu'ailleurs

●●● cantonné aux métiers de colporteur, ramoneur, écailler, déménageur... «Une vision tronquée, prévient l'historien Bruno Berthier, chercheur à l'université de Savoie. Car la région s'est également caractérisée par son élite influente et fortunée, éduquée et ouverte sur l'Europe.» N'empêche. Longtemps, la langue française conféra au mot «Savoyard» un caractère de moquerie. Au point que certains anciens préfèrent encore qu'on les appelle les «Savoisiens» ! Idem pour l'une des injures fameuses du Capitaine Haddock : «crétin des Alpes». Largement usitée dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, l'expression désignait les personnes atteintes de malformations (goitres, troubles du langage) liées aux carences en iodé en altitude, voire à la consanguinité dans les vallées enclavées.

Chalets de bois, volets colorés... Et le style Heidi s'imposa

Pour beaucoup d'historiens, le retour de la fierté savoyarde est daté du plan «Neige», lancé en 1961 par l'Etat pour développer le tourisme de montagne en France. De nouveaux stéréotypes, cette fois positifs, ont alors émergé : celui du fringant moniteur de ski, à la peau tannée et à l'accent traînant. Modèle relayé par plusieurs générations de champions élevés au rang de stars, tels que Jean-Claude Killy, Guy Périllat et plus tard, Franck Picard ou Edgar Gropison. Des parangons des bienfaits de l'activité physique en plein air,

des joies et des frissons de la glisse. «L'impact de la culture des sports d'hiver sur le regard que porte le Savoyard sur lui-même et sur son environnement est non négligeable», résume l'ethnologue Lise De Dehn. Même le retour de l'élevage en alpage, en perdition dans les années 1960, a été encouragé par les domaines skiables, histoire d'entretenir les pistes en été.

A quoi s'ajoute l'engouement pour les jolis chalets en bois à la Heidi, quitte à oublier que, dans beaucoup de localités, le bâti savoyard originel se caractérise plutôt par l'utilisation de la pierre, comme dans «Belle et Sébastien» ! Construite ex nihilo au milieu des alpages, Courchevel illustre bien le phénomène. Hors saison, l'étroite route départementale qui serpente jusqu'à cette station de la Tarentaise est ralentie par des dizaines de poids lourds ahant sous le poids des lambris d'épicéa qu'ils charrient jusqu'au sommet. C'est que, là-haut, à 1 850 mètres d'altitude, la station la plus huppée et la plus internationale des Alpes françaises (55 % de skieurs étrangers venant de cinquante pays) poursuit un relooking forcené, où le bois est l'ingrédient fondamental. Et ce n'est pas près de s'arrêter, révèle le maire, Gilbert Blanc-Tailleur, un faux air de Bill Clinton : «De trente à cinquante millions d'euros sont investis chaque année dans l'embellissement de la station. Pour poursuivre la guerre des toits débutée il y a vingt-cinq ans.» Avec les grands ensembles construits entre les années 1960 et 1980, c'est l'architecture cubique en béton qui avait triomphé. Jusqu'au jour où plus personne n'en a voulu. «A la fin des années 1980, mes prédécesseurs se sont rendu compte que ce style ne correspondait plus aux attentes de la clientèle, explique l'édile. Alors, la municipalité a décidé de subventionner la reconversion : le propriétaire qui acceptait de rhabiller son bâtiment avec du bois et de le coiffer d'un toit traditionnel à double pente avait le droit de l'agrandir d'un étage !» Voilà comment les volets colorés, les balcons sculptés, les murets de rondins se sont imposés. Ici comme ailleurs.

Dans les deux départements, beaucoup de communes ont laissé s'installer ce modèle d'habitat pour répondre à ces nouveaux canons esthétiques. «Certes, il s'intègre mieux dans le paysage, mais on peut parler de la fin de la diversité architecturale au profit d'un style alpin standardisé, répandu aussi bien en France qu'en Italie ou en Suisse, dénonce l'historien Bruno Berthier. Une disneylandisation de la montagne, en somme.»

Aujourd'hui, les offices du tourisme locaux diffusent une image plus alpine que strictement savoyarde. Objectif : répondre aux marqueurs culturels des sports d'hiver qui sont, selon un sondage mené en avril 2013 pour le compte de Savoie Mont Blanc Tourisme, dans l'ordre : le vin chaud, la tenue rouge du moniteur de l'Ecole de ski français, la fondue, la descente aux flambeaux et les gags du film de Patrice Leconte «Les bronzés font du ski» ! Et tant pis si la fondue est d'origine suisse et si le casse-croûte «terroir» de l'étape, la tartiflette, est un plat créé de toutes pièces à la fin des années 1980 par un syndicat interprofessionnel qui voulait relancer la consommation du reblochon.

Tant pis aussi si les spas et leur invitation rousseauiste au retour à la nature n'ont rien de savoyard, tout comme les chiens de traîneau : ça marche. Les centres de balnéothérapie des stations sont en plein boom et la Grande Odyssee, «la course de traîneaux la plus technique au monde» selon ses organisateurs, attire chaque année, en janvier, 100 000 spectateurs. Lancée timidement en 2005, elle fait désormais étape dans vingt-deux stations de Savoie et de Haute-Savoie. «A chaque édition, les télés sont là, les images de ces attelages glissant sur nos pentes immaculées circulent dans le monde entier», se réjouit Henri Kam, fondateur de la course. La Savoie a aussi profité de l'attrait

des pistes pour ajouter une dimension gastronomique à son patrimoine : les tables de trente et un chefs étoilés au Michelin se distinguent de Megève à Courchevel. Dans le sillage de la vedette Marc Veyrat, qui vient d'ouvrir un établissement à Manigot, au cœur du massif des Aravis (Haute-Savoie), des disciples au talent fou se sont imposés, comme Emmanuel Renaut (le Flocon de Sel, à Megève) ou Jean Sulpice (le Val Thorens). Ils profitent de la présence d'une clientèle internationale et fortunée pour dégivrer un terroir plus varié qu'on ne le croit.

Moins de 20 000 personnes parlent encore le savoyard

Derrière les incontournables saisons, les cinq fromages bénéficiant d'une appellation d'origine protégée (abondance, beaufort, chevrotin, reblochon, tome des Bauges) et les deux d'une indication géographique protégée (tomme de Savoie et emmenthal de Savoie), les chefs ont contribué à faire ressortir des oubliettes une kyrielle de recettes et de produits : la polenta (polenta locale), les beignets, le vermouth, mais aussi seize variétés de pomme et six de poire. Sans oublier les myrtilles, les champignons et bien sûr les herbes sauvages telles que les reine-des-prés, oxalis et gaillet cueillis dans les alpages. Même le poisson local s'impose à nouveau au menu. Dans les eaux sombres du Léman, après des années de disette, c'est le grand retour des omble chevaliers, des feras, des perches et des lottes. Au point que certains matins, quand il relève ses filets, Eric Jacquier, le fournisseur attitré des meilleures tables de la région, n'en revient pas : «Pour nous, pêcheurs et fils de pêcheurs, c'est l'histoire d'une incroyable renaissance. Dans les années 1980, mon père avait dû abandonner son activité : le poisson avait disparu du lac.» Entre-temps, les autorités suisse et française ont mené de concert un programme de dépollution. Puis, l'Inra s'est occupé de réintroduire les espèces. Les professionnels, eux, ont décidé d'encadrer plus strictement leurs pratiques de pêche. Résultat, même les écrevisses sont de re-

tour, preuve que l'eau de la «mer intérieure» a retrouvé sa pureté.

Chemin faisant, en rencontrant ces marins pêcheurs inattendus en territoire alpin, on se dit que l'âme savoyarde n'est pas née qu'en altitude. «Il faut savoir délaisser les télésièges pour mieux nous comprendre», insiste, malicieux, Eric Jacquier. Pas faux. A la belle saison, quand la magie des Savoie s'empare des pentes autant que des vallées, quand on prend le temps de savourer la dolce vita des bords des lacs, de parcourir la fabuleuse route des églises baroques, entre Maurienne, Tarentaise et val Montjoie, ou d'arpenter les sentiers du parc national de la Vanoise, on découvre un socle commun, partagé par les habitants des hauteurs comme par ceux d'en bas. Un passé prestigieux, témoignage d'un temps où le comté de Savoie poussait ses frontières jusqu'à Nice et Turin. Une époque où le pays incarnait le rôle de «portier des Alpes». Bizarrement, cette histoire d'avant le rattachement à la France n'est pratiquement plus enseignée dans les écoles, pas plus qu'elle n'est portée par une langue franco-provençale en voie de disparition – moins de 20 000 personnes parleraient encore le savoyard. Malgré cela, remarque l'historien Bruno Berthier, «notre passé reste notre véritable lien identitaire, celui qui nous fait sentir un peu différent des autres Français». Signe qui ne trompe pas : quand l'équipe de football de Ligue 1 d'Evian-Thonon-Gaillard joue à domicile, avant le coup d'envoi, le public du Parc des sports d'Annecy a l'habitude de se lever comme un seul homme. Alors, il entonne le premier couplet du «Chant des Allobroges», écrit en 1856 : «Je te salue, ô terre hospitalière...» L'ancien hymne de la Savoie, où la montagne est décrite comme un tremplin vers la liberté. ■

Sébastien Desurmont

L'OBJET CULTE



OPINEL, DRÔLE DE LAME !

Il s'est écoulé à 300 millions d'exemplaires depuis sa naissance. Pourtant, «l'histoire commença modestement», confie Maurice Opinel, 86 ans, le petit-fils de Joseph, l'inventeur du canif savoyard. En 1890, dans la vallée de la Maurienne, son ancêtre travaillait au sein de la taillanderie familiale, où l'on concevait des objets coupants. Contre l'avis paternel, il fabriqua des petits couteaux à manche de bois. L'Opinel était né. Son design n'a pas changé, si l'on excepte la bague de sécurité, ajoutée en 1955. L'entreprise est toujours à Chambéry, où elle s'installa en 1915. «Quitter la Savoie ? Cela ne nous a jamais traversé l'esprit», jure Maurice. A 100 % familiale, sa PME de quatre-vingt-quinze employés sort 25 000 pièces par jour et en vend une toutes les dix secondes, la moitié à l'export. Depuis quelques années, Opinel s'est aussi diversifié. Dernier-né, une version pour enfants avec lame à bout rond.

LE MOIS PROCHAIN **Les Gascons**

Un cratère béant en plein désert...
C'est le résultat de l'acharnement de cette pelleteuse, près de Laâyoune, la capitale du Sahara occidental. Le matériau servira à alimenter les chantiers des îles Canaries.

A large dump truck is shown at a quarry site, with a massive pile of earth or sand in front of it. The terrain is arid and rocky. The word "PILLEURS" is overlaid on the image in a dark, textured box.

PILLEURS



DESABLE

Ils font fortune en creusant côtes, îles et fleuves. Sans leur précieux butin, essentiel pour fabriquer le béton, pas de programme immobilier, pas d'hôtels pour touristes... Le Maroc est l'un des centres de ce trafic mondial. Enquête.

PAR MANON QUEROUIL (TEXTE) ET VÉRONIQUE DE VIGUERIE (PHOTOS)



Ces ânes transportent du sable volé sur le littoral atlantique, à Ouled Skhar. Une caravane qui n'est que le minuscule maillon d'une chaîne beaucoup plus vaste. Tout près, une énorme carrière défigure le paysage.



**Du muletier
au notable
affairiste, la
fièvre ravage
les environs
de Larache**



relâche. Les hommes qui s'agitent autour semblent minuscules au milieu de l'épais nuage de poussière qui enrobe le site et prend à la gorge. Il y a encore quelques années, Ouled Skhar, à une dizaine de kilomètres de la coquette ville de Larache, sur la côte marocaine, était pourtant «une jolie plage où les familles venaient pique-niquer le week-end», se souvient Abdallah – qui préfère taire son patronyme – en se hissant dans la cabine de son camion. Les parasols ont laissé la place aux pelleteuses, mais on ne perçoit aucune trace de nostalgie dans la voix du jeune chauffeur. «Aujourd'hui, on n'a plus de plage mais on a mieux : du travail», dit-il.

Le ballet des poids lourds commence juste à la sortie de Larache. Du lundi au mercredi, près de

700 engins effectuent jusqu'à trois allers-retours à la carrière d'Ouled Skhar, ouverte en 2008 et gérée par une coopérative de petits camionneurs. Les véhicules se remplissent de sable puis partent nourrir les bétonnières des chantiers locaux, comme celui du pharaonique projet Lixus, un complexe touristique avec golf, hôtels quatre et cinq étoiles, courts de tennis et commerces, en cours de construction depuis presque dix ans. Une partie importante de la marchandise prend également le chemin de la côte, direction Tanger, à quatre-vingt-six kilomètres au nord, où les hôtels poussent comme des champignons mais où l'exploitation de sable, longtemps sauvage et incontrôlée, est désormais très réglementée. A Larache, la carrière est parfaitement légale sur le papier mais les abus sont nombreux : les exploitants font preuve d'imagination pour contourner les quotas légaux imposés par le ministère de l'Equipment et du Transport, en charge des carrières marocaines. «Nous donnons des bons falsifiés qui correspondent au chargement de camions





de six mètres cubes, alors qu'ils en font douze, confie un chauffeur qui travaille sur le site depuis trois ans. Quant à la balance placée à la sortie de la carrière pour peser la marchandise, elle est systématiquement cassée.» Personne, assure-t-il, ne pose jamais de questions.

Lit des fleuves, dunes côtières, lagunes, déserts... le pillage du sable est une pratique en hausse dans le monde. Rien n'échappe aux pelleteuses, chargées d'alimenter des nations, Chine et Singapour en tête [voir encadré], qui ont importé pour près de trente milliards d'euros de ce matériau en 2010, selon l'UN Comtrade, la base de donnée des Nations unies sur le commerce des produits de base. Deuxième ressource naturelle après l'eau, le sable est présent dans quantité de produits, du verre aux microprocesseurs, et surtout entre pour 80 % dans la composition du béton. Face au boom de la construction, surtout dans les pays émergents, la demande semble insatiable. En particulier au Maroc. Il en faut 200 tonnes pour construire une maison de taille moyenne. Pour mener à bien ses programmes de construction – plus de 30 000 logements sortent de terre chaque année –, le marché local du

Les militants écologistes dénoncent en vain une exploitation aveugle

BTP aura besoin, en 2015, de trente millions de mètres cubes de sable, selon l'association des professionnels du secteur. Or, en 2013, l'offre de sable marocain s'élevait officiellement à environ onze millions de mètres cubes. Résultat, 40 % de la demande ne peuvent pas être satisfaits légalement. Alors d'où vient la matière première malaxée par les bétonnières ?

Dans son petit restaurant de Larache tapissé de portraits du Che, Rachid Boughaba, la cinquantaine, dénonce des détournements couverts par les autorités locales. Sans hésiter, mais sans preuve non plus, il accuse le président de la coopérative des camionneurs exploitant la carrière de dépenser 50 000 euros par mois en bakchichs pour protéger le trafic. Restaurateur atypique, militant écologique et journaliste à ses heures perdues, Rachid Boughaba finance sur ses propres deniers une gazette locale, «El Chivato» («Le Rapporteur»), dans laquelle il étrille l'exploitation aveugle du littoral et l'inexorable érosion qui en découle : «Ils creusent tellement que les falaises s'effondrent, souligne-t-il. Il y a même eu des morts. Mais ils achètent le silence des familles et tout continue comme si de rien n'était.» ■■■

Les bois de Benslimane, à 55 km de Casablanca, font partie du patrimoine forestier marocain. Pourtant, dix-huit carrières y sont exploitées, avec leurs lots de travailleurs informels (ci-dessus). On en tire entre autres du sable de concassage (à gauche). Une alternative à celui extrait des plages.

••• Ce jeudi matin, la carrière semble déserte. Aucun camion sur la route qui mène à la plage. Aucun bruit d'engin qui trouble le silence du petit jour. Officiellement, depuis juin 2013, sous la pression de quelques élus municipaux et de militants écologistes, les camions ne sont plus autorisés sur le site que les trois premiers jours de la semaine et ce pour tenter de limiter les quantités prélevées. Mais sur les rives de la côte balafrée, on observe un curieux manège. Face à une mer d'huile se découpent des silhouettes lourdement chargées : des dizaines de baudets au petit trot, les flancs battus de sacs de sable. Ils slaloment le long de la plage, évitant de justesse des groupes d'hommes qui creusent à coups de pelle, le visage perlé de sueur. Tout en courant derrière son animal qu'il cravache copieusement, un garçon de 16 ans lâche une explication : chaque sac lui rapportera une dizaine d'euros, à répartir entre les trois familles copropriétaires de l'âne. Depuis l'ouverture de la carrière, l'adolescent a déserté l'école : «De toute façon, c'est à deux kilomètres à pied du village, alors autant suer pour ramener de l'argent !» Meticuleusement, chacun de ces forçats de la plage entasse son butin dans l'un des nombreux cratères creusés par les pelleteuses, en attendant le retour des camions le lundi suivant.

Cette utilisation informelle de sable du littoral par les riverains, parfaitement illégale, est tolérée par les exploitants de la carrière. En contrepartie, ils demandent aux habitants du coin d'être discrets sur les volumes prélevés durant les trois premiers jours de la semaine et de tolérer les nuisances engendrées par cette exploitation intensive. Un échange de bons procédés qui n'est pas sans conséquence sur la vie du petit village voisin, aujourd'hui divisé en deux clans : ceux qui travaillent le sable et les autres. Avec l'explosion du marché de l'immobilier marocain à la fin des années 2000, beaucoup de paysans ont abandonné les champs d'arachides qu'ils cultivaient depuis des générations, pour prendre la pelle et creuser. Comme Omar, la quarantaine, qui lui aussi préfère taire son identité. Il raconte l'étrange conflit qui les oppose aux propriétaires terriens. «Ils aimeraient bien nous empêcher d'exploiter le sable car ils n'ont plus personne à faire trimer dans leurs champs. Mais ils ne le peuvent pas. La vérité, c'est que nous ne sommes plus dépendants d'eux et qu'ils ne le supportent pas.»

•••



Tourisme et constructions font bon ménage, comme sur cette plage bondée près de Tétouan, dans le nord-ouest du Maroc. Mais pour alimenter les chantiers, il faut toujours plus de sable. 40% de la demande actuelle serait acquise au marché noir.



L'exploitation (en bas la carrière de Larache) et la commercialisation du sable sont contrôlées par une poignée de businessmen bien en cour. Comme Hamdi Ould Rachid (ci-dessous). Président du conseil municipal de Laâyoune (Sahara occidental), il serait l'un des plus gros opérateurs de la région.

●●● Source d'émancipation pour quelques paysans, le sable constitue, pour l'immense majorité des habitants, une manne dont ils ne voient jamais la couleur. Outre la destruction de son littoral et du cordon dunaire, qui entraîne une perturbation de l'écosystème et des dommages écologiques irréversibles, la région de Larache fait face à un autre problème. Pour assouvir une demande toujours plus importante, les responsables de l'entreprise Drapor, qui exploite le port de Larache, ont trouvé une astuce. Machij El Karkri, vice-président de la commune, résume l'opération : «Sous prétexte de draguer l'accès au port – tâche pour laquelle elle est payée par l'Etat –, Drapor creuse beaucoup plus que nécessaire et vend ensuite le sable supplémentaire sans payer de redevance à la municipalité !» Agacés, les élus se sont mobilisés. En 2011, la ville a intenté un procès à Drapor, qui a été condamnée en jan-

vier 2013 à verser dix millions de dirhams (900 000 euros) d'arriérés. Une fraude massive aussi pratiquée à l'échelle nationale, puisque le fisc marocain estime à quatre milliards de dirhams (356 millions d'euros) le manque à gagner à cause des millions de tonnes de sable clandestinement prélevées. Dans la jungle des quelque 1 885 carrières légales que compte le Maroc, un grand nombre de sociétés exploitantes ne déclarent en effet aucun profit, et ne paient pas d'impôt sur les bénéfices.

Pourquoi le pouvoir marocain ne met-il pas fin à cette anarchie et ces dysfonctionnements ? Parce que c'est un dossier éminemment politique. Selon l'analyse de la liste d'exploitants de carrières publiée par le ministère de l'Equipement et des Transports effectuée par le site Lakome.info (surnommé le «Wikileaks marocain»), le sable est une ressource contrôlée par une poignée d'hommes d'affaires et de notables proches du Makhzen, l'administration du roi Mohammed VI. A Rabat, la capitale du royaume, le sable est tabou. Maintes fois sollicité, le ministère, qui octroie les autorisations d'exploitation, n'a pas donné suite à nos demandes d'interviews. Chez David Toledano, président de la Fédération marocaine des industries des matériaux de construction, l'accueil est frisquet : «Mais qu'est-ce que vous avez avec le sable ? C'est un non-sujet. Il s'agit d'un marché comme un autre, difficile, et qui en plus ne rapporte pas grand-chose !» L'allégation fait sourire l'économiste Fouad Abdel Moumi, consultant pour la Banque mondiale : «Un marché non rentable est déserté, c'est une règle de base dans le business. Or les carrières marocaines n'ont cessé de se multiplier au cours de ces dernières années.»

En 2012, le ministère a présenté un timide projet de réforme pour tenter d'assainir le secteur. A commencer par la publication de la liste des détenteurs d'agréments de carrières, qui a surtout permis de révéler que la plupart sont des notables, appartenant au premier cercle de Mohammed VI ou des alliés politiques importants du régime. Mounir Majidi, secrétaire particulier du roi, gérerait par exemple, via des prête-noms, une carrière de concassage. Ce site d'exploitation, dans la province de Benslimane, à soixante kilomètres de Casablanca, est l'un des plus controversés du pays. Et pour cause : il est planté dans un domaine protégé, au milieu d'une forêt de thuyas et de chênes-lièges. En dix ans d'exploitation, celle-ci aurait été ravagée sur 4 000 hectares, soit le tiers de sa superficie. A l'entrée de la carrière, où une file de camions pénètre au compte-gouttes pour charger les gravats, aucune pancarte ne précise le nom de la société exploi-

**Certaines
dunes
sahariennes
ont même
totalement
disparu**



LES BÉTONNIÈRES DE LA PLANÈTE TOURNENT À PLEIN RÉGIME

ANTILLES Les touristes ont plus de chambres et moins de plages

L'essor de l'industrie du tourisme, et donc des chantiers aux Antilles, est allé de pair avec une intensification des vols de sable. Conséquence : l'érosion naturelle est amplifiée, comme sur l'île de Vieques ou la côte nord de la Grenade. Fin 2013, la police jamaïquaine a mis un terme à un trafic destiné à la construction d'un ensemble résidentiel : 10 000 m³ razzisés dans une carrière illégale grande comme quinze terrains de foot.

DUBAI

Un comble : les émirats importent du sable !

Celui de ses déserts ne convenant pas à la construction, l'émirat a dû en aspirer 500 millions de mètres cubes sous l'eau pour bâtir l'île de Palm Jebel Ali et bétonner son front de mer. L'équivalent du chargement d'une file de camions-bennes qui ferait vingt-deux fois le tour de la terre. Pour la plus haute tour du monde, Burj Khalifa, il a passé des contrats avec 3 500 sociétés australiennes.

AFRIQUE DE L'OUEST Le fleuve Niger est dragué par trois pays en même temps

Croissance record et fièvre du BTP... plages, lagunes, mais aussi berges et lits des rivières et du fleuve sont travaillés par des dizaines de milliers de creuseurs et plongeurs non déclarés. Au long du Niger, cette surexploitation sauvage réduit les terres cultivables, déstabilise les ponts, barrages et digues ou quais mais diminue aussi la productivité de la pêche en perturbant les poissons.

INDE Les mafias contrôlent des milliers de sites illégaux

Depuis 2012, seul le ministère de l'Environnement et des Forêts peut octroyer des permis d'exploitation. Mais certaines provinces continuent à être pillées par des mafias. Celles-ci exploiteraient des milliers de sites illégaux, selon la fondation indienne Awaaz, à l'origine de la dénonciation de cette razzia. Plages des environs de Goa, désert du Tar ou rivière Yamuna, la fièvre du sable fait rage.

SINGAPOUR La cité-Etat a du mal à se fournir chez ses voisins

Pour asseoir son expansion sur la mer – 20 % de territoire en plus depuis 1960 –, elle s'est tournée vers le sable des pays proches. Sans s'inquiéter pour autant des ravages causés au Viêt Nam, en Indonésie et en Malaisie... qui ont fini par interdire toute exportation de sable. La démocratie autoritaire, qui se veut la championne régionale de la cause verte, s'est alors rabattue sur les granulats cambodgiens...

tante. L'endroit, une immense clairière entièrement pelée, est recouvert d'un épais nuage de poussière. «Ne respirez pas trop, l'air est pourri ici !» prévient un paysan, qui se plaint de bronchites chroniques. En dépit des mises en garde répétées de plusieurs associations qui dénoncent la destruction de la nappe phréatique et des cultures agricoles alentours, le lieu voit chaque année de nouveaux exploitants se joindre au concert des pelleteuses. «Humainement et écologiquement parlant, cette carrière est une aberration et devrait être fermée sur-le-champ ! dénonce un fonctionnaire local sous couvert d'anonymat. Mais, visiblement, la politique est au-dessus de toutes ces considérations.» Un mode de gouvernance qui ne date pas d'hier, explique l'économiste Fouad Abdel Moumi : «Dans les quarante dernières années, on a créé une bourgeoisie dépendante de la monarchie, et mobilisé des fortunes colossales pour acheter les consciences. Les agréments octroyés pour l'exploitation du sable répondent à cette logique clientéliste. C'est encore plus vrai dans le cas du Sahara occidental.»

Depuis son abandon par l'Espagne au Maroc en 1976, cette zone est sous haute tension. La souverai-

neté marocaine sur ces 266 000 kilomètres carrés de sable – que Rabat appelle les «provinces du Sud» – n'est pas reconnue par la communauté internationale. L'historique front Polisario, désigné par l'assemblée générale des Nations unies comme le représentant du peuple sahraoui, revendique le territoire. Et c'est ici que sont domiciliées les sociétés les moins transparentes de la liste officielle des exploitants de carrières – beaucoup n'étant même pas inscrites au registre du commerce. Se rendre dans la région est un défi. Dès l'aéroport de Laâyoune, la ville la plus importante de la région, à 1 290 kilomètres au sud de la capitale marocaine, la police secrète talonne les visiteurs étrangers pour ne plus les lâcher jusqu'au départ. De part et d'autre de la large autoroute qui coupe le désert en deux pour relier les principales villes du Sud, des pelleteuses ratissent le sable sans discontinuer. En direction du nord, sur la route de Tarfaya, le paysage est désespérément plat : les dunes sahariennes ont été rayées de la carte.

Les grands perdants de cette politique d'exploitation tous azimuts sont les nomades. Les uns sont passés avec leurs vastes familles des grands espaces du désert à la sédentarisation forcée dans les ●●●

••• HLM exiguës des quartiers de Laâyoune construites par le Maroc pour les anciens sympathisants du front Polisario. Les autres ont été contraints de nomadiser loin des carrières. «Nous avons été délogés plusieurs fois par le gouvernement. Que voulez-vous, le désert ne nous appartient plus», lâche la nomade Barka sous une tente mille fois rapiécée. A ses côtés, Omar, son mari, soupire : «Nous ne recevons ni travail ni dédommagement pour l'exploitation de notre désert. Nous n'avons aucun pouvoir face à la colonisation marocaine.» Colonisation, le mot est lâché. Et fait sortir de ses gonds le pourtant très policé Wali de Laâyoune, le représentant de Mohammed VI dans la zone : «Ce sont des mensonges servis par les ennemis de l'unité nationale ! Nous aidons les pauvres, nous construisons des écoles, nous offrons des logements, qu'est-ce que vous voulez de plus ?»

Le Sahara occidental est une grosse épine dans le pied des autorités marocaines, qui repoussent depuis plus de vingt ans la tenue d'un référendum sur son autodétermination.

Journalistes expulsés, parlementaires européens empêchés de mener leur mission d'observation, opposants muselés ou achetés, manifestations de nomades réprimées... dans ce contexte tendu, le royaume se cherche des alliés et bichonne ses appuis locaux. A coups, notamment, d'agrément pour exploiter le sable du Sahara. Une autre enquête à charge publiée par Lakome.info affirme qu'un homme politique en vue est un des plus gros exploitants de la région. Le Sahraoui Hamdi Ould Rachid, ancien pilier du front Polisario, est aujourd'hui député de l'Istiqlal, le parti historique de l'indépendance marocaine, et président du conseil municipal de Laâyoune. C'est aussi un businessman dont l'origine de la fortune fait jaser. Dégustant un thé à la menthe dans les bureaux de son parti à Rabat, Hamdi Ould Rachid sourit, l'air bonhomme : «Je suis endetté jusqu'au cou, j'ai même dû hypothéquer ma maison pour mes derniers investissements ! Alors, dites-moi, comment je pourrais être dans une telle situation si j'étais acheté par le roi ?»

**Au sud,
creuser est
est devenu
un moyen
de s'enrichir
très vite**





Pourtant, même les soutiens du royaume reconnaissent que le contexte particulier au Sahara occidental a encouragé une stratégie clientéliste : «Beaucoup de notables profitent de la tension pour monnayer leur appui et obtenir un agrément d'exploitation de carrière de sable, le ticket pour la richesse», explique Abba Battah, sahraoui et président de la très officielle fondation Laâyoune pour l'éducation, financée par le roi. De rares privilégiés, dont Hamdi Ould Rachid, ont même obtenu le quasi-monopole d'exportation à l'étranger, notamment vers les Canaries où le Maroc convoie chaque année un million de tonnes de sable. «N'importe qui peut obtenir cette autorisation, il faut bien qu'on s'en débarrasse de ces montagnes de sable, jure, la main sur le cœur, Hamdi Ould Rachid. De toute façon, je n'exporte plus depuis cinq ans et ma carrière est à l'abandon à cause de la crise» Ses derniers mots avant de s'engouffrer dans sa Mercedes.

Certes, le sable n'est pas la plus lucrative des ressources tirées du Sahara occidental par le gouvernement marocain : tout juste trois petits millions d'euros de revenus en 2013 contre, par exemple, 285 millions d'euros liés à l'exploitation des phosphates. Mais pour Eric Hagen, président de l'Observatoire des ressources naturelles au Sahara occidental (Western Sahara Resource Watch), ce n'est pas une question d'argent mais de principe : «La loi

internationale est claire, l'exploitation des ressources qui ne bénéficie qu'à la puissance occupante ne peut avoir lieu sans l'accord des populations du Sahara occidental.» De nombreux Sahraouis considèrent en effet le ratissage de leur désert comme la énième illustration de la spoliation de leurs richesses par un Etat vorace qui se considère au-dessus de la loi. «Pour nous, il reste les chameaux et "khalas", "c'est tout"», résume le journaliste Badi Abderabbou, au chômage depuis qu'il a exposé ses vues indépendantistes sur Laâyoune TV, l'antenne régionale de la télé marocaine, très anti-front Polisario.

Le Maroc est à la traîne des indices mondiaux de développement – avec notamment un taux d'analphabétisme de 28 % et un PIB par habitant très inférieur à celui de ses voisins algérien et tunisien. Sans surprise, le pillage du sol est encore ignoré par une majorité des trente-cinq millions d'habitants : leurs priorités sont ailleurs. Mais le pays s'ouvre à la contestation et les critiques se font peu à peu entendre. Notamment pour dénoncer la multiplication par 300 du budget 2014 alloué à l'entretien du palais royal et au salaire du «roi des pauvres» – comme son entourage le surnommait à ses débuts. Qui sait ? Le sable finira, peut-être, par se répandre, lui aussi, sur la place publique. ■

Principales victimes de l'accaparement des ressources du Sahara occidental : les Sahraouis qui y nomadisaient jadis avec leurs troupeaux de dromadaires (ci-dessus). Les voici contraints à la sédentarisation. A Laâyoune, le quartier Al Wifad (ci-contre) a été ainsi bâti pour accueillir les anciens du front Polisario, le mouvement indépendantiste.

Manon Querouil

CHRONIQUE D'UNE COLONISATION CONTROVERSE

Mai 1992

L'UE donne au loup le statut «d'espèce d'intérêt communautaire prioritaire». Il doit donc être protégé.

Novembre 1992

Alors que l'espèce a disparu de métropole depuis un demi-siècle, un couple venu d'Italie s'installe dans le Mercantour.

1997 -1999

L'animal arrive dans le Massif central et dans les Pyrénées-Orientales.

Mai 2013

Début du «plan loup 2013-2017» : pour réguler une population de 250 têtes, l'Office national de la chasse et de la faune sauvage est habilité à tuer 24 loups par an.



D'ENTENDRE UN CONGÉNERE HURLER JUSQU'A 10 KM DE DISTANCE

DE VOIR A 250° (CONTRE 180° POUR L'HOMME)

DE SENTIR UNE PROIE A 1,5 KM DE DISTANCE

DE TRACTER UN ANIMAL PESANT DE 2 À 3 FOIS SON POIDS

Jusqu'où ira le loup ?

Voilà vingt ans qu'il a signé son grand retour en France. D'abord timide, le prédateur a vite pris ses aises, pour le bonheur des écologistes... et le malheur des éleveurs. Le point sur une bataille féroce.

PAR CÉCILE CAZENAVE (TEXTES) ET PHILIPPE PUISEUX (INFOGRAPHIE)

QUAND ON PARLE DE LUI, ON EN VOIT LA QUEUE

Les loups de France viennent tous de la même lignée : depuis qu'un couple italien a passé la frontière, en 1992, «*Canis lupus italicus*» a proliféré. On compte aujourd'hui environ 250 individus. Un nombre faible par rapport à l'Italie (600) ou l'Espagne (2 000), mais qui fait des dégâts dans les bergeries. Entre 2011 et 2012, le total des attaques indemnisées a augmenté de 30 %, pour atteindre 1 874. Coût : 2,5 millions d'euros.

Nombre de communes ayant eu la visite du loup.
Nombre d'attaques de troupeaux indemnisées par l'Etat.



13 septembre 2013

Un arrêté préfectoral autorise les chasseurs des Alpes-Maritimes à tirer sur le loup lors de battues. D'autres départements vont suivre.

21 et 22 sept. 2013

Deux loups sont abattus par des chasseurs dans les Alpes-Maritimes.

1^{er} octobre 2013

Selon un sondage Ifop, 80% des Français sont opposés à l'éradication du carnassier.

4 octobre 2013

Le tribunal administratif de Nice casse l'autorisation préfectorale qui accordait aux chasseurs le droit de faire feu sur des loups.

7 octobre 2013

S'estimant trop peu protégé, un collectif d'éleveurs de Lozère attaque le «plan loup» devant le Conseil d'Etat.

IL A FRANCHI LES ALPES ET RIEN NE L'ARRÊTE

Ni les barrières naturelles – fleuve ou relief – ni les obstacles artificiels – ville, pont ou route – n'empêchent l'animal d'avancer. L'espèce est présente dans 25 départements. Derniers colonisés : Ardèche, Gers, Lot, Gard et Haute-Marne.



LE SUD-EST : SON GARDE-MANGER PRÉFÉRÉ

Les attaques sont plus nombreuses l'été, quand les troupeaux paissent librement dans les alpages. Les raids de loups tuent des brebis et stressent les autres, qui peuvent se perdre, maigrir, ne plus fabriquer de lait, etc.

Nombre d'animaux domestiques victimes du loup en 2012.

Alpes-Maritimes	2 417	Drôme	218
Alpes-de-Haute-Provence	1 000	Isère	203
Var	713	Haute-Savoie	179
Hautes-Alpes	512	Vosges	160
Savoie	453	Lozère	114

UN CARNASSIER DIFFICILE À RASSASIER

Ce grand prédateur a besoin de manger 2 à 3 kg de viande par jour. Mais, au contraire de ce qu'on imagine, les animaux d'élevage constituent une infime partie de ses proies : il préfère chevreuils, sangliers ou rongeurs.

Régime alimentaire moyen des meutes vivant en France.



ATTENTION AUX FAUX JUMEAUX !

Certains chiens errants (*«Canis familiaris»*) ressemblent à *«Canis lupus»* et croquent aussi des brebis. Avant de crier au loup, observez...

LA GUEULE
Le masque labial blanc est plus étendu chez le chien, où il peut descendre jusqu'à la gorge.

LES OREILLES Celles du chien sont plus longues et pointues que celles du loup, qui les a courtes et arrondies.

LA QUEUE Longue et épaisse pour le chien, courte pour le loup.

LE PELAGE Chez le chien, le contraste blanc-gris-roux est plus marqué.

LES PATTES Contrairement au loup, le chien n'a pas de liseré noir sur les membres de devant.

COMMENT STOPPER LE «GRAND MÉCHANT»



REGROUER LES TROUPEAUX POUR LA NUIT

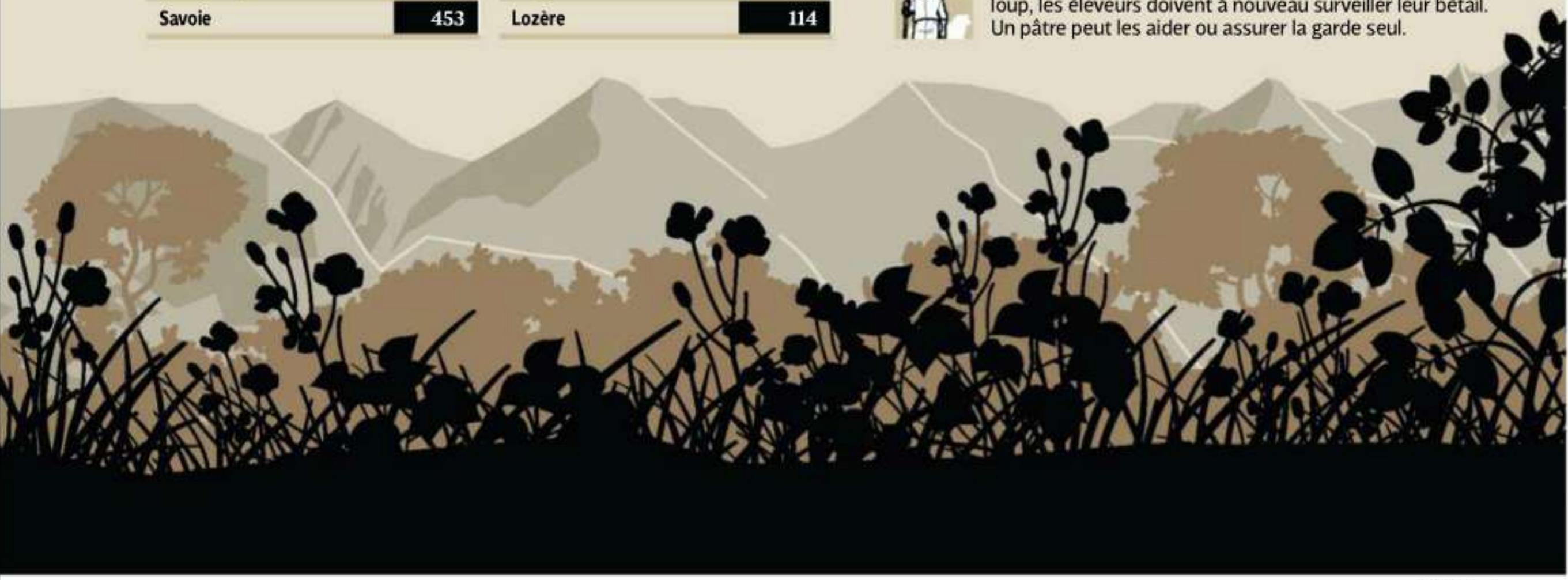
Lors des estives, les éleveurs peuvent s'équiper de parcs mobiles, électrifiés par un ou plusieurs générateurs solaires.



ADOPTER UN CHIEN C'est un moyen de dissuasion efficace. Dans les Alpes, on choisit de préférence pour ce rôle le montagne des Pyrénées, alias le «patou».



EMBAUCHER UN BERGER Avec le retour du loup, les éleveurs doivent à nouveau surveiller leur bétail. Un pâtre peut les aider ou assurer la garde seul.



TOUR D'EUROPE AU GARDE-À-VOUS

A chaque pays du Vieux Continent son école militaire d'élite. Ces académies, où règnent tradition et discipline, s'ouvrent rarement au public. Notre photographe a réussi à en pousser les portes.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE) ET PAOLO VERZONE (PHOTOS)



Les cadets de l'Académie militaire de Sandhurst, l'équivalent britannique de Saint-Cyr Coëtquidan, sont pour 80% des diplômés de l'enseignement supérieur. Ici devant le bâtiment principal.





Boiseries, tableaux anciens, canapés de cuir : le mess des officiers de l'académie de Karlberg où sont réunis ces cadets se situe dans l'ancienne résidence d'été du roi Gustave III (XVIII^e siècle).

Sous les lambris et les lustres gustaviens, une décontraction



toute suédoise

SUÈDE

NOM : Ecole de défense nationale, académie militaire de Karlberg.

DATE DE CRÉATION : 1792.

EFFECTIF : 450.

DEVISE : «Persévérance et confiance en la victoire»

Dressée sur une île à deux pas du centre de Stockholm, l'Académie militaire suédoise présente un mélange typiquement scandinave de grandeur et de décontraction. Le bâtiment principal, ancien palais d'été du roi Gustave III, baptisé «le château» par les cadets qui y logent, conserve le faste de la monarchie. Le parc de 140 ha qui l'entoure est un havre de verdure ouvert aux habitants, qui viennent s'y promener en famille ou y faire leur jogging. L'école elle-même forme, en trois ans, les officiers des forces terrestres, navales et, depuis 2003, aériennes, d'une armée professionnalisée en 2010 et réputée pour son haut niveau de compétence. Les visiteurs soulignent la courtoisie spontanée des étudiants comme des enseignants. L'ambiance de travail détendue laisse une grande indépendance aux cadets. Ces derniers ne sont pas soumis au rituel militaire des rassemblements à heure fixe et peuvent choisir de sortir de l'établissement en tenue civile ou en uniforme. «Ça nous change de Saint-Cyr !» confie un stagiaire français accueilli récemment à l'académie de Karlberg.

AUTRICHE

NOM : Académie militaire thérésienne
(acronyme usuel : TherMilAk)

DATE DE CRÉATION : 1751.

EFFECTIF : 110.

DEVISE : «*Armis et litteris*»
«Des armes et des lettres»)

Située dans le château de Wiener Neustadt, à 50 km au sud de Vienne, la plus vieille académie militaire du monde fut fondée par Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780), seule souveraine régnante des Habsbourg. Son ambition : donner à son pays «les officiers les plus travailleurs et les hommes les plus honnêtes» dans une école qui accueillerait un nombre équivalent de nobles et de roturiers. De fait, leur patriotisme resta sans tâche aux heures sombres que traversa l'Autriche en 1938. Sous les ordres du lieutenant-général Twarek, l'académie fut la seule à opposer une résistance armée de quelques jours à l'Anschluss, l'annexion du pays par les nazis. Cela reste une grande fierté de l'institution. L'équitation, fondamentale pour la formation des futurs officiers, est une tradition qui distingue la TherMilAk. «Ils apprennent ainsi à dominer une force plus puissante qu'eux et à communiquer avec un partenaire qui ne parle pas leur langue, c'est excellent!» a expliqué un officier à notre photographe. Depuis 1959, l'institution a formé 3 600 cadres de l'armée autrichienne. Les quatre premières femmes sorties de ses rangs appartenaient à la promotion 2003.



Leurs aïeuls furent



Le lieutenant Julia Nievol, ici dans le parc de l'Académie, fait partie des 3 % de femmes de l'école. Un taux assez faible comparé à celui des autres institutions européennes.

les seuls militaires autrichiens à résister à l'annexion nazie

On forme des têtes pensantes, pas des têtes qui exécutent

Lever des couleurs
à l'Académie navale
de Livourne. Jusqu'en
2008, ce gréement
factice servait aux
entraînements. Son
usage a été interdit
pour raisons de sécurité.



ITALIE

NOM : Académie navale de Livourne.

DATE DE CRÉATION : 1881.

EFFECTIF : 850.

DEVISE : «Patrie et Honneur»

Quiconque l'a fréquentée en connaît vite : cette école surprend par la discipline extrêmement stricte qui y règne. A l'opposé de l'image fantasque qui colle à la peau des Latins, les futurs officiers de la marine italienne y sont tenus à des pratiques très codifiées. Pour leurs déplacements, les élèves de première année ont l'obligation de courir coudes au corps et poings serrés sur la poitrine. Rassemblements au cordeau, uniformes impeccables et hymne national au lever des couleurs sont de rigueur. La qualité de l'enseignement explique l'afflux des candidats. «Nous ne retenons que les meilleurs», a précisé un formateur à Paolo Verzone. Car, plus tard, on va leur confier des navires hors de prix qui devront être utilisés par des têtes qui pensent et pas par des têtes qui exécutent.» Résultat, après un cursus de cinq ou six ans, les élèves, rompus aux sciences nautiques, à la météorologie, au management d'équipe en milieu confiné ou à l'ingénierie navale, ont en poche un diplôme très coté sur le marché du travail.

POLOGNE ▶

NOM : Académie navale de Wojennej.

DATE DE CRÉATION : 1918.

EFFECTIFS : 155 militaires, 4 000 civils.

DEVISE : «L'amour de la patrie pour loi suprême»

L'histoire de cette académie, ouverte aux militaires et aux civils, remonte à la Pologne du début du XX^e siècle, lorsque le pays obtint l'accès à la mer Baltique (1919). Il fallut former d'urgence le personnel qualifié capable de servir à bord de navires. Mission accomplie puisque, au fil des années, l'école n'a cessé d'étendre ses formations et d'élargir son niveau d'excellence. Installée dans le port de Gdynia, elle est devenue une grande université de la mer. L'Académie, où sont inscrits une grande majorité d'étudiants civils, prépare à des spécialités différentes, comme le génie mécanique et électrique, le droit maritime ou la biologie des océans. Des stagiaires étrangers qui y ont séjourné insistent sur la discipline qui caractérise sa filière militaire, où s'appliquent des horaires déroutants. La journée débute vers cinq heures du matin et le dîner est servi à 16 h 30 !



Cette cadette de l'académie de Wojennej se tient dans la salle de démonstration des munitions. Y sont exposés des obus de tous calibres mais aussi des mines flottantes et sous-marines, des torpilles, des missiles...

Les cadets grecs perpétuent avec fierté une antique

Ces élèves de l'Ecole de la marine grecque, qui compte 12 % de femmes, posent devant la chapelle orthodoxe construite dans l'enceinte de l'académie.



tradition maritime



GRÈCE

NOM : Ecole des cadets de la Marine.

DATE DE CRÉATION : 1845.

EFFECTIF : 214.

DEVISE : «Depuis toujours, nous formons les conquérants des mers»

Un site exceptionnel. Voilà ce que disent ceux qui ont visité l'académie navale grecque, installée depuis 1905 sur les hauteurs de la péninsule de Piraiki. A quelques encablures du port du Pirée, ses futurs officiers bénéficient d'un cadre de travail privilégié. L'enceinte de l'académie se signale par de majestueux bâtiments en pierre, des jardins et une chapelle dont le blanc des façades tranche sur l'azur de la mer Egée. Les critères d'admission sont très sélectifs : en plus des examens portant sur leurs connaissances, les futurs cadets doivent réussir des tests d'aptitude physique et psychologique particulièrement sévères. Les études durent quatre ans et consistent à la fois en un apprentissage théorique, un entraînement sportif et une initiation à la navigation sur différents bâtiments. L'école, qui compte parmi les plus anciennes de Grèce, perpétue une tradition maritime qui remonte à l'Antiquité. La cérémonie de remise du diplôme rappelle cet héritage. Porté par un officier de la promotion précédente, le drapeau de l'académie passe aux mains des cadets fraîchement diplômés, en signe de continuité.



L'adjudant Yves Augustus pose en gants blancs et shako à plumes dans la chapelle de l'école. Il appartient à la filière polytechnique de l'académie qui en compte trois autres : maritime, aéronautique et médicale.

Du sport et un sérieux de moine : c'est la recette belge pour



fabriquer un officier

BELGIQUE

NOM : Ecole royale militaire.

DATE DE CRÉATION : 1834.

EFFECTIF : 641.

DEVISE : «Servir la patrie et le roi avec honneur et justice»

Calquée sur l'Ecole polytechnique française (l'«X»), cette académie, dont le petit campus de cinq hectares se trouve au cœur de Bruxelles, est passée de 24 étudiants en 1835 à 641 aujourd'hui. L'établissement forme les futurs officiers de marine, de l'armée de l'air et de terre, ce qui explique qu'on y enseigne, en cinq ans, la balistique, les sciences nautiques, l'ingénierie industrielle ou la navigation aérienne. Bref, ici on travaille «comme des moines», affirme un stagiaire venu de Saint-Cyr. Pour favoriser l'émulation, la photo de «l'élève du mois» est affichée dans le grand hall du bâtiment principal, aux côtés de ses deux prédecesseurs. Au registre de la tradition des bizutages de l'école figure «l'infection», qui correspond à une cérémonie de baptême des bleus par les élèves de deuxième année. Comme sur le campus de l'X, l'endroit se signale par la qualité de ses équipements sportifs : piscine, gymnase, salles de musculation, courts de squash et même un dojo. Et, tout comme l'X, l'académie a aussi son propre vocabulaire. Tel le mot «pampou», qui indique la satisfaction du travail accompli et se mime, poing fermé et pouce levé.

Dominant un fjord, l'Ecole de la marine allemande est installée depuis 1910 dans «le château rouge», ainsi surnommé pour ses façades de brique et son style néogothique.



◀ ALLEMAGNE

NOM : Académie navale de Mürwik.

DATE DE CRÉATION : 1910.

EFFECTIF : 240.

DEVISE : Aucune.

Avec 18 à 20 % de femmes selon les promotions, l'école affiche un taux de féminisation presque deux fois supérieur à celui de l'Ecole navale française. Le bâtiment principal fait face au fjord de Flensbourg, proche de la frontière danoise. Son escalier en pente raide est le cauchemar des cadets lorsqu'ils doivent le gravir au pas de gymnastique. A l'intérieur, la plupart des fenêtres des pièces à vivre (hall, chambres, réfectoires, salons) s'ouvrent face à la mer et donnent l'impression d'être sur un navire. Une disposition qui ne doit rien au hasard. Pour les futurs loups de mer, il s'agit de rester sans cesse en contact avec l'élément dans lequel ils seront appelés à travailler. Le cursus dure sept ans, divisé en deux grandes filières : l'ingénierie navale et le commandement opérationnel. C'est dans cette académie que fut installée, du 1^{er} au 23 mai 1945, la dernière capitale officielle du III^e Reich, après le suicide d'Hitler.

ROYAUME-UNI ▷

NOM : Académie militaire royale de Sandhurst.

DATE DE CRÉATION : 1946.

EFFECTIF : 700.

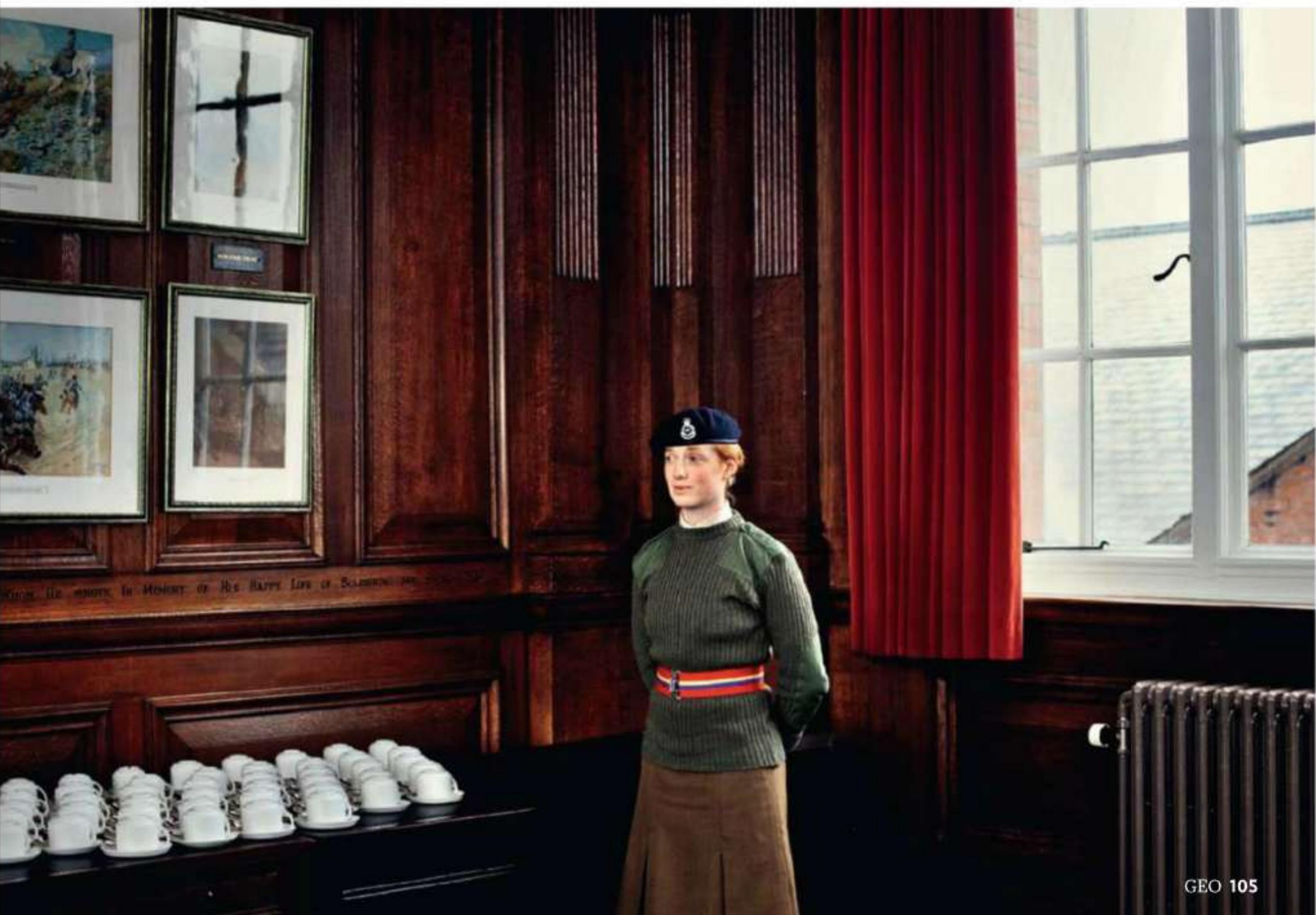
DEVISE : «Servir pour commander»

Pour les spécialistes, c'est l'académie des académies. La quintessence de l'esprit militaire dans un cadre prestigieux, où le sens des traditions et du patriotisme le dispute à l'excellence du recrutement. Une discipline de fer y règne et l'entraînement physique a la réputation d'être plus dur encore que celui du corps des marines américains. Il se déroule sur un immense domaine de 280 hectares, situé dans la campagne du Surrey et propice à des manœuvres d'envergure. On y fait parfois de curieuses rencontres. Ce fut le cas pour notre photographe. Alors qu'il consultait sa carte, à bord de sa voiture arrêtée dans le parc – les déplacements à pied sont interdit aux visiteurs –, il se sentit observé. Au bout de quelques secondes, il distingua, immobiles dans une haie, des soldats en armes, visage maquillé de vert et noir, uniforme camouflé couvert de feuillage, qui le regardaient avec insistance, attendant qu'il redémarre...

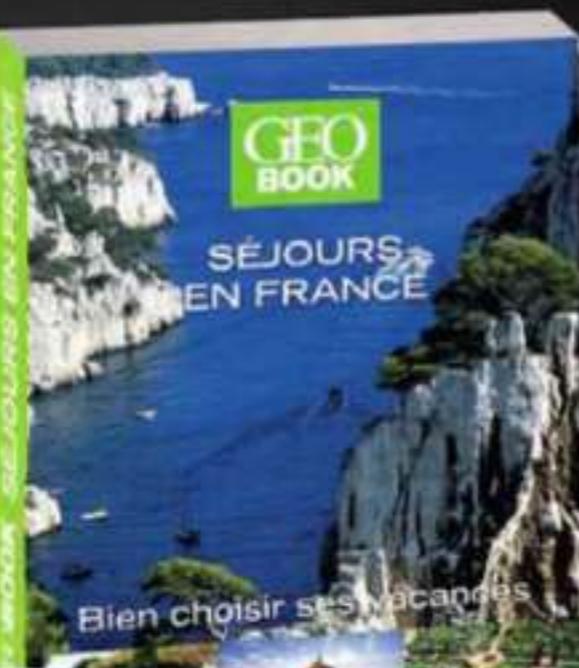
Certaines académies comptent jusqu'à 20 % de femmes



Cet abri de feuillage a été construit par des cadets de Sandhurst à l'entraînement (ci-contre). L'académie, dont on voit ici le mess des officiers, accueille 10 % de femmes (ci-dessous).



Prix spécial
21€*
au lieu de
22€



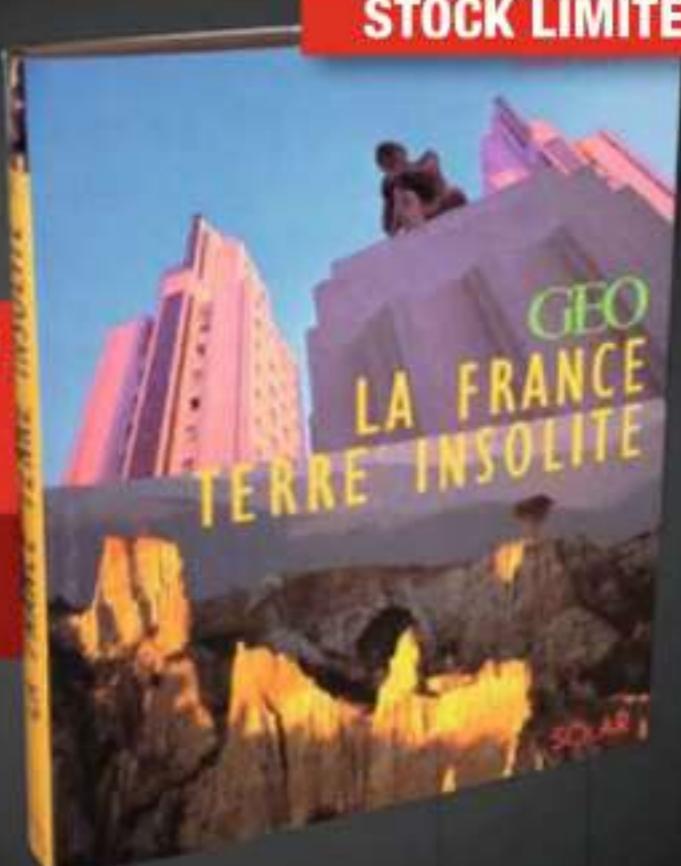
LA FRANCE FORTIFIÉE VUE PAR GEO

Des ruines de Château-Gaillard à celles des châteaux cathares, des remparts de Carcassonne aux orgueilleuses tours du château d'Angers en passant par tous les bastions qui défendaient nos frontières...

Si la guerre pouvait se réclamer d'une vertu, ce serait d'avoir doté la France d'un patrimoine riche et varié.

Auteur Catherine Guigou • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 144 pages
• Réf. : 10206

Prix spécial
22€
au lieu de
27€



STOCK LIMITÉ

LA FRANCE, TERRE INSOLITE A LA RENCONTRE DES CURIOSITÉS DE NOS RÉGIONS

GEO vous invite à découvrir dans ce beau livre aux photographies étonnantes, une France inconnue aux paysages étranges, aux châteaux irréels et aux monuments inattendus... A-t-on déjà vu un immeuble de six étages sans escaliers comme à Saint-Etienne ? Et ce monastère tibétain en Bourgogne ?

Six photographes du magazine GEO ont sillonné cette France pour vous faire partager les curiosités de ses régions qui fascinent !

Auteur Frédéric Zégierman • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 224 pages
• Réf. : 9178

GEOBOOK

5 000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

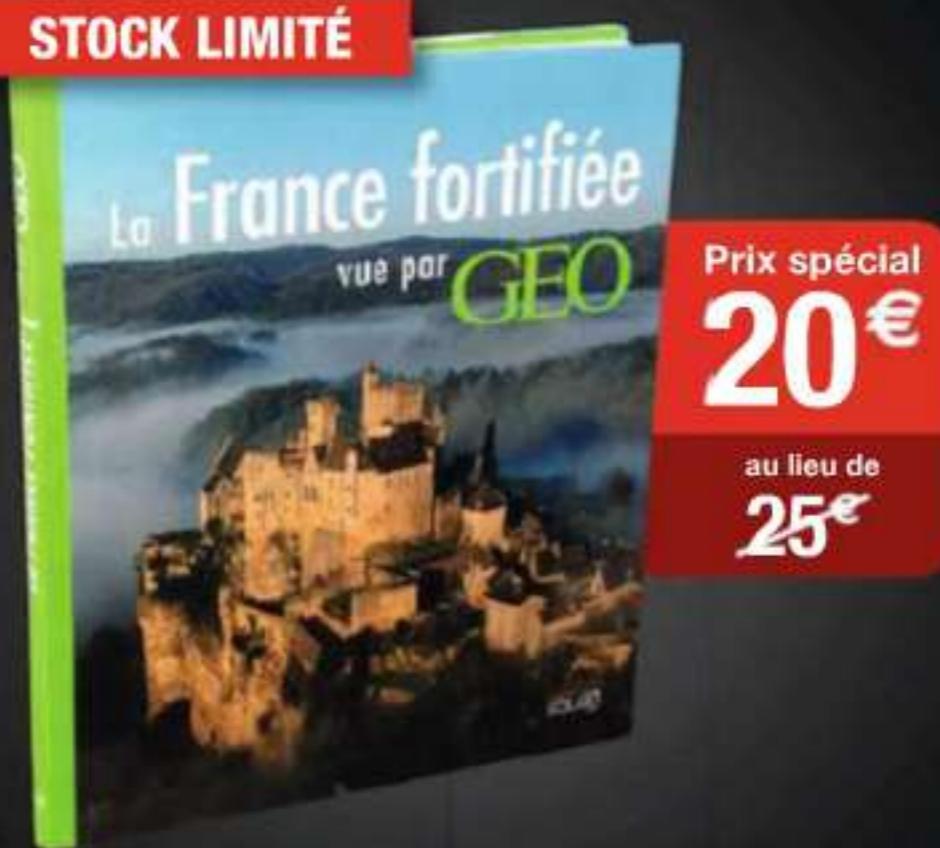
Mer ou montagne, lac ou rivière, nature ou culture, châteaux ou festivals... Notre beau pays recèle des trésors touristiques qui sont autant de raisons de choisir ses vacances à la carte.

Cet ouvrage fait le tour des 100 départements français et vous propose des lieux tantôt incontournables, tantôt insolites, à expérimenter le temps d'un weekend ou d'un séjour prolongé !

- Un guide utile et illustré de très belles photos
- Des tableaux pratiques pour choisir votre séjour en fonction de la saison, de l'ensoleillement, de la distance...

Editions GEO • Livre broché • Format : 18 x 24 cm • 400 pages • Réf. : 12740

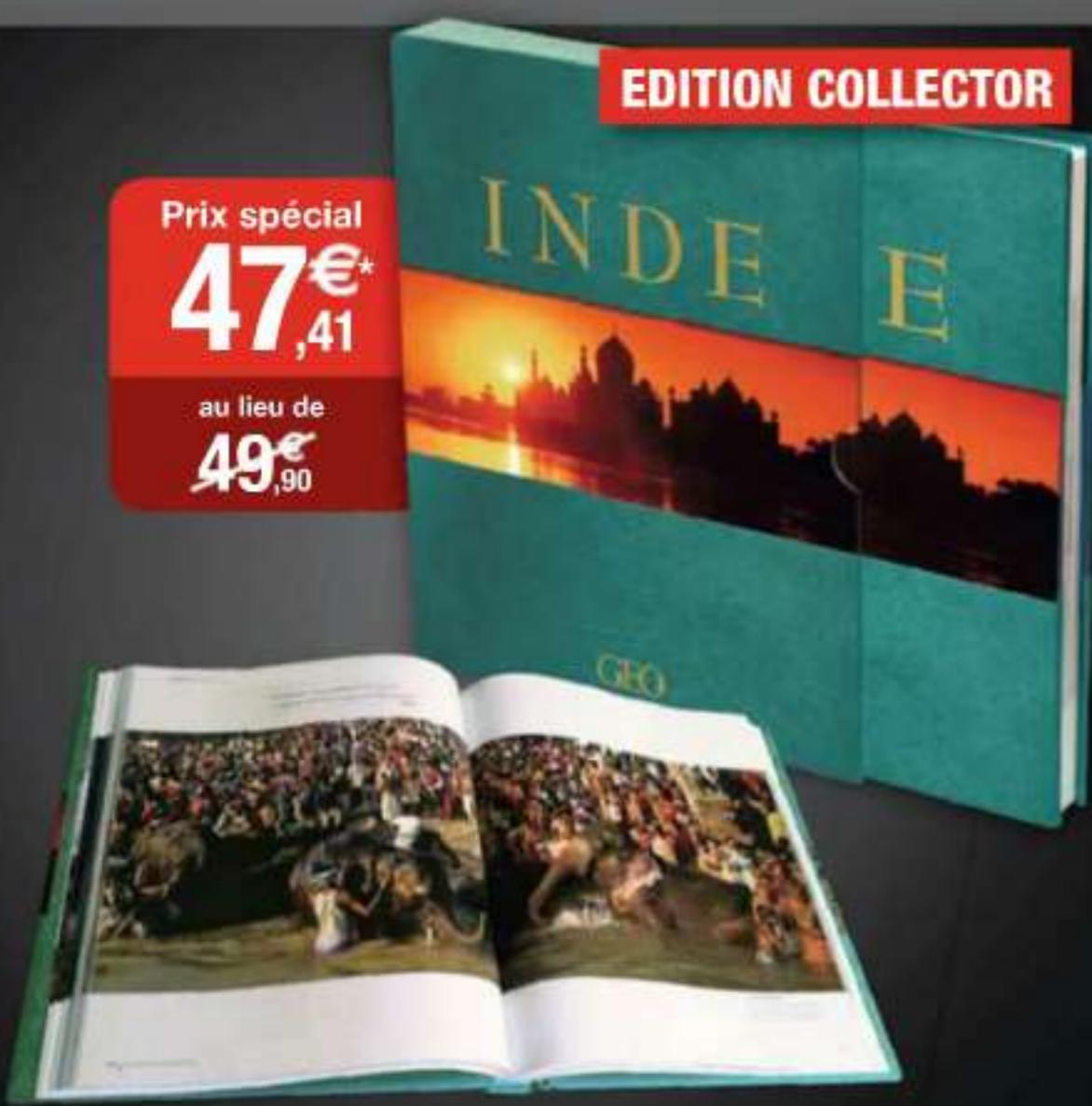
STOCK LIMITÉ



Prix spécial
20€
au lieu de
25€

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !



GRANDS PEINTRES

LES PLUS GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE

Plongez au cœur des œuvres de **Monet, Rubens, Velasquez et Van Gogh**. Sur chaque double-page, admirez les tableaux majeurs de chaque peintre, expliqués ou resitués dans leur époque.

- Des reproductions exceptionnelles
- Des textes clairs et agréables à lire

Edition luxe • Grand format : 27,7 x 33,5 cm • 128 pages

INDE

UN MILLIARD D'HABITANTS, UN MILLION DE TRÉSORS, MILLE FACETTES...

Des sommets de l'Himalaya aux côtes tropicales, des vallées fertiles du Gange aux déserts de l'Ouest, l'Inde s'étire sur plus de 3 millions de kilomètres carrés. Au deuxième rang de la population mondiale, l'Inde, mosaïque d'ethnies, de religions et de castes, offre une large diversité sociale. **Un panorama à découvrir dans ce très bel ouvrage à travers les habitants, les paysages, et l'histoire, entre tradition et modernité.**

Editions GEO • Couverture cartonnée avec jaquette • Format : 25,2 x 30,1 cm
• 370 pages • Réf. : 11467



COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

A découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

GEO420V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je fais un cadeau à : Monsieur Madame Mademoiselle

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2014, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, au maximum 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire	Total en €
Inde - Edition Collector	11467	47,41 €
GEOBOOK séjours en France	12740	21,40 €
La France fortifiée vue par GEO	10206	20 €
La France, Terre Insolite	9178	22 €
Le Pack de 4 livres GRANDS PEINTRES	11816 11916 12350 12352	29,90 €

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total en € :

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____

GRAND REPORTAGE





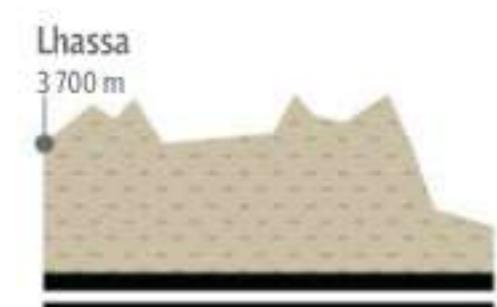
LA ROUTE LA PLUS HAUTE DU MONDE

Chaque jour, des camions chargés de marchandises «made in China» empruntent la «route de l'Amitié» qui relie Lhassa, au Tibet, à Katmandou, au Népal. Un nouvel axe économique majeur qui ouvre à Pékin les marchés de l'Asie du Sud.

PAR ERIK BATAILLE (TEXTE) ET SERGE SIBERT (PHOTOS)

Sur 920 km, la nationale 318, dite «route de l'Amitié», franchit plusieurs cols à plus 4 000, voire 5 000 m. En arrière-plan, le sommet du Shishapangma, qui culmine à 8 103 mètres d'altitude.





A Lhassa, capitale du Tibet, le palais du Potala, ancien lieu de résidence du dalaï-lama, domine la ville nouvelle, qui s'est greffée sur le centre tibétain. Sur la Beijing East Road, l'artère commercante, les 4 x 4 de la classe chinoise aisée se mêlent aux deux-roues.

GRAND REPORTAGE





Nagartse / Lac Yamdrok
4 449 m



Le Yamdrok-tso, le «lac turquoise», qui doit la couleur stupéfiante de ses eaux à son origine glaciaire, surgit au détour de la route entre Lhassa et Nagartse. Au loin se détache le sommet de Norzing Kansar (7 200 m d'altitude).



Gyantse, perchée à 4 040 m d'altitude, conserve encore son identité tibétaine. Ici, on enterre une variété locale de radis pour les protéger des rigueurs de l'hiver.



Les chauffeurs tibétains aiment faire étape dans un «jakhang», la maison de thé traditionnelle, comme ici à Gyantse. Ils y échangent des nouvelles entre eux, les Chinois ne fréquentant pas ces lieux.

Gyantse

4 000 m

Le rouleau compresseur han a épargné peu de villes sur le tracé

Le monastère de Ralung, fondé au XII^e siècle, abrita jusqu'à 1 000 moines. Dynamité lors de la révolution culturelle, il fut reconstruit en 1998 grâce aux dons des Tibétains.



GRAND REPORTAGE





Shegar
4 539 m



Des fermiers tibétains moissonnent les champs d'orge qui bordent la route, entre Shigatse et Shegar. Cette céréale, une des rares à résister à des altitudes extrêmes, est très importante dans la culture locale : on en tire une bouillie traditionnelle et une bière acidulée.



Prioritaire
pour Pékin,
cette voie
doit être
ouverte en
toute saison

Le plus haut sommet du monde (l'Everest, 8 848 m) se détache derrière ce berger qui mène son troupeau près de Tingri, une des étapes sur la route vers le Népal.



Scène insolite en grimpant vers le col de Yakrala, situé à



5 218 m entre Tingri et Nyalam : des ouvriers tibétains balaien l'asphalte pour en chasser le sable, déposé la semaine précédente pour déneiger le passage.

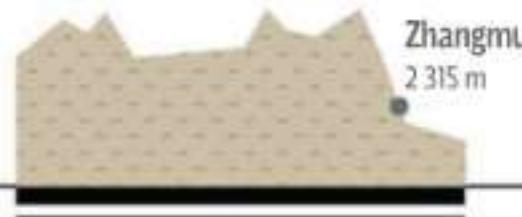
GRAND REPORTAGE



Après Nyalam, la route quitte le plateau tibétain et serpente à flanc de montagne, dominant des gorges vertigineuses et luxuriantes qui annoncent la frontière avec le



Népal, désormais distante de quelques dizaines de kilomètres.



Les poids lourds ont remplacé les yaks sur ce lacet au-dessus du vide

T

ashi n'a eu que quelques minutes pour avaler un bol de «tsampa», la bouillie d'orge traditionnelle, arrosée d'un thé au lait, et consulter la feuille de route de Zao, le contremaître, rédigée en mandarin. Dans quelques instants, il prendra le relais des deux chauffeurs tout juste arrivés de Shanghai, à 4 500 kilomètres à l'est. A Lhassa, la cité mythique longtemps interdite aux étrangers, les marchandises affluent jour et nuit. Les plus fragiles sont convoyées en train depuis Golmud, dans le Qinghai, point de départ de la plus haute voie ferrée du monde : une prouesse technologique de 1 141 kilomètres sur les hauts plateaux, avec onze grands tunnels et plus de 2 500 ponts entre terre et ciel ; un train si haut (les trois quarts de la voie sont à plus de 4 500 mètres) qu'il a fallu pressuriser le convoi comme on le fait pour un avion. Les autres produits sont transportés en camion et déboulent donc à Lhassa, où les entrepôts regorgent de biens de consommation made in China. Jadis, ils poursuivaient leur route vers le Népal et le marché indien via une piste sinuuse et dangereuse. Cette voie – et c'est là l'une des récentes réalisations spectaculaires du gouvernement chinois – est désormais une route asphaltée, en passe de devenir un axe majeur de la géopolitique chinoise. Tout au long de ces 815 kilomètres que va emprunter Tashi, des villes nouvelles ont poussé et des parkings, des hôtels, des hangars ont été bâties. On y trouve tout ce que la Chine produit à bon marché : téléphones, vaisselle, textiles, chaussures, jouets... Un marché qui aurait ***



A Kodari, ville frontière entre le Népal et la Chine, les douaniers népalais contrôlent les camions chargés de marchandises chinoises à destination de Katmandou.



Le pont de l'Amitié enjambe la rivière Bothi pour relier Zhangmu, en Chine, et Kodari, au Népal. Seuls les camions népalais, chargés côté chinois, sont autorisés à franchir la frontière.

••• dépassé 300 millions de dollars en 2013, selon l'université québécoise de Laval.

Dernier check point dans une morne banlieue à l'ouest de Lhassa où des tours de verre fumé et des bâtisses imposantes s'élèvent autour du ministère des Mines, grandiose, et de la gare monumentale ouvrant sur une esplanade vide. Tashi roule maintenant à quatre-vingts kilomètres à l'heure sur l'autoroute neuve à la signalétique parfaite. Alors qu'en 2006 il fallait trois heures et cent kilomètres de mauvaise piste pour rejoindre Gonggar, l'aéroport de Lhassa, quarante minutes suffisent aujourd'hui. Les ingénieurs chinois ont percé deux tunnels à travers la montagne et jeté un immense pont sur le Yarlung Tsanpo (Brahmapoutre), divisant la distance par deux. Ils ont aussi aménagé la vallée pour combattre l'érosion et planté des milliers d'arbres dont les feuilles virent à l'or dès l'automne.

La route suit alors les méandres de la rivière Kyi, s'élève jusqu'à un premier col, le Gampa-la, avant de plonger vers le lac Yamdrok, l'un des sites les plus spectaculaires du pays. On suit longtemps sa rive nord, émerveillé par l'intensité de ses eaux bleu turquoise, avant d'atteindre Nagartse et sa rue bordée d'échoppes coincées entre l'incontournable garnison militaire chinoise et le collège qui accueille 2 000 pensionnaires, dont le fils de Tashi. Si les Tibétains sont encore majoritaires ici, car l'altitude de 4 400 mètres et le climat rigoureux ont découragé l'immigration, ils adoptent déjà le mode de vie à la chinoise. Dorje, 25 ans et sans emploi fixe, a sacrifié sa longue chevelure noire nouée dans un foulard carmin pour une coupe en brosse sous son chapeau Stetson. «C'était trop de travail tous les matins», se justifie-t-il. De ses anciennes habitudes vestimentaires de nomade, il n'a conservé qu'une frêle plume de perdrix à l'oreille gauche.

Après Nagartse, des hameaux jalonnent la plaine écrasée de lumière. Les maisons sont belles et cossues avec leurs murs de pierre blanche et leurs encorbellements de couleur coiffant des fenêtres ouvragées. Elles ont la patine de l'ancien mais sont récentes, rangées en des lotissements coquets. Seuls les drapeaux de prière, flottant en écheveaux jusque sur les pylônes des lignes à haute tension, semblent défier l'ordre apparent. Des paysages «hérités de la tradition chinoise, qui aime la nature sauvage à condition qu'elle soit encadrée et maîtrisée», explique le tibétologue Jérôme Edou.

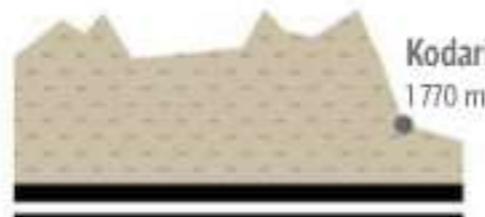
Col après col, la route se joue des montagnes. Elle se hisse au-delà des 5 000 mètres au Karo-la, un col

avant la vallée de Gyantse, longtemps la troisième ville du pays. Celle-ci conserve encore son identité tibétaine, épargnée par la première vague de colons han qui lui a préféré Shigatse, moins haute et plus tempérée, mais accueille déjà plusieurs barres d'immeubles à côté des maisons basses de la vieille ville. En périphérie, la banlieue recouvre peu à peu les champs de colza et d'orge, qui servent à préparer la tsampa et aussi le «chang», une bière légèrement acidulée. La fièvre immobilière menace les terres arables et fragilise la solidarité traditionnelle entre Tibétains. Des fermiers s'échinent à exploiter en commun, pour quelques yuans, les parcelles qui restent. Les deux hectares que Lobsang cultive en famille lui rapporteront à peine 3 000 yuans (350 euros), et son voisin Chime, triant son grain à la battée, se contentera de quelques dizaines d'euros.

Tashi roule le long d'avenues immenses bordées d'immeubles en verre, d'ateliers de mécanique

Le dzong, la forteresse qui domine la ville n'est plus qu'une coquille vide symbolisant l'ancienne féodalité tibétaine honnie par les Chinois. En contrebas, le monastère du Pelkhor Chode attire les pèlerins derrière son imposante muraille ocre. Ils viennent psalmodier dans le grand temple, grimper la colline jusqu'au mur où l'on accroche d'immenses thangkas (peintures religieuses sur toile) chaque quatrième mois lunaire. Ou gravir les neuf étages du Kumbun, le grand stupa érigé au XIV^e siècle. Une ferveur intacte imprègne la ville. C'est ici l'étape préférée de Tashi, celle où il se sent encore un peu chez lui. Ce soir, il retrouve Nobu, un ancien lama reconvertis dans le tourisme, qui profite de ses trajets sur la route pour boucler ses derniers achats avant l'hiver. A chaque étape, il fait la tournée des ateliers de meubles et des boutiques de vêtements, photographiant grâce à son iPhone puis prenant l'avis de sa femme restée au village. Aujourd'hui, il se décide pour un lave-linge dans un magasin d'électroménager aussi bien approvisionné qu'une enseigne européenne. L'appareil est vendu à peine une centaine d'euros (deux jours de son salaire), comme le congélateur, devenu un luxe indispensable. Les deux hommes vont ensuite dîner de raviolis farcis au yak et de thukpa, la soupe traditionnelle de nouilles, dans l'un de ces jakhang fréquentés seulement par les Tibétains. Un lieu convivial où l'on s'assied, courbé, autour de tables basses.

La route croise la future voie ferrée qui prolongera la liaison Golmud-Lhassa, à l'entrée de Shigatse, tache urbaine qui s'étale au cœur d'un damier de champs de blé et d'orge. Après l'arrêt obligatoire au poste de police installé devant le nouveau palais des congrès, Tashi roule le long d'avenues immenses bordées d'immeubles en verre, de magasins de prêt-à-porter, d'ateliers de mécanique... Le climat doux et le soleil constant ont déjà attiré des milliers •••



De plus en plus de Tibétains adoptent le mode de vie à la chinoise

••• d'immigrants han, réguliers et irréguliers. Ils représenteraient désormais plus de 60 % de la population. Shigatse, deuxième ville de la province, ancienne capitale des rois du Tibet, abrite le Tashilunpo, le monastère qui accueille les dépouilles des panchen-lamas (plus haute distinction religieuse avec le dalaï-lama). Les pèlerins y viennent encore mais leur ferveur se dilue peu à peu, sinisation massive oblige. Non loin, les étals factices du marché de Banjakhang n'attirent plus que les touristes, comme la forteresse qui le surplombe, entièrement reconstruite en béton après sa destruction par les gardes rouges. Le clergé local, salarié par l'Etat, affiche ouvertement son opulence. Après les obligations monacales du matin, les moines descendent l'avenue de Gegihaka en petits groupes, s'arrêtent chez Drolma pour un thé ou une assiette de beignets, avant de flâner dans les rayons de Han Huy, le grand magasin chic du centre-ville. Ce temple de la consommation occupe le rez-de-chaussée d'une tour à la façade de style ethnique, qui abrite aussi un hôtel de luxe portant le nom d'un grand lama de la région.

«Depuis que j'ai un smartphone, je reçois des nouvelles de ma fille réfugiée en France»

Shigatse est désormais une grande ville où s'affichent les ambitions de Pékin. La Chine prend une revanche historique sur les «barbares de l'Ouest», qui poussèrent les empereurs à bâti la grande muraille pour se protéger, et entend profiter des immenses richesses de sa province tibétaine. De ses terres désertiques que les récentes techniques d'irrigation autorisent maintenant à cultiver. Du pactole des matières premières qui abondent dans son sous-sol. De cet espace immense (trois fois la France) qui pourrait offrir une meilleure qualité de vie à la nouvelle génération de mégapoles chinoises. Enfin, du contrôle des ressources en eau douce du haut plateau tibétain où naissent trois des plus grands fleuves d'Asie (Brahmapoutre, Indus et Mékong). Jérôme Edou, qui arpente la région depuis trente ans, témoigne : «Après des années de confrontation, Pékin veut valoriser le Tibet et en faire une vitrine pour ses minorités.»

La nouvelle route a transformé des bourgs poussiéreux en villages coquets, offrant un confort matériel inconnu à des populations longtemps misérables. Elle a apporté l'électricité grâce à de nombreuses centrales hydroélectriques ou, comme à Girding, grâce à une ferme de panneaux solaires. Elle a aussi favorisé la consommation de produits jusque-là inaccessibles. S'ils se méfient de certaines denrées alimentaires chinoises, comme les pommes, au goût de

Des circuits en autocar, à moto ou à vélo sont désormais organisés sur cet axe



pesticides, les Tibétains pour la plupart ont adopté les vêtements en Gore-Tex, les autocuiseurs électriques et surtout les téléphones de dernière génération. Jeunes et vieux, lamas et voleurs, tous ont désormais le regard rivé sur l'écran de leur portable. Ils châtent sur WeChat, téléphonent avec China Telecom, consultent la météo...

Pemma tient l'un de ces cafés traditionnels où les Tibétains se réunissent, jouent au pakchen et sirotent du thé au lait. Elle veille sur sa clientèle d'habitues, un smartphone à la main. «Depuis que je l'ai, je reçois, parfois, des nouvelles de ma fille réfugiée en France, à Tours, depuis dix ans. C'est merveilleux !» s'enthousiasme-t-elle. Les portables ont révolutionné les relations entre Tibétains. Ils en usent et en abusent, comme ces nonnes espionnes que l'on voit arpenter les coursives tortueuses de Raling, un monastère isolé dans une steppe rase où paissent des gazelles peu farouches. Elles tiennent d'une main une épaisse liasse de yuans pour les offrandes, de l'autre, un mobile pour partager ce moment précieux avec d'autres.

Tashi poursuit sa course à travers le pays de Lato, un désert d'altitude à la végétation rase, strié de névés et de rivières aux flots lourds. Dans les prés roussis par l'automne, des yaks broutent tandis que

D U T I B E T



les femmes ratissent les bouses avant l'hiver. Depuis que la Chine a imposé à chaque famille un maigre quota (dix-neuf bêtes), le yak est devenu un produit rare. Plus loin, dans une longue et raide montée, Tashi doit pousser le régime de son camion. A droite, une épave gît dans le fossé, sa cargaison de bière Lhassa pulvérisée. A gauche, une courbe serrée ouvre soudain sur la face nord abrupte de l'Everest et les rondeurs du Cho Oyu, autre 8 000 mythique. Tingri n'est plus loin. La bourgade, isolée à 4 200 mètres d'altitude, connaît une forte notoriété grâce aux nombreux touristes aimantés par la proximité du plus haut sommet du monde et son camp de base, séduits par le confort de la route où l'on organise maintenant des circuits en autocar, à moto, à vélo, bientôt en parapente !

L'asphalte contourne Langkor, un village traditionnel où Norzin et Choungdang, deux retraités, s'obstinent à entretenir le monastère abandonné, faute de moines. C'est une petite bâtie cachée au cœur de ruelles tortueuses, où des siècles d'émanations de beurre fondu utilisé pour les offrandes ont noirci les fresques, où les coussins rouges de prière se couvrent de poussière dans la pénombre, où la mémoire tibétaine se meurt lentement. Chu-chha est le dernier check point avant la frontière. Il

est midi sous un soleil aveuglant mais des policiers frigorifiés inspectent passagers et véhicules, engoncés dans des parkas et chapkas de fourrure. Bientôt, la route se scinde : à droite, elle continue vers le mont Kailash et les confins de l'empire ; à gauche, elle s'élève par des lacets serrés jusqu'au Yakralalla, plus haut col routier du monde. Elle traverse des paysages exceptionnels, frôle des névés où chemine un troupeau de yaks, culmine sur un plateau enneigé où un groupe de femmes balayent la chaussée à 5 248 mètres d'altitude. Avant de «chuter» dans les gorges de Nyalam, une étroite faille sans fond ni lumière du jour. Elle force son passage à flanc de paroi, taille dans les aulnes luxuriants, se glisse sous les cascades rugissantes avant de traverser la ville de Nyalam dont le seul intérêt est d'être un palier d'adaptation à l'altitude pour les touristes en route vers le Tibet par la voie du sud.

La longue file de camions figée dans la gorge annonce Zhangmu, ville frontière et fin du périple de Tashi. La course s'achève devant un banal entrepôt où l'attendent des femmes népalaises, qui déchargent aussitôt sa cargaison destinée à leur pays. L'unique rue de Zhangmu est un chantier permanent où l'on casse les immeubles vétustes pour les remplacer par des façades pompeuses. Sur ***

Des chantiers en zones sensibles

La route Lhassa-Katmandou connaîtra, ces prochaines années, encore bien des changements. Elle va, après Shigatse, être doublée par un chemin de fer, déjà en chantier. Le train devrait rejoindre la frontière népalaise d'ici à trois ans puis traverser le Népal jusqu'à Lumbini, près de la frontière indienne. Une zone très sensible pour le Népal, où la déception suscitée par le jeune pouvoir démocratique pourrait faire renaître la guérilla maoïste ; pour l'Inde, fragilisée là par ses insurgés naxalites (maoïstes) ; et pour la Chine qui craint la contagion de ces rébellions à sa frontière sud.

GRAND REPORTAGE



La «petite Chinatown» : c'est ainsi que les Népalais surnomment l'artère commerçante de Kadichaur, à mi-chemin entre Kodari et Katmandou. Des peluches aux autocuiseurs, on y trouve de tout.

Destination des fondus d'Himalaya, Katmandou déploie aujourd'hui des banlieues grises, saturées de camions qui déchargent chez les grossistes.



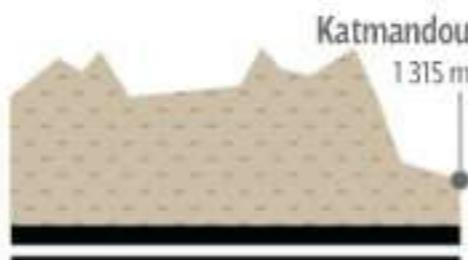
●●● sept kilomètres, elle bourdonne d'une activité frénétique, nourrie par le lucratif commerce transfrontalier. De chaque côté se succèdent bars et hôtels, sièges sociaux et magasins où tout se vend, des copies de montres suisses aux champignons kacha utilisés en herboristerie. Il ne reste ensuite que quelques kilomètres de lacet en épingle à cheveux sur des pavés ruisselant d'eau entre les rhododendrons, dans un embouteillage infernal, pour rejoindre la douane et ses imposants bâtiments donnant sur la rivière Bhote.

L'ordre règne sur l'esplanade frontalière. On y côtoie des Népalais en quête de roupies vite gagnées grâce au change, des porteurs locaux, dispensés de visas, courbés sous de lourds ballots de marchandises, des groupes de touristes chinois pour la plupart, tirant leur valise à roulettes jusqu'aux détecteurs de métaux situés devant le pont où deux soldats chinois figés en grand uniforme matérialisent la frontière. Chaque mois, plus de 1 000 camions chinois descendent ainsi vers le Népal. Aujourd'hui, 500 tonnes de pommes chinoises patientent à la douane. Demain, ce seront des pêches et des poires, du gingembre et des litchis. On attend aussi des centaines de milliers d'oeillets d'Inde saya patri, indispensables à chaque grande fête népalaise. Cultivés localement depuis des lustres, ils sont maintenant «industrialisés» en Chine. Une trentaine de camions seulement remontent vers le Tibet, chargés de farine, de pâtes et d'artisanat népalais.

«Sur commande, on transporte dix tonnes pour 650 euros. 1 000 euros en cas d'urgence»

Une double grille blanche s'ouvre sur la zone franche népalaise, simple îlot de terre accroché entre montagne et rivière. Si petit que seule une centaine de poids lourds peuvent y stationner le temps de trier les marchandises et de s'acquitter des droits : deux euros par pièce de vêtement et 13 % du prix du matériel électronique, une manne vitale pour ce pays, l'un des plus pauvres d'Asie. Chandra B. Khadka, responsable de l'administration des douanes, surveille les transactions, enthousiaste. L'œil malicieux sous son topi noir, il jauge le flux constant de marchandises. «Dans quelques mois, ce "port sec" sera terminé et pourra accueillir 1 200 camions. Une fortune en taxes», jubile le fonctionnaire. Le chantier géré par les Chinois avance vite, à quelques kilomètres en aval. Plusieurs hectares ont déjà été aplatis, en attendant la rénovation complète de la route.

Les camions Tata aux décos kitsch entament leur descente à travers Kodari, seul poste-frontière ouvert entre la Chine et le Népal. Katmandou,



Les taxes à la douane sont une manne pour un Népal très touché par la pauvreté

la capitale, n'est qu'à 120 kilomètres mais il leur faudra encore six heures pour la rejoindre par l'Araniko, le prolongement de la route de l'Amitié, entre ornières et éboulements. Contrairement à l'opulente Zhangmu, son équivalent chinois, Kodari n'offre qu'une rue tortueuse en terre battue où jouent des enfants dépenaillés. De chaque côté, de modestes masures de bois et des commerces aux étals chiches. Le village n'existe que grâce à l'autre rive, où les aulnes d'un vert moiré, si proches qu'ils semblent surplomber la route, constituent une muraille infranchissable truffée de caméras et de détecteurs de mouvement. Bouddhi Gautam et Bikas Bohara, deux routiers népalais indépendants, font la navette entre la frontière et la capitale : «Pour 650 euros, on transporte dix tonnes sur commande, expliquent-ils. Pour une livraison en urgence, c'est 1 000 euros !» La hausse récente des salaires incite la classe moyenne à consommer... chinois. Ainsi Suraj, un ancien gurkha (membre des unités d'élite népalaises), retraité après vingt ans de service dans les rangs de l'ONU, peut maintenant s'offrir le dernier écran plasma d'une grande marque pour moins de 300 euros. L'influence grandissante de la Chine l'inquiète moins que les humeurs de l'Inde, pourtant si proche par la culture et le mode de vie.

Razu, lui, transporte maintenant la cargaison arrivée de Chine vers la capitale. Soulagé de n'avoir été immobilisé que deux jours à la frontière. «Certains camionneurs mettent une semaine pour faire l'aller-retour. Mais le record est toujours de soixante-quatre jours», plaisante-t-il, fataliste. Son increvable camion Tata dévale la piste défoncée de l'Araniko qui, dans quelques mois, deviendra une route sûre et rapide grâce aux groupes de BTP chinois. La lumière d'altitude s'est dissoute dans les émanations de carburant qui peu à peu voilent le paysage. Sur les bas-côtés, des familles tamisent une maigre récolte de soja à même la piste, tandis que leurs chèvres s'accrochent à flanc de ravin. Razu s'arrête comme à son habitude à Kadichaur, un village népalais devenu la vitrine marchande de la Chine. «J'en profite pour acheter une couverture, un autocuiseur ou des peluches», explique-t-il. La route sinuose et dangereuse se dédouble enfin vers Bakhtapur, l'ancienne cité royale transformée en musée touristique. Les nouveaux quartiers s'alignent, sinistres, le long de l'autoroute bordée d'entrepôts où Razu doit livrer sa marchandise. Un cortège de petits véhicules essaimera ensuite vers les ruelles étroites du vieux Katmandou, figé dès l'aube par un embouteillage chronique. La ville où il faisait si bon vivre il y a encore dix ans est devenue une métropole anarchique aux banlieues grises. Depuis l'ouverture de la route, la Chine n'est, décidément, plus si loin. ■

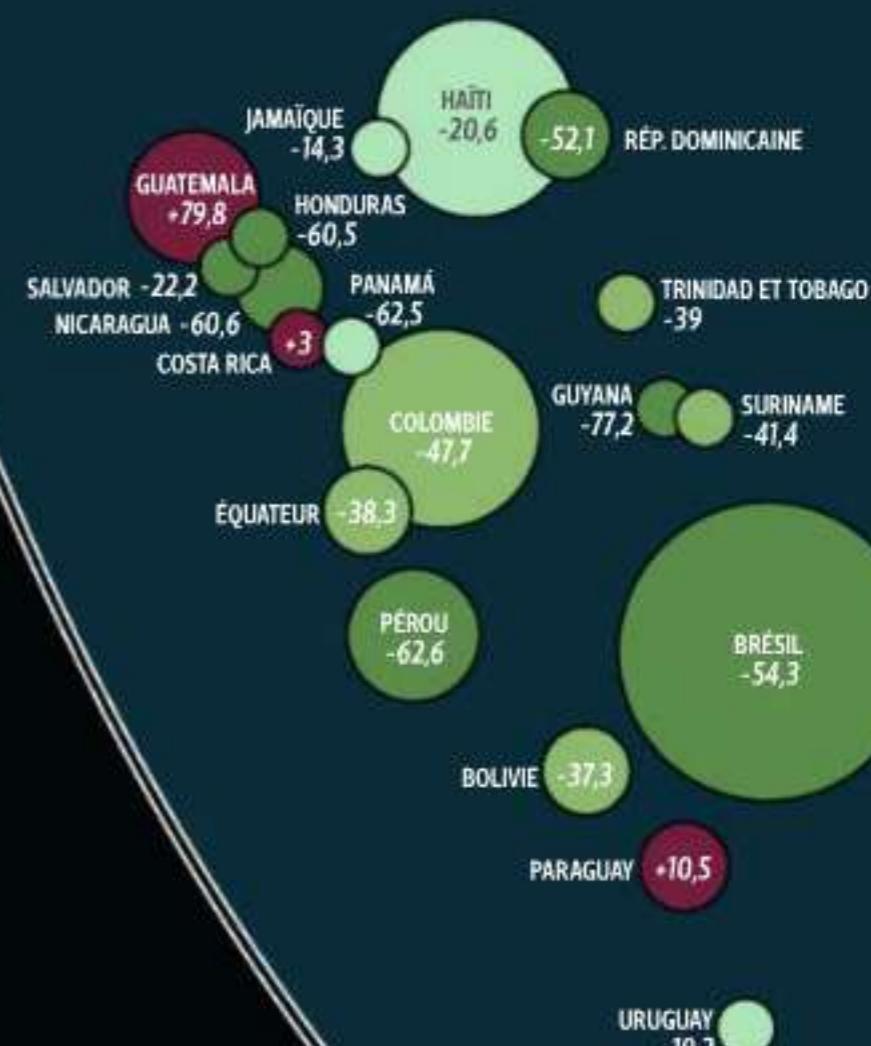
Erik Bataille

VERS LA FIN DE LA FAIM ?

PAR LAURE DUBESSET CHATELAIN (TEXTE) ET EMMANUEL VIRE (INFOGRAPHIE)

En 2013, une personne sur huit dans le monde n'a pas mangé à sa faim. La sous-alimentation a tué plus que le sida, le paludisme et la tuberculose réunis. Toutefois, le dernier rapport de la FAO (Organisation mondiale pour l'alimentation) révèle des progrès : 842 millions de personnes ont été touchées par ce fléau en 2011-2013, contre 868 millions en 2010-2012. Une tendance à la baisse qui pourrait permettre de frôler le premier «objectif du millénaire» défini par l'ONU en 2001 : diminuer de moitié, d'ici à 2015, la proportion d'individus souffrant de «faim chronique», c'est-à-dire ne disposant pas d'une nourriture suffisante pour mener une vie saine et active. Trente-huit pays, surtout en Asie du Sud-Est et en Amérique latine, y sont déjà parvenus. Mission accomplie depuis 2005 pour le Nicaragua par exemple, qui a mis sa stabilité politique et économique au service de la lutte contre la pauvreté, notamment des petits exploitants ruraux. Bilan moins brillant en Afrique subsaharienne : l'Ouganda a été dépassé par une croissance démographique supérieure à celle de sa productivité agricole. D'autres pays (Tanzanie, Burundi), dépendants des importations, ont pâti des hausses de prix spéculatives sur les céréales. Ces dernières décennies ont montré que la croissance économique ne permet de remplir les assiettes que si elle est accompagnée de politiques de développement rural, de protection sociale et de santé publique.

DE NOMBREUX PAYS SONT SUR LA



L'OBJECTIF DU MILLÉNAIRE À PORTÉE DE MAIN



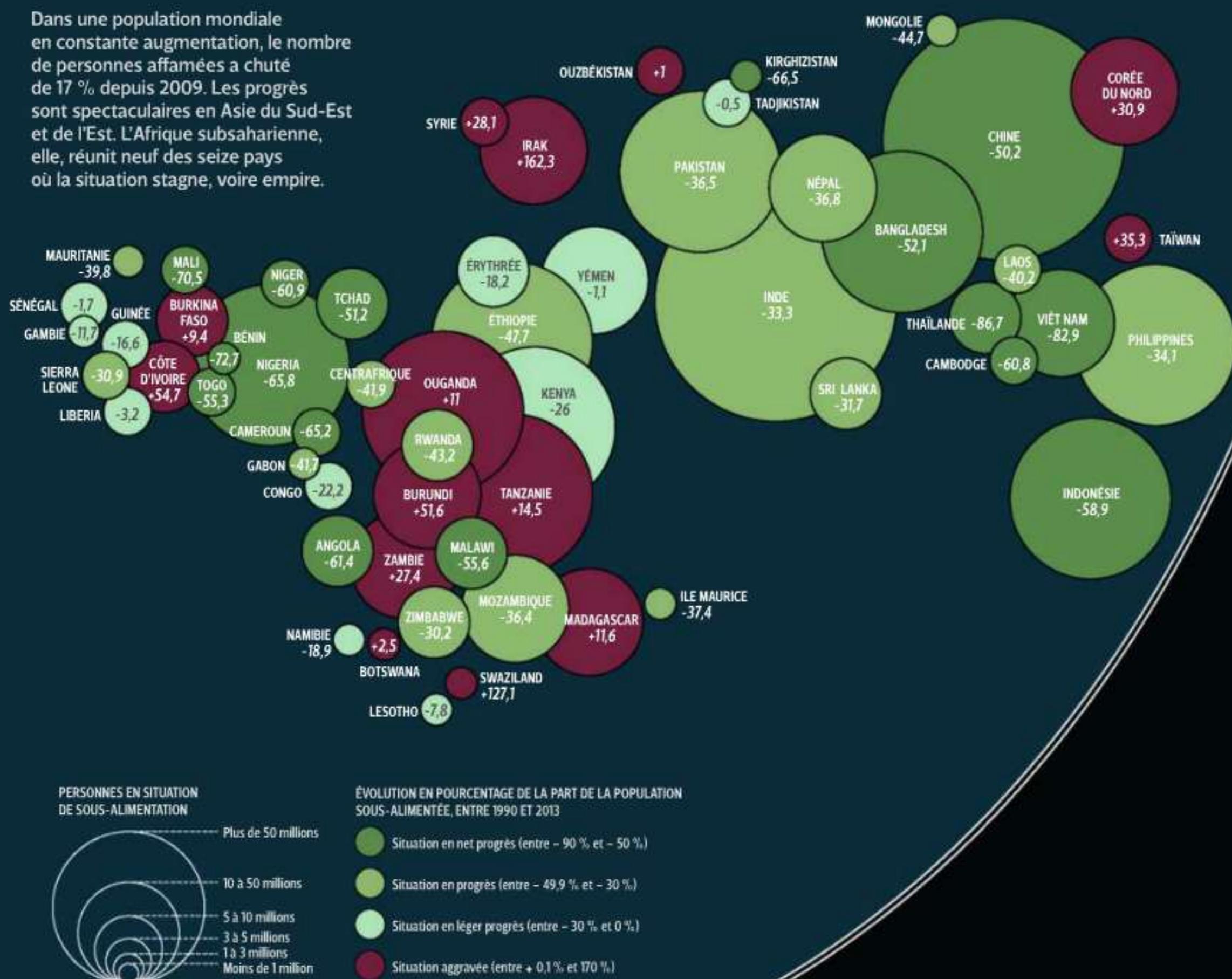
L'essentiel des progrès ont été réalisés avant 2008 et se sont poursuivis malgré la crise et un pic en 2009 dû à la hausse des prix alimentaires. La division par deux du nombre de victimes de la faim en 2015 par rapport à 2001, voulue par l'ONU, nécessite encore des efforts.

L'ASIE CONCENTRE ENCORE



BONNE VOIE, MAIS, EN AFRIQUE, BEAUCOUP PEINENT ENCORE À ALIMENTER LEURS HABITANTS

Dans une population mondiale en constante augmentation, le nombre de personnes affamées a chuté de 17 % depuis 2009. Les progrès sont spectaculaires en Asie du Sud-Est et de l'Est. L'Afrique subsaharienne, elle, réunit neuf des seize pays où la situation stagne, voire empire.



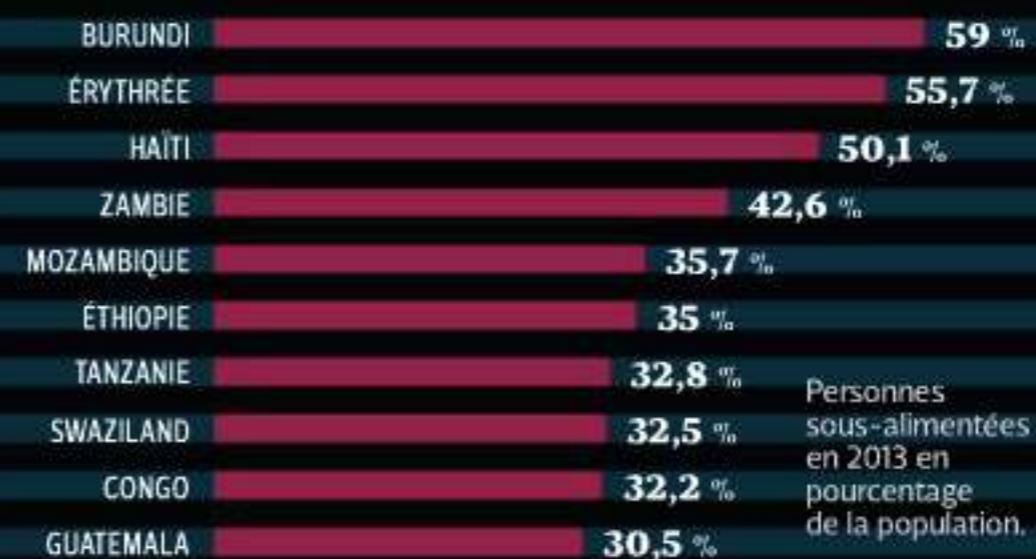
LA MAJORITÉ DES AFFAMÉS

213,8
158

Nombre de personnes sous-alimentées en 2013 (en millions)

L'Inde et la Chine, très peuplées, font que le continent asiatique regroupe à lui seul 63 % des personnes souffrant de la faim, soit 527 millions d'individus. Chiffre impressionnant mais en diminution : il y a vingt ans, ils étaient 733 millions.

UN AFRICAIN SUR QUATRE NE MANGE PAS SUFFISAMMENT



Personnes sous-alimentées en 2013 en pourcentage de la population.

L'Afrique, où la faim touche 24,8 % de la population, compte huit pays parmi les dix nations les plus sinistrées. C'est dans la zone subsaharienne que la situation est très inquiétante : au Burundi, le fléau concernait moins de 50 % des habitants il y a encore vingt ans.

1, 2 OU 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 12 n°s

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement



1 an / 6 n°s

Une vision à 360° d'une destination de rêve. Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ? Culture, société, traditions vivantes...

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

Vos réductions :

1 abonnement = **30%**
de réduction

2 abonnements = **40%**
de réduction

3 abonnements = **45%**
de réduction

LES

AVANTAGES !

TOUS LES 2 MOIS
VIVEZ LES GRANDS
ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°s

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de **GEO**. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose une fresque complète des grands moments de notre Histoire.

LES RUBRIQUES PHARES

- Cartes et graphiques
- Récit
- Documents d'archives

Profitez-en vite!

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005
Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 Je choisis ma formule d'abonnement :

- 1 abonnement : **30%** de réduction
GEO (1an/12n°s) pour 45€ au lieu de 66€
- 2 abonnements : **40%** de réduction
□ GEO + GEO HISTOIRE (1an/18n°s) pour 65€ au lieu de 107€
□ GEO + GEO VOYAGE (1an/18n°s) pour 65€ au lieu de 107€
- 3 abonnements : **45%** de réduction
GEO + GEO HISTOIRE + GEO VOYAGE (1an/24n°s) pour 81€
au lieu de 148€

OFFREZ-VOUS

2 Je remplis mes coordonnées :

(obligatoire) Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____ @ _____

3 Je règle mon abonnement par :

Chèque bancaire à l'ordre de **GEO**

Carte bancaire Visa Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro
qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

GEO420D

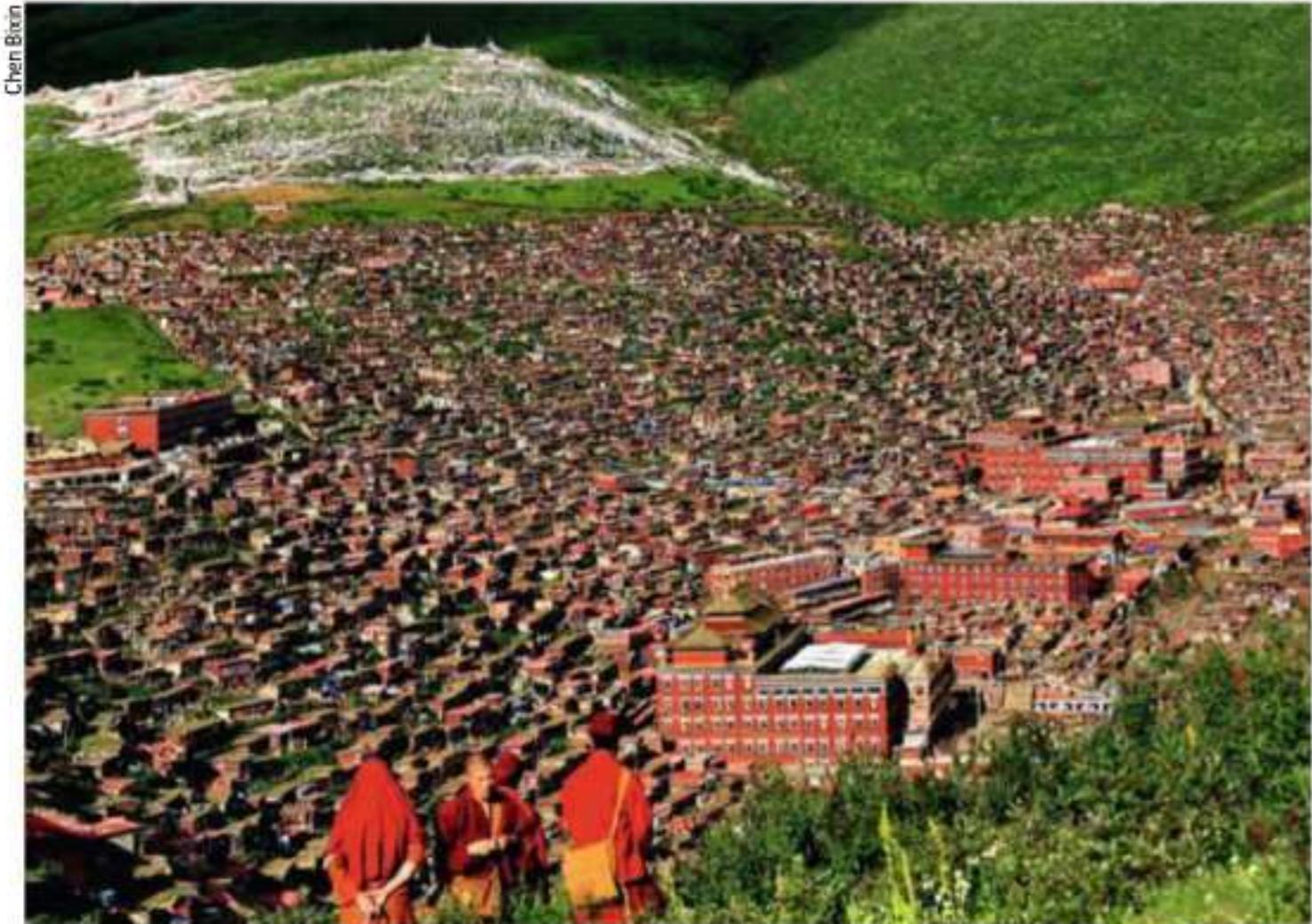
L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

LE MOIS PROCHAIN



AU COEUR DU BOUDDHISME

Peu connue, c'est pourtant l'une des plus grandes communautés monastiques du monde. Perchée dans le Serthar, en Chine, l'école de Larung Gar revient de loin. Anéantie par les autorités en 2001, elle revit aujourd'hui avec 10 000 étudiants. Reportage exclusif à 4 000 mètres d'altitude.

Et aussi...

- Evasion.** Immersion dans les profondes forêts de l'Extrême-Orient russe.
- Environnement.** Bristol : la petite anglaise est devenue capitale verte de l'Europe.
- Regard.** Entre télé-réalité et culture napolitaine : hypermariages à l'italienne.
- Géopolitique.** Retour au Rwanda, vingt ans après le génocide.
- Les identités régionales.** GEO poursuit son tour de France. Chez les Gascons.

En vente le 26 février 2014

Commandez vite vos **coffrets-reliures**

pour conserver intacts vos magazines !



- Résistants, sobres et élégants
- Matière tissée
- Logo GEO imprimé en lettres d'or
- Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs

Commandez également sur :

www.prismashop.geo.fr

15€
seulement

BON DE COMMANDE

OUI, je commande le lot de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

Prix spécial	Quantité	Total en €
15,90€ €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0811 23 22 21 (appel local).

Participation aux frais de port* : +3,50 €

Total €

Tous étrangers : nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local). Bon de commande valable jusqu'au 30/12/2014. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne souhaitez pas, vous pouvez bloquer la mise à jour de ces offres. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour toute information vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA. Si, par contre, vous souhaitez nous informer que vous ne souhaitez plus recevoir nos offres commerciales, vous avez la possibilité de nous faire une demande de suppression de votre liste de diffusion. Pour ce faire, il suffit de nous contacter par e-mail à l'adresse suivante : abonnement@prismashop.geo.fr.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9. Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale).
Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Belgique : Prismashop-Edigroup-Bastion Tower Etage 2D - Place du Champ
de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 -
e-mail : prisma-belgique@edigroup.be Abonnement pour un an / 12 numéros : 39 €

Suisse : Prismashop-Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041) 22 861 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Abonnement pour un an / 12 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Antigonish

(Québec) HJ1 2L5. Tél. (800) 363 1318 - e-mail : expmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 89,90 CAN \$ avant taxes

Etats-Unis : Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh

New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 -

e-mail : expmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suspciones@gy.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Claire Brossillon (6076)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Alain Maunier-Petrovici (6070), Nadège Monschau (4713),

Jean-Christophe Servant (6074), Pierre Songe (6074)

Chef de rubrique : Nicolas Ancillin (6065)

Service photo : Corinne Baroja, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gauier (5943) et

Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomardière (6083)

Comptabilité : Catherine Villegaue (4542)

Fabrication : Stéphanie Roussies (6340), Jérôme Brouns (6282),

Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Clément Imbert, Hugues Piolet et Alice Sanglier.

P1 PRISMA MEDIA

Magazine mensuel édité par PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH

Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S.,

Guner und Jahr Communication GmbH,

France Constance - Verlag GmbH & Co KG

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Virginie Bausan

(Pour joindre directement votre correspondant,

composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directrice de publicité : Virginie de Berneude (4981)

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Caroline Hemmerding (64 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Responsable Luxe Pôle Premium : Constance Dufour (6423)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5676), Secrétaire : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mühndruck GmbH,

Carl-Berlekmann-Straße 161 M,

33111 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2014

Dépôt légal février 2014

Diffusion Prestatis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979

Commission paritaire :

n° 0918 K 83550



Notre publication adhère à ARPP
association des régulateurs professionnels de la publicité
en faveur d'une publicité loyale et respectueuse
du public. Contact : contact@mp.org
en ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



Papier issu de sources responsables

FSC® C021803

A retourner sous enveloppe non affranchie à :

Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

Mes coordonnées

Mme Mlle M.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

ACTUALITÉS COMMERCIALES



LES MINIS BY WONDERBOX

Un pur concentré de bonheurs ! Prenez une pincée d'émotions, un petit brin de folie, quelques grammes de sensations, ajoutez-y un souffle d'évasion, arrosez généreusement d'expériences pétillantes... secouez bien fort et hop ! Vous obtenez la recette craquante de notre jolie gamme de coffrets. Les minis by Wonderbox, c'est un cadeau à prix très doux pour ne pas manquer une seule occasion de faire plaisir !

www.wonderbox.fr



FAHRENHEIT PARFUM

Fahrenheit Parfum invente une nouvelle puissance d'attraction. Un sillage immédiatement addictif qui souligne la concordance d'accords olfactifs hors normes. Une écriture où les extrêmes se mêlent, où la fleur rencontre le cuir et les bois. Un parfum unique qui appelle l'alliance des contraires, l'équilibre des forces d'une éclipse idéale. Le temps s'arrête et laisse la lune, la terre et le soleil s'aligner. Le ciel est le théâtre d'une union ardente. Incandescent, Fahrenheit Parfum naît de cet instant suspendu, comme surnaturel. Fahrenheit Parfum, la violence et le sacré, l'exception et l'éternité. A partir du 16 janvier 2014.

www.dior.com



SAMSUNG GALAXY NOTE 3

Samsung Electronics Co., a commercialisé le Samsung Galaxy Note 3, premier smartphone compatible avec la montre connectée Galaxy Gear. Le Galaxy Note 3 offre de nouvelles fonctionnalités S Pen qui rendent les tâches quotidiennes plus simples et plus rapides.

Plus fin et plus léger, le Samsung Galaxy Note 3 est doté d'un écran Super AMOLED Full HD de 5.7 pouces pour un confort de visionnage exceptionnel. Le smartphone est propulsé par un processeur quadcore 2,3 GHz, 3 Go de RAM, une batterie 3.200 mAh, et fonctionne avec Android 4.3 Jelly Bean. Les effets de matière du Galaxy Note 3, avec sa finition surpiqué couture, lui apporte un design élégant et raffiné.

www.samsung.com/galaxynote3

COFFRET JAMESON

A l'occasion des fêtes de fin d'année, Jameson s'enveloppe d'un étui original, élégant et lumineux, signé des créateurs Borrione et Jupille. Cet objet, utilisable en seau à glace, s'inscrit dans un parti pris créatif à la fois fonctionnel et artistique. Les deux créateurs ont conçu cet étui en s'inspirant des singularités de Jameson. Les formes élancées de cette création et ses lignes rondes et capitonnées renvoient avec subtilité au goût moelleux de Jameson. Le choix du matériau, un acier presque blanc, exprime la pureté du whiskey Jameson, due à sa triple distillation. Enfin, les tonalités de vert qui ponctuent cette mosaïque de cubes arrondis, évoquent l'Irlande, berceau de la marque.

www.jameson.fr



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.



FREDERIQUE CONSTANT

Suite à l'engouement sans précédent suscité par le Slimline Tourbillon Manufacture lancé en 2012, la marque horlogère suisse Frédérique Constant étoffe sa collection de six nouveaux modèles. Disponibles en or rose, en acier ou en acier et or rose, ces précieux garde-temps de style années 50 sont animés par le calibre FC-980, équipé d'une roue d'échappement et d'une ancre en silicium. A l'image des modèles précédents, chacun sera édité en série limitée, numérotée à 188 exemplaires pour le monde... Avis aux collectionneurs !

www.frederique-constant.com



LA EARTHKEEPERS® NEWMARKET 2.0 CUPSOLE DE TIMBERLAND

Plus légère et plus affinée, la Earthkeepers® Newmarket 2.0 Cupsole est une chaussure montante, adaptée à un environnement urbain et une utilisation quotidienne. Partie intégrante de la ligne éco-responsable de la marque, la Earthkeepers® Newmarket 2.0 Cupsole possède une semelle extérieure Green Rubber™, c'est à dire composée à 42% de caoutchouc recyclé. Une chaussure confortable, respirante et respectueuse de l'environnement. Disponible dans une large gamme de couleurs classiques et vives, le modèle est décliné en 3 matières : canvas, nubuck et cuir premium. On retrouve également un modèle « Roll-Top », idéal pour le plein été avec son col repositional, qui libère la cheville et confère un look encore plus branché.

www.timberland.fr

France Keyser / M.Y.O.P.



Comédien et metteur en scène, Olivier Py, 48 ans, dirige le festival d'Avignon depuis septembre 2013. Il confesse trois amours : Paris, l'île d'Ouessant et Avignon. Ses parents venaient d'Algérie, il est né à Grasse et il a choisi de nous parler de la cité des Papes, qu'il définit comme «la Provence de tous les midis».

GEO Après avoir joué sur une scène du festival d'Avignon en 1985, vous aviez déclaré que vous de reviendriez jamais dans la ville...

Olivier Py On dit beaucoup de bêtises quand on a 20 ans. Je venais de monter pour la première fois sur des planches de façon professionnelle et cela s'était mal passé. L'ambiance du festival était très dure et le climat m'avait écrasé : j'avais été assassiné par la lumière de la ville. Pourtant, j'y suis allé chaque année depuis, sauf en 2003, quand le festival a été annulé. Comme j'ai grandi près de Grasse, Avignon c'est aussi un retour à ma vie d'enfant. Il y a là l'odeur de la Provence, particulière à cause du Rhône, mêlée d'une odeur d'église et de salpêtre.

Qu'est-ce qui vous séduit le plus en Avignon ?

Pour commencer à écrire une pièce, je vais sur l'île d'Ouessant, car il me faut un silence très profond, et, pour terminer, je m'installe en Avignon. Il me faut

alors être réconcilié avec moi-même, le monde et la lumière, et c'est là que j'éprouve le plus fortement ce sentiment. En juillet et août, à cause de la canicule, on a l'impression d'être en plein désert, mais l'hiver, on est dans l'éblouissement de la lumière. C'est une ville où s'arrêter pour prendre un café un jour de mistral par temps clair, ou simplement traverser une rue, est une expérience métaphysique. La couleur des platanes ressemble à celle des pierres, un décor couleur or. Le ciel est impeccable, de nuit comme de jour. J'aime aussi particulièrement Avignon à Pâques, peut-être parce que c'est une ville chrétienne.

Vous y vivez désormais. Dans quel quartier avez-vous élu domicile ?

Dans le plus beau et le plus secret, celui de la Banasterie, à l'ombre du palais des Papes. Je l'ai d'abord connu en me rendant à l'extraordinaire hôtel La Mirande. Peu de gens savent que le quartier abrite des palais des XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il faut lever la tête pour les voir, endormis. C'est un peu sale, pas encore rénové. Quand on en passe les portes, on découvre des cours intérieures qui ressemblent à des cloîtres, avec de la fraîcheur et de l'ombre qui rendent supportable le déferlement de chaleur.

La lumière d'Avignon m'a d'abord écrasé, puis ébloui



Cette figure mariale en terre cuite fait partie de la collection du metteur en scène. Il s'agit d'un «santibelli», un santon XXL comme les Provençaux en exposent toute l'année dans leurs salons.

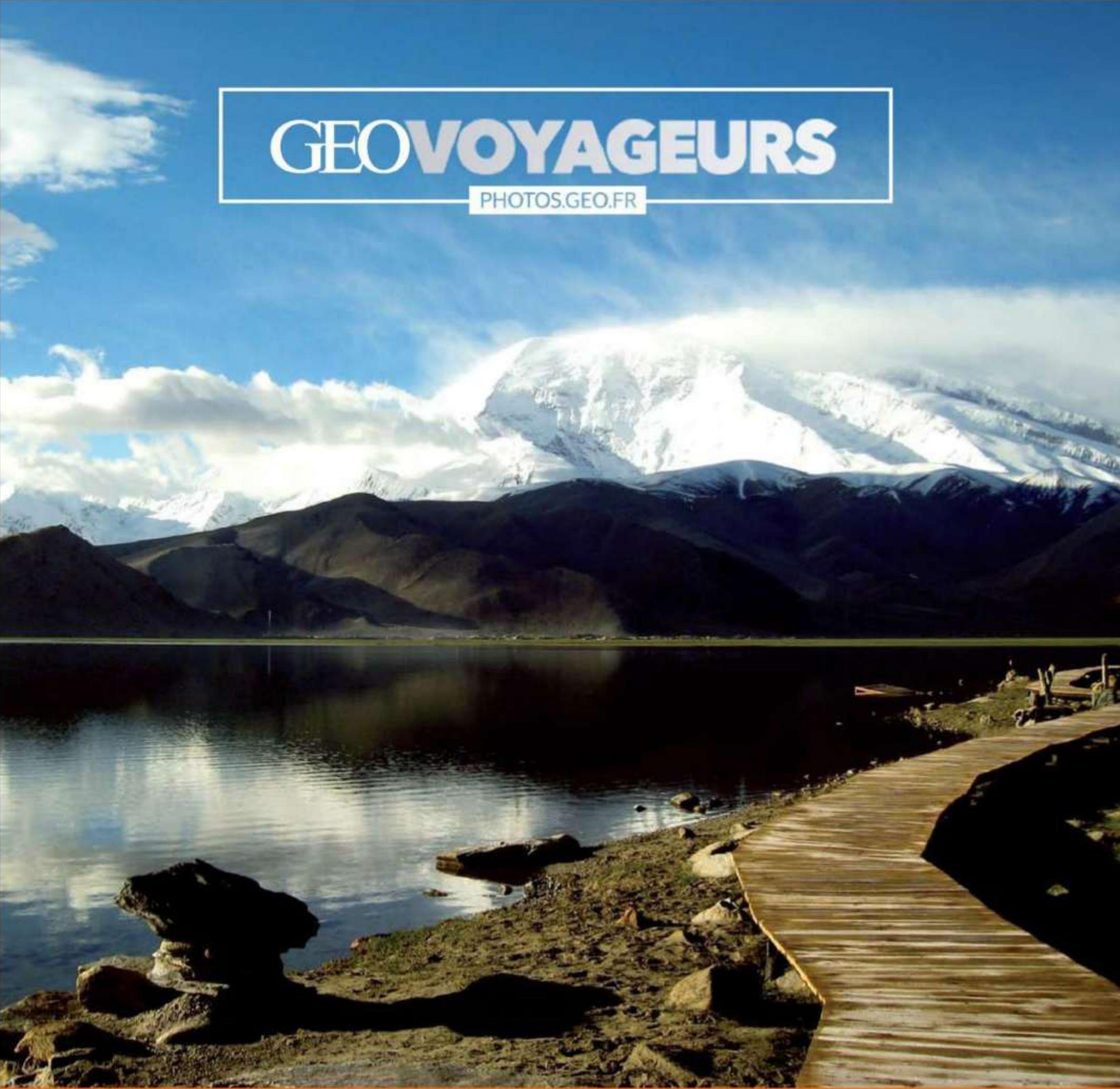
Que change pour vous le fait d'y être installé durablement ?

C'est très comparable à ce que j'ai ressenti pour Ouessant, que j'ai d'abord aimée pour ses paysages à couper le souffle, avant de m'attacher aux hommes et aux femmes qui y vivent. En Avignon, ce qui a changé depuis que j'y vis, c'est ma rencontre avec la réalité humaine. La ville a été enrichie par la présence de l'immigration. On pourrait être à Alger ou au Maroc. Il y a les platanes, les cyprès, les oliviers, des mobylettes bruyantes, des silences dans les cloîtres, des garçons bruns. Je suis chez moi. Peu importe leur origine ou leur religion, les gens vivent bien ensemble. J'aime leur nonchalance, leur désinvolture. Leur façon d'«être là», que je ne trouve pas dans les autres grandes agglomérations. On s'interpelle, un peu comme dans les villes du Maghreb, on est adossé au mur et ça suffit. Aujourd'hui, j'ai un souvenir à chaque coin de rue. Je connais un petit banc de pierre sans charme sur la place de l'Horloge. Il est moche mais je sais ce que j'ai vécu, assis là, un jour... A chaque fois que je passe devant, je me souviens. C'est une forme de miséricorde d'entretenir ce dialogue avec une ville, les gens qui ont passé vingt ans au même endroit peuvent le comprendre. Je ne crois pas qu'on puisse forger sa propre identité sans avoir un lieu avec qui parler. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

GEO VOYAGEURS

PHOTOS.GEO.FR



Partagez & découvrez des photos qui inspirent

Paysages impressionnants, portraits insolites, traditions et artisanats locaux préservés... Tout cela se trouve sur GEOVoyageurs, LA communauté des passionnés de photographie.

Que vous souhaitiez partager vos photos ou simplement suivre les GEOFondues les plus talentueux, la communauté photo GEO est faite pour vous. Découvrez-là dès maintenant sur <http://photos.geo.fr>

NOUVEAU DESIGN • NOUVELLES FONCTIONNALITÉS • NOUVEL UNIVERSE

CAPSULES
FORCE
12

OSEZ
LA PUISSANCE
ULTIME

Maison du Café France SNC - RCS Paris 383 885 746



Capsules compatibles avec les machines à café Nespresso®*.

*Marque appartenant à un tiers n'ayant aucun lien avec D.E MASTER BLENDERS 1753.